This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

L. 1.
pag. 73
Belles Lettres
chap. IX
§. 3.
28 tom
S. D. J

Digitized by Google

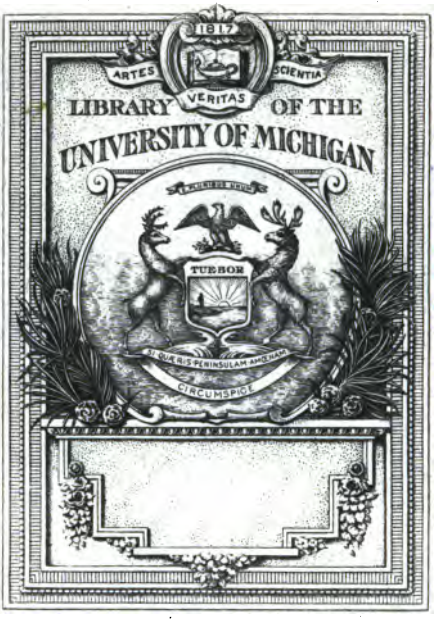
Pièces contenues dans ce
Huitieme Volume

Daphnis L'Alcimadure pastorale
Le Dépit amoureux mis en 2 act.
Les Dettes Com. 2 act.
Le Devin par hazard C. 1. act.
Les Deux petits Savoyards C. 1. act.
Les Deux porteurs de Chaises 1. act.
Les Deux portraits C. 1. act.
Les défauts supposés C. 1. act.
Les Deux Soeurs C. 1. act.
Les Deux Sylphes C. 1. act.
Les Deux Tuteurs C. 2. act.

Digitized by Google

PQ
1211
.A2
D4

Deux cent cinquante pièces



Digitized by Google

Mondonville, Jean Joseph Cassanea de

DAPHNIS
ET
ALCIMADURE,
PASTORALE
LANGUEDOCIENNE,

Représentée devant le Roi à Fontainebleau, le 20 Octobre 1754.

A PARIS,

Chez BALARD, seul Imprimeur de la Musique du Roi.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

Digitized by Google

ACTEURS DU PROLOGUE.

ISAURE.
JARDINIERS.
JARDINIERES.
PEUPLES.
NOBLES.

La Scène eſt à Toulouſe.

ACTOUS DE LA PASTOURALO.

DAPHNIS.
ALCIMADURO.
JEANET.
BERGE'S.
BERGEROS.
PASTRE'S.
CASSAIRE'S.
MARINIE'S.
MARINIE'ROS.

La Scéno és al Languedoc.

Les Parodes & la Muſique ſont du ſieur de MONDONVILLE, Maître de Muſique de la Chapelle du Roi.

Les Ballets de la compoſition du ſieur LAVAL, Maître des Ballets du Roi.

Digitized by Google

LES JEUX FLOREAUX,

PROLOGUE.

Le Théâtre représente le Jardin de CLEMENCE ISAURE, *& son Palais dans le fonds.*

SCENE I.

ISAURE, SA SUITE, JARDINIERS ET JARDINIERES. *On danse.*

ISAURE.

DANS ce séjour riant & fortuné,
Phœbus, Flore & l'Amour ont fixé leur empire ;
On y voit de leurs mains le Printems couronné,
Les cœurs sont adoucis par l'air qu'on y respire.

ISAURE ET LE CHŒUR.

On n'y craint point la rigueur des hyvers ;
On n'y craint point l'inconstance des Belles ;
Nos arbres y sont toujours verds,
Et nos Amans toujours fidèles.

ISAURE.

Pour que l'amour soit durable & charmant,
Il faut au sentiment
Joindre le badinage :
Et qu'un fidèle Amant
Ait l'enjouement
D'un cœur volage.

SCENE II.

ISAURE, SA SUITE, JARDINIERS, JARDINIERES. PEUPLES. *On danse.*

ISAURE.

ICI sans art & sans détour,
L'esprit tient tout du cœur, & sait se faire entendre.

Digitized by Google

Sans chercher à briller, il eſt naïf & tendre,
Le Dieu des Vers n'eſt que le Dieu d'Amour.

ISAURE ET LE CHŒUR.

Nous ne cherchons point d'autre gloire
Que le plaiſir de bien aimer.

On a, quand on le ſent, le don de l'exprimer,
Et de le faire croire.

Ah! qu'il eſt doux de bien aimer,
Nous ne cherchons point d'autre gloire.

On danſe.

SCENE III.

Les Acteurs précédens. NOBLES.

ISAURE.

Peuples, il faut dans ce beau jour,
D'un ſiécle ſi cheri tranſmettre la mémoire:
Et je veux que des prix couronnent la victoire
De ceux qui ſauront mieux chanter le tendre amour.

CHŒUR.

Que ta gloire vole & s'étende,
Sonnez trompettes, qu'on entende
Le nom d'ISAURE, éclater dans nos Jeux.
Qu'il triomphe à jamais, & qu'il regne en ces lieux.

On danſe.

ISAURE.

Pour conſacrer nos Jeux par un heureux augure,
Dans notre langage enchanteur
Intéreſſons l'Amour: Traçons par quel bonheur
Daphnis ſut attendrir la fière Alcimadure,
De leur ſimplicité la naïve peinture
Eſt l'image de notre chœur.

CHŒUR.

Que ta gloire vole & s'étende:
Sonnez trompettes, qu'on entende
Le nom d'ISAURE, éclater en nos jeux,
Qu'il triomphe à jamais, & qu'il regne en ces lieux.

Fin du Prologue.

Digitized by Google

DAPHNIS
É
ALCIMADURO,

ACTE PRUMIE'.

Le Théatré répréſento lou Hamél d'Alcimaduro; entourat d'Albrés.

SCENO I.

DAPHNIS.

AIRÉ. HELAS! Paurét que faré-jou?
Tant m'a blaſſat le Diu d'Amou.
Deſpéy que l'el d'Alcimaduro
A dedins mon cor amourous
Alucat millo fougairous,
Souffri la péno la pu duro.
Hélas! Paurét que faré-jou?
Tant m'a blaſſat le Diu d'Amou.
Per fini ma triſtéſſo,
Diu nenét ben dedins aqueſté loc,
De toun eſprit preſto me tout le fioc,
Per pla parla de ma téndreſſo.
Mès jou bézi beni lou ſoulél de mous els.
Qu'és belo! qu'ey raſou de pourta ſa cadéno!

Digitized by Google

Per ſabé ço qu'ayci l'améno,
Annenoun l'éſpia dejouts aqués ramels.

SCENO II.

ALCIMADURO.

GAzouillats auzeléts à l'oumbro d'él fuillatgé,
Quand bous fiulats, mon cor és éncantat.
Entendi bé, que dins boſtré lengatgé
Bous celébráts la libertat.
El' és lou plazé de ma bido,
Car yeu la canti coumo bous;
Tabé ſans ceſſ'élo me crido,
Qu'élo ſoulo pot rendr'hurous.
Gazouillats auzeléts, &c.

SCENO III.

DAPHNIS, ALCIMADURO.

ALCIMADURO.

BOun joun jouiné Daphis;

DAPHNIS.

Boun joun, belo Paſtouro.

ALCIMADURO.

Bous bénets pla maty dins aquéſto demouro?

DAPHNIS.

Helas! nou dormi pus.

ALCIMADURO.

Peccayré, qual malhou!
Et qui pot bous cauſa pareillo languiſou?

DAPHNIS.

L'Amour.

ALCIMADURO.

Couſſi, l'amour fa talo péno?

DAPHNIS.

AIRÉ. D'un pichot trait pus pounchut qu'un'alzéno,
Lou Diu nenét, ambé ſa biro d'or,
Lou jour de l'an m'a dounat per eſtréno
Mai de cent cops tout à traber d'al cor.
Que ſoun ſurprés coumo jou nou ſoui mor!

Digitized by Google

Noun podi pus, deſpéy qu'à la mal'houro,
Ey rencountrat aquél malin énfan;
N'abio per cour qu'uno joueno Paſtouro,
Pus belo qu'él, que tout en ſadéjan,
Quand me tirabo, ly tenio la man.
D'un pichot trait, &c.

ALCIMADURO.

Bous plagni de ſouffrir un ta cruel martyro.

DAPHNIS.

Ma Paſtouro ſap pas coumbén moun cor ſouſpiro.

ALCIMADURO.

Bous la cal oublida, ſe boulets eſtr'hurous.

DAPHNIS.

Aco n'es pas pouſſiblé.
Pot-on eſtr'inſenſiblé ?
Lou Cel n'a qu'un ſoulél, ma paſtouro n'a dous.

ALCIMADURO.

El'és dounc pla poulido ?

DAPHNIS.

De la béyr'un moumén, on a l'amo rabido.

ALCIMADURO.

Qual és aquél oubjet tan bel, tan précious ?

DAPHNIS.

Bous lou boulets ſabé ?

ALCIMADURO.

Digats, digats:

DAPHNIS.

Es bous.

ALCIMADURO.

Bous truſats, yeu nou ſoui pas belo.

DAPHNIS.

Bous ſiots de la béutat lou pus parfait moudélo.
AIRÉ L'Amour nou bol, per tout charma,
Que l'el d'Alcimaduro.
Tout ſemblo per bous s'anima
Dins touto la naturo.
Bous ſabets tan ben enflamma,
Perqué nou ſabéts pas aima ?

ALCIMADURO.

Lou Diu de la téndréſſo
Es un Diu rigourous.
Toutjoun dins la triſteſſo
Nous plounjon ſas douçous.
Bous penſats à meſtréſſo,
Gardats boſtrés moutous.

DAPHNIS.

Ah! que moun ſort és malhurous!

Digitized by Google

ALCIMADURO.

Anats counta flourét'à qualqu'autro Paſtouro.

DAPHNIS.

Ah! bous me coundamnats à moutir à tout'houro.
Bous nou boulets plus m'éſcouta?

ALCIMADURO.

Encaro'un cop layſſats m'ésta.

DAPHNIS.

Lous Paſtourels de moun bilatge,
Per bous m'an proumés de dansa;
Souffrets que per prumier houmatge,
Daphnis cérqu'à bous amusa.

ALCIMADURO.

O per aco lou boli pla.

DAPHNIS.

Elis ſoun al prouchén bouſcatge,
Qu'ambé plazé bau lous cerqua.

SCENO IV.

ALCIMADURO, JEANNET.

ALCIMADURO.

D'Aquél amour me ſario pla paſſado.

JEANET.

Te trobi tout'embarraſſado,
Souréto, qui pot t'allarma?

ALCIMADURO.

Bous me bezets pla courrouſſado,
Daphnis s'abiſo de m'aima.

JEANET.

Daphnis!

ALCIMADURO.

Rés n'és pus béritable.

JEANET.

Aquél Paſtour és riché, aimablé,
Dous coumo mèl; perqué lou rebuta?

ALCIMADURO.

Bous boulets dounc que m'én béngo counta?

JEANET.

Nou boli que boſtr'abantatge:
Un partit coum'aquél diurio bous agrada.
Bén que jouinéto, fiats d'un atge
Oun l'on pot pla ſe marida.

ALCIMADURO.

Digitized by Google

ALCIMADURO.

Lou plazé de la bido,
Acos la gayétat,
Et quand on se marido;
On perd sa libertat.

JEANET.

Souréto, tu nou fiés pas satgé;
Per tu Daphnis és un trésor.

ALCIMADURO.

Nou boli pas douna moun cor,
A qui pot debéni boulatgé.
Qui se counténto de soun sor,
Nou desiro rés dabantatgé.

JEANET.

S'él t'aimabo sincéromén?

ALCIMADURO.

Sario surpréz'assuromén.

JEANET.

Esproubo lou.

ALCIMADURO.

Yéu nou siu pas prou fino;
Rés n'es troumpur coumo la mino;
Nou gauzi pas.

JEANET.

Quan seras à l'oustal;
Daphnis béndra rouda dins nostré communal;
Se lou troubi soulét, bay, bay, laysso me fayre,
Esproubarai pla toun fringaire.

On entén un prélude.

Qual'és a aquél'aubado?

ALCIMADURO.

Ac'os Daphnis que bén;
El nou bous cóuney pas.

JEANET.

Me salbi bitomén.

SCENO V.

DAPHNIS, ALCIMADURO, PASTOUS, PASTOUROS, PASTRES.

DAPHNIS.

Per playr'à me belo Pastouro,
Bepéts mous jantis coumpagnous,

Digitized by Google

L'amour acy fa ſa demouro,
Danſats, ſautats, tremouſſats bous.

CHOR.

Coumo lou lum de la naturo
Forço d'eſcloré millo flous,
Tabé lous èls d'Alcimaduro
Forçon lous cors d'eſtr'amourous.

DAPHNIS.

Qui béy la bel'Alcimaduro,
Béy l'aſtré lou pu bèl,
Per charma touto la naturo,
Nou l'y cal qu'un cop d'èl.
Pér aquélo Benus noubèlo,
On béy lous Amours enfantéts
Boultija ſans ceſſ'altour d'elo
Coum'uno troupo d'auzelets.
Qui béy, &c. *On danſo.*

DAPHNIS.

Bezéts l'ourmel jouts las flourétos
Rouléga ſous jounés ramels,
Eſcoutats d'as pichots auzels
Las amouroufos canſounetos.
Per tout charma, lou Diu nenét
Tiro ſan ceſſo de l'arquét,
N'oublido rés dins la naturo,
Hormis lou cor d'Alcimaduro. *Danſon.*

DAPHNIS.

Poulido Paſtourelo,
Perléto d'as amous,
De la roſo noubelo
Eſfaçats las coulous;
Perqué fiats-bous tan belo,
Et jou tant amourous?
Poulido Paſtourelo,
Perléto d'as amous,
Bén que me fiats cruelo,
Yéu n'aimarai que bous.
On danſo.

DAPHNIS É LOU CHOR.

Al Diu d'amour rés nou pot réſiſta.

ALCIMADURO.

Bous celébrats trop la téndréſſo,
Perqué tan ſouben la canta?

DAPHNIS.

Quand on la cant'à ſa Meſtréſſo,
On nou pot trop la repéta.
Daphnis nou cerquo qu'à bous playré.

Digitized by Google

Aco's tout ſoun countentomén,
Nou troubaréts jamay fringaire
Que bous aimé pu téndromén.

ALCIMADURO.

M'én cal ana trouba moun frayre,
Excuſats moun empreſſomen.

Elo ſort.

DAPHNIS.

Elo s'en ba coum'un eſclaire:
Amour bén fini moun tourmén.

Fi d'él prumié Acté.

ACTE II.

Lou Theatre répréſento lous entours d'él hamél d'Alcimaduro; das ouſtals d'un couſtat, & d'albrés de l'autré, & dins lou foun un boſc.

SCENO PRUMIERO.

JEANET *habillat en Milicien*, PASTOUS.

JEANET É LOUCHOR.

PER trioumpha d'él loup ſalbatgé
Que déſolo noſtré cantou,
Amics, anén, prenguan couratgé,
Fazan brilla noſtro balou.

JEANET.

Per l'y douna dedins la panſo,
Anats toutis bous prépara;
Quan caldra coumença la danſo,
Un de bous aus m'abertira.

Digitized by Google

SCENO II.

JEANET.

PEr Daphnis, l'habit de miliço
Es un deguiſomén noubèl;
Boly ly rendr'un boun ouffiço
Se ſoun amour és pla fidèl.
Més approcho d'acy.

Dins lou tems que Daphnis arribo, Jeanet ſe mes à l'eſcar

SCENO III.

DAPHNIS, JEANET *à l'eſcar.*

DAPHNIS.

AIRÉ. HElas! qui me raméno
Dedins aqueſté loc?
Nou béni que cerqua de peno,
Senſe poudé calma moun fioc.

JEANET.

Per qué fios-tu ſoulet acy daban ma porto?

DAPHNIS.

Mouſſu, nou ſabi pas.

JEANET.

Per parla de la ſorto,
Sabets-bous qui jou ſoüi?

DAPHNIS.

Perqué me menaça?
Yéu nou bous diſi rés que bous poſc'ouffenſa.

JEANET.

Bous fazets pla: car Jeanet n'és pas tendré.

DAPHNIS.

Puléu que de bous courrouça,
M'en bau parti ſans pus attendré.

JEANET.

Noun pas, aco me ſera doux
De ſabé ço que bous améno.

DAPHNIS.

Bezets un Paſtourel que port'uno cadéno,
Que lou fara mouri.

Digitized by Google

JEANET.

Ah bous fiets amourous ?
Et de qui fè bous play ? Parlats :

DAPHNIS.

D'uno cruelo,
Que Venus troubario trop belo.
Accablat de millo rigous,
Nou podi biuré que per élo.

JEANET.

On pot, quand on es malhurous,
Sé diſpenſa d'eſtré fidèlo,
Anats, benets, paſſejats bous ;
Arpentats coulinos, mountagnos,
Per eſtr'encaro pus hurous,
Fazets trés ou quatré campagnos.

DAPHNIS.

A que tout aco ſerbira ?
Per tout l'Amour me ſeguira.

JEANET.

N'abets jamai biſt de bataillos,
De baſtions, ni de muraillos ?
D'Houſars, de fietgé, de canou ?
De boumbos, de carcaſſos ?

DAPHNIS.

Nou.
Ni lous clarins, ni las troumpétos
Nou troublon pas noſtrés haméls ;
L'écho n'és rebeillat que pér noſtros muſetos,
Et lou ramatgé dés auzels.
Lous els ſouls de las Paſtourétos
Blaſſoun lou cor dés Paſtourels.

JEANET.

Rés n'és tan bel ni tan gran qu'un'armado,
Quan per LOUIS és coumandado.
D'abor on entén lous tambours
Que fan brut à bous randré ſours.
En s'aprouchan pif, paf, on ſe chamaillo ;
On y ba d'eſtoc & de taillo,
Anen ; couratgé, coumpagnous,
A drét, à gauché, daban bous.
Lou ſabr'én ma, l'on ba dins la bagarro,
On entén rounſla lou canou.
Poun, poun, coumo la baſſo countinuo.
L'ennemic eſpaurit d'uno talo balou,
Nou cerquo qu'à fugi, attrapo, tuo, tuo, tuo.
On crid'aprés que tout és féy,
Bibo lou Réy, bibo lou Réy.

Digitized by Google

Rés n'és tan bél, &c.

DAPHNIS.

Mouſſu, pot-on bous demanda,
Coumen, é per qual'abenturo
Habitats lou pays ?

JEANET.

Beni me marida.

DAPHNIS.

Qui prenéta-bous ayci ?

JEANET.

La bél'Alcimaduro.

DAPHNIS *à part.*

Alcimaduro ! ô ſort trop rigourous !

JEANET.

M'an apréz qu'un Bergé li fazio lous éls dous ;
Que moun amo ſario rabido,
De poudé lou trouba.

DAPHNIS.

Lou bezets daban bous.
Daphnis perdra puléu la bido,
Que de céda l'oubjet dounr él és amourous.

SCENE IV.

DAPHNIS, JEANET, ALCIMADURO.

ALCIMADURO *dins la couliſſo.*

AL ſecours, al ſecours. —

JEANET.

Qualqu'un de poau s'ésplouro.

ALCIMADURO.

Qui pouira me ſalba ?

DAPHNIS.

Qu'abets bélo Paſtouro ?

ALCIMADURO.

Un gros loup enratgeat que me bol déboura.
Bezéts ?

DAPHNIS.

Nou grengats rés, per Daphnis périra !

Daphnis pren lou ſabré de Jeanet, & Jeanet s'enfugits.

ALCIMADURO.

Que fazéts-bous ? ô couratge intrépido !
El ba mouri. *Alcimaduro toumbo ésbanouido.*

Digitized by Google

DAPHNIS *aprés abé doumptat lou loup.*
Lou Cél m'a préstat soun secours.

SCENO V.

DAPHNIS, ALCIMADURO *ésbanouido.*

DAPHNIS.

AIRE'

D'AL loup cruél bous nou siés pus seguido,
Rebezéts la clartat, oubjet de mas amours.
Aco's Daphnis, que doumario sa bido,
Per salba dé tant bélis jours.

ALCIMADURO.

AIRE' Per lou prets de ma délibrénço,
Que nou podi-jou bous aima?
Més se moun cor nou sé pot enflamma,
Aura toutjoun de la récounoissénço.

DAPHNIS.

Nou poudets pas m'aima? qual déplourablé sort!

ALCIMADURO.

Per biur'atal sens'espérenço,
Cal puléu désira la mort.

ALCIMADURO.

Nou la désirets pas, cerquats l'indifférenço:
Per la trouba nou cal pas grand éfort.

SCENO VI.

DAPHNIS, ALCIMADURO, JEANET, PASTOUS.

JEANET.

OUnt és aquél mounstré tarriblé?
Amics, acy m'és escapat.

ALCIMADURO.

Daphnis, à qui tout és poussiblé,
L'a combatut, & l'a doumptat.

JEANET.

Coumo Jeanet ék és doune inbenciblé?

Digitized by Google

ALCIMADURO, JEANET.

Celèbrats toutis sa balou,
Cantats un ta brabé Pastou.

CHOR.

Celebrén toutis sa balou,
Cantén un ta brabé Pastou. *On danso.*

ALCIMADURO.

AIRE' Lous plazés dins lou bilatgé,
Ban toutis recoumença.
A l'oumbréto d'al fuillatgé,
Lous Pastous bendran dansa.
Daphnis soul, per soun couratge,
Nous proucur'un sort tan dous.
El merito nostr'houmatgé,
Es él que nous rend'hurous. *On danso.*

ALCIMADURO.

AIRE'. Bous fazets lou plazé de ma bido,
Agnels, nou crengats plus d'al loup la cruautat.
Anats boundi sans poau sur l'herbéto flourido,
A Daphnis, coumo jou debets la libertat.

Lous Pastous ban coupa qualcos brancos d'albres, per faire uno guirlando à Daphnis.

JEANET É LOU CHOR.

AIRÉ. Lou méchan loup, per soun rabatge
Trop long tems nous a féyt trambla:
Daphnis a prebengut sa ratge,
Soulét n'a sapiut trioumpha.
Frapén d'al pé, batén la ma;
El és l'Herculét d'él bilatge:
Frapén d'al pé, baten la ma,
Qui pourrio nou lou pas aima? *On danso.*
Per fayr'un riche mariatge,
Daphnis n'aura qu'à desira;
Se jamai se met en menatge,
Hurous'aquélo que l'aura.
Frapén d'al pé, baten la ma,
El és l'Herculét d'al bilatge;
Frapén d'al pé, batén la ma,
Qui pourrio nou lou pas aima? *On danso.*

JEANET.

Anén, sans que rés nous reténo,
Préfenta Daphnis al Segnou.

DAPHNIS.

Aco's bous douna trop de péno,
Nou meriti pas tant d'aupou.

JEANET.

Bous meritas regardaduro.

De

De tout lou bilatge aſſemblat.

DAPHNIS.

D'abe ſalbat Alcimaduro,
Nou ſoui-je poun récoumpénſat ?

ALCIMADURO.

Nou poudets pus bous en defendré ;
Anats, partets, brabé Paſtou,
Tandis que recebréts lou prét de la balou,
A mas coumpagnos bauc aprendre
Ço que bous abets feyt per jou.

DAPHNIS.

Alcimaduro me l'ourdouno ;
Faré ço que ly play ; d'un Rey bal la Courouno.

Fi d'él ſegoun Acté.

ACTE III.

Lou Téatre repréſento uno Plaço entourado d'albrés, é uno ribiero din lou fond.

SCENO PREMIERO.

ALCIMADURO.

AIRÉ.

LAisso me moun indifférénço,
Cruel Amour, laiſſo m'eſta ;
Quan te boly ſa réſiſténço,
Perque countro jou t'irrita ?
Un cor que te bol éſcouta,
N'éſprobo que pén'é ſouffrénço.
Layſſo me moun indifférénco ;
Cruél Amour, layſſo m'eſta.

Digitized by Google

SCENO II.

ALCIMADURO, JEANET.

JEANET.

Souréto, à quan ton mariage ?
Mori d'enbéjo d'y dansa.

ALCIMADURO

Tout aco n'és qu'un badinatge,
Bous cerquats à bous amusa.

JEANET.

Que bol dir'aquélo boutado ?
De l'amour de Daphnis tu nou podés doutta,
Après ço qué t'ey dit, pérqué dounc hésita ?

ALCIMADURO.

Bous me bezets déterminado
A nou boulé pus l'escouta.

JEANET.

Ah ma souréto ! qu'al doumatge
De perdr'un ta brabé Pastou !
Tu sabés qual és soun couratge ?
Tu sabés qual'és soun amou.
Quan t'adoro sanfé partagé,
Tu t'armos countr'él de rigou.
Ah ma, &c.

ALCIMADURO.

L'Amour és un Diu trop tarriblé.

JEANET.

Tu cerquos trop à l'irrita.

ALCIMADURO.

Se jamai rend mon cor sensiblé,
Ma rasou saura resista.

JEANET.

Bézi Daphnis, adiu souréto,
Yéu te counséilli de l'aima.

ALCIMADURO.

Ah nou me laissés pas souléto.

JEANET.

La rasou te suffis, rés nou pot t'allarma.

ALCIMADURO.

Jeanét, perqué bous en ana ?

Digitized by Google

SCENO III.

DAPHNIS, ALCIMADURO.

DAPHNIS.

AH! demourats, bél'inhuméno.

ALCIMADURO.

Jeanet s'en ba, boli ségui sous pas.

DAPHNIS.

Boulets segui Jeanet? Ah ma mort és certéno!
Aco's l'arrest de moun trépas.

ALCIMADURO.

Abéts la test'embalauzido.
Daphnis y pensats-bous?
Que bous pot rebeni d'aquélo fantezido?

DAPHNIS.

Mon sort sera méns mal'hurous.
AIRE'. Qui pago le tribut que diu à la naturo,
Nou souffris pas un grand tourmén;
Mais aima sans retour la bel'Alcimaduro,
Aco's mouri cado moumén.

ALCIMADURO *à part.*

Enratji qu'él fio tant fidélo.

DAPHNIS.

Hélas! san boulé m'éscouta,
Bous nou sounjats qu'à me quitta,
Adiu Pastouro trop cruello.

ALCIMADURO.

Daphnis benéts ayci.
Que bol dir'aquélo febléssо?
Bous nou m'aimats donc pus?

DAPHNIS.

Coussi,
Bous m'accusats de manqua de téndréssо?
AIRE'. Per bous prouba que mon cor és à bous,
Bous éy fayt don de tout mon pasturatge;
De moun troupél, é de mon gous,
É tout ço qu'ey per heritatge.
Mon payr'apréts ma mort....

ALCIMADURO.

Que disés-bouts? Gran Diu!

DAPHNIS.

Bous dounara tout ço qu'és miu.

Digitized by Google

ALCIMADURO *à part.*

Ah que moun am'és agitado !
N'y teni pus bibets, trop genérous Paſtou.
Bibets... Jeanet, perqué m'abets quittado ?

DAPHNIS.

Jeanet ? Qu'entendi-jou !
Bous cerquats moun ribal per coumbla moun malhou,
Per me deſeſpéra, per aumenta ma péno.
Senſé pietat bezets moun deplourablé ſort.

ALCIMADURO.

Daphnis...

DAPHNIS.

Aco n'es trop, adiutiats inhuméno.
Daphnis nou bol pus que la mort. *E'l ſort.*

ALCIMADURO.

Bous nou m'entendets pas ?

SCENO IV.

ALCIMADURO.

LOu cruél m'abandouno !
El fugits ; él s'en ba ; que fa, que debéni !
Alcimadur'hélas ! nou pot lou réténi !
Moun éſprit és troublat, é tout mon cor friſſouno.
Mon frayr' ounte fias bous ? arribats promptoméu,
Alcimaduro vous appèlo.
Qu'aquel rétardoméu
A ma doulou cruèlo
Ajouto de tourmén.

SCENO V.

ALCIMADURO, JEANET.

ALCIMADURO.

AH! Jeanet deſpachats, béléu Daphnis tréſpaſſo,
Anats couréts près d'él.

JEANET.

O ſecours ſuperflus.

Digitized by Google

ALCIMADURO.

Bous nou m'éſcoutas pas ? bous demourats en plaço ?
Ah que bous m'alarmats !

JEANET.

Helas Daphnis n'és pus.

ALCIMADURO.

Daphnis n'és pus grand Diu ! Ah ! tout moun ſang ſe glaço.
AIRE'. Daphnis, moun cher Daphnis per termina toun ſort
Qualo ratjo te guido ?
Ma rigou te douno la mort,
É moun amour nou pot te redouna la bido.

JEANET.

Calmo te ma ſouréto.

ALCIMADURO.

É couſſi me calma ?
Yéui ſoui deſéſperado :

JEANET.

Aco's trop t'anima.
Tous regréts ſont perduts.

ALCIMADURO.

Al noum de Diu ; mon frayré,
Anen trouba Daphnis, boli lou béir'encor.

JEANET.

Tu n'y penſos dounc pas, prés d'él que bos-tu fayré ?

ALCIMADURO.

De ſoun coutel boli perça moun cor.

JEANET.

Grand'Diu !

ALCIMADURO.

Per fini moun martyro
Ségui la ratjo que m'inſpiro.

SCENO VI.

DAPHNIS, ALCIMADURO, JEANET.

ALCIMADURO.

AH ! Daphnis n'és pas mor.

DAPHNIS.

Paſtouro mas amous ;

ALCIMADURO.

Ah ! bous m'abets troumpado.

Digitized by Google

JEANET.

Oublido ta triſteſſo,
Per eſprouba toun cor éy boulgut t'allarma.
Perdouno ma fineſſo.

ALCIMADURO, *à Daphnis.*

Ey fait trop béyré ma fébléſſo,
Per la boulé diſſimula.

DAPHNIS.

Ah ! ma félicitat paſſo moun eſperénço,
Paſtouro, bous m'aimats, dégnats lou repéta.

ALCIMADURO.

Yèu nou podi pus réſiſta
A tan d'amour é de counſténço.

DAPHNIS É ALCIMADURO.

Duo. N'auray jamay trop de lezé
Per celébra ta benbéillenço,
Amour, ah ! qualo récoumpénço,
Moun cor natjo dins lou plazé.

JEANET.

Jantys Paſtoureléts, aicy, jouts la berduro,
Benets toutis canta l'amour d'Alcimaduro.

SCENO VII.

DAPHNIS, ALCIMADURO, JEANET, PASTOUROS, PASTRES.

On danſo.

JEANET É LOU CHOR.

LOu Din nenét, és un embelinayré ;
Degus nou s'en pot garanti.
Lou trét qu'él bol nous fa ſenti,
Part de ſa ma coum'un eſclayré.

On danſo.

ALCIMADURO.

Airé. Quand l'amour bol nous enflama,
Que ſap pla coumo cal s'y prendré ;
Es tant finét per nous ſurprendré ;
Qu'en fadejan ſap nous charma.
Que ſert contr'él de ſe defendré ?
Que ſert contr'él de s'anima ?
Nou cal qu'un moument per ayma,

Digitized by Google

Nou cal qu'un moumen per se rendré.

On danso.

DAPHNIS.

Ah ! que l'amour abio rasou
De blassa ma Pastouréléto,
El n'a jamay sayt de counquéto
Que posco li sa pus d'aunou.
Se dins lou séjour de Cythéro,
Se moustrabo moun soulleilét ;
Jusqu'al pus pichot amourét,
Bouldrio la prene per sa méro.

VAUDEVILLE.

ALCIMADURO.

AJats perlos, rubis, ducats,
Mas bélos Damos de Toulouso,
De bijous nou m'en chauti pas,
N'en cal pas tant per estr'hurouso ;
Més, jouts l'Ourmél rir'é canta
Ambé Daphnis dessus l'herbéto,
Beyre nostrés agnels brouta,
Acos touto moun embejéto.

DAPHNIS.

De la Cour & de sous appas
Cerqué qui bouldra la fourtuno ;
De grandou nou m'en chauti pas,
El'és souben trop importuno.

A Alcimaduro.

Més, à tout moumen bous charma.
Ne bous parla que d'amouréto,
Toutjoun bous playr'é, bous aima,
Aco's touto moun embejéto.

JEANET.

Ben que la forço de moun bras
Nou trobé rés que n'exécuto ;
De guerro nou m'en chauti pas,
Jeanet n'aymo pas la disputo.

Al Public.

Més un jour, poudé me flata
Dabé qualque cop de manéto ;
Bostr'indulgenço merita,
Aco's touto moun embejéto.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

DÉFAUTS SUPPOSÉS,

COMÉDIE

EN VERS ET EN UN ACTE,

Jean François

PAR M. SEDAINE, DE SARCY.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théatre DU PALAIS-ROYAL, le 28 Janvier 1788.

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur - Libraire, rue Galande, N°. 64.

1788.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUMONT.	M. Beaulieu.
LISE, sa fille.	Mde. Roubault de Vermilly.
Mde. DORVAL.	Mlle. Prieur.
DORVAL, son fils.	M. Saint-Clair.
MARTON.	Mlle. Fiat.
FRONTIN.	M. Michot.

La scène se passe dans la maison de Dumont.

Digitized by Google

LES DÉFAUTS SUPPOSÉS, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUMONT, LISE.

DUMONT.

OUI, ma fille, Dorval arrive ce soir même,
Et dès ce soir, je prétends vous unir.

LISE.

Et, dès ce soir, vous voulez que je l'aime?

DUMONT.

Non; je veux qu'il t'épouse, et l'amour peut venir
Quand bon lui semblera.

LISE.

Si Lise vous est chère,
Ah! daignez retarder.....

DUMONT.

Une excellente affaire?
Non pas; la retarder, c'est risquer son succès.
Dorval est jeune et riche, il est fait pour te plaire,
Et cet hymen, d'ailleurs, termine deux procès
Qui, depuis quarante ans, tant à moi qu'à mon père,

Digitized by Google

Nous ont coûté, seulement en faux frais,
Plus de cent mille francs avec leurs intérêts.
A mes ordres en vain tu veux être rebelle ;
Pour te persuader, voilà ce qu'on m'écrit.

(Il tire une lettre de sa poche, et lit.)

« Dorval est doux et sage, il a beaucoup d'esprit,
» A ses moindres devoirs il fut toujours fidèle,
» Aux ordres de sa mère il fut toujours soumis ;
» Des jeunes gens il étoit le modèle,
» Et deviendra bientôt l'exemple des maris. »

D'après cela, que peux-tu dire ?

LISE.

Que ce portrait est beau, s'il est bien ressemblant ;
Mais, par malheur, le peintre y prodigue souvent
Des qualités que, d'avance, on admire ;
Et cette illusion cause notre tourment,
Lorsque l'original est fait pour la détruire.

DUMONT.

C'est fort bien raisonner, d'honneur ; mais c'est en vain.
Je prétends que ce soir mon projet s'exécute.
Tu diras, si tu veux, que je te persécute ;
Je n'en irai pas moins mon train.
J'ai soixante ans, deux procès, une fille ;
C'est beaucoup trop ; en vérité.
En unissant Dorval à ma famille,
Je mets fin aux soucis dont j'étois agité.
L'occasion est belle, et j'en ai profité.

LISE.

Mon père...

DUMONT.

Vains discours ! cet hymen est sortable.

LISE.

Sortable ?

DUMONT.

Hé bien ?

LISE.

Peut-on calculer le bonheur ?
Il est d'un prix inestimable.
Ah ! ce n'est pas de l'or que demande le cœur.

Digitized by Google

DUMONT.

Ma pauvre enfant, tu n'es pas raisonnable,
Et ton aveuglement, d'honneur, me fait pitié.
Va, va, le mariage est toujours agréable
Quand la richesse est de moitié.
Mais ceux que, sans fortune, un fol amour engage,
Se répentent bientôt d'une sotte union.
On voit alors l'amour plier bagage,
Et l'ennui, pour jamais, habiter leur maison.
Ce tableau de comparaison
N'est pas mal fait, et doit te convaincre, j'espère.

LISE.

Puisque vous l'exigez, mon père....

DUMONT.

Moi, je n'exige rien; mais tu dois m'obéir.
Dorval, je le répète, aujourd'hui doit venir,
Entends-tu bien? Tandis qu'avec sa mère,
Mon procureur et mon notaire,
Nous réglerons vos intérêts,
Dorval tâchera de te plaire.
Pour signer le contrat, nous reviendrons après;
Et c'est ainsi, je crois, que doit finir l'affaire.
Adieu, ma chère enfant. (Il sort, Marton entre aussi-tôt.)

SCÈNE II.

LISE, MARTON.

LISE.

RIEN ne peut le fléchir.

MARTON.

Ah! le père cruel! voilà pour en mourir!
C'est une barbarie atroce, épouvantable.
Nous forcer d'épouser un homme jeune, aimable....

LISE, avec dépit.

Aimable! Ils ont tout dit, quand ils ont dit ce mot.
Un homme à vingt-cinq ans, lorsqu'il n'est pas un sot,

Digitized by Google

De la société peut faire le délice,
Et souvent de sa femme il n'est que le tyran :
N'ai-je pas, sous les yeux, l'exemple de Clarice ?
On l'unit à Saint-Phar ; sa fortune, son rang,
Et l'esprit qu'il joignoit aux graces de son âge,
Promettoient à Clarice un bonheur sans nuage.
Jusqu'au jour de l'hymen il en parut épris,
Bientôt elle devint l'objet de ses mépris.
Elle se plaint, sa plainte est vaine ;
Elle a perdu ses droits sur cette ame inhumaine.
Tandis que des plaisirs Saint-Phar suit le torrent,
Qu'on excuse ses torts en faveur de son rang,
Sa femme de l'envie est encor la victime,
La retraite ne peut la soustraire à ses coups.
On l'accuse, tout bas, des torts de son époux,
A ceux qu'on lui suppose, on ajoute le crime :
Voilà ce que j'ai vu, j'en crains autant pour moi.

MARTON.

Un exemple ne fait pas loi.
D'ailleurs, le mariage est une loterie,
Les bons billets nous viennent au hasard.
On les obtient, sans peine, étant jeune et jolie ;
On n'a que les mauvais quand on y met trop tard.

LISE.

Je dois être soumise aux ordres de mon père.
Mais il ne veut que mon bonheur.
C'est par bonté qu'il est sévère ;
Et sans peine, Marton, je toucherai son cœur,
Si je puis lui prouver que cet homme estimable
De son épouse, un jour, peut faire le malheur.

MARTON.

Eh ! comment lui prouver une chose incroyable ?

LISE.

Dans ce projet tu pourras me servir ;
Depuis qu'il est formé, mon ame est plus tranquille :
Bannissons un chagrin qui devient inutile ;
J'éprouverai Dorval ; allons, il peut venir,
Je connoîtrai son cœur, son caractère ;
Mais je ne veux pas suivre une route ordinaire,

Digitized by Google

Je ne veux pas cacher d'avance à mon époux
Jusqu'au moindre défaut que je puis me connoître :
Non, non, je veux les avoir tous ;
Je suis vive, par fois, et je veux lui paroître
Emportée à l'excès.

MARTON.

Eh ! mais y pensez-vous ?
Il dira que, déja, vous vous croyez sa femme.

LISE.

La jalousie aussi peut entrer dans mon ame ;
Elle pourra marcher avec la vanité.
J'unis encor l'envie à la méchanceté,
Je veux être à-la-fois médisante et coquette ;
Ce n'est point une nouveauté ;
Le tableau terminé, mon épreuve est parfaite.

MARTON.

Et cette épreuve est folle, en vérité.
Ne pas se réserver même une qualité ?

LISE.

Pardonnez-moi.

MARTON.

Laquelle ?

LISE.

La franchise.

MARTON.

C'est encore un défaut quand on a tous ceux-là :
L'art de les bien cacher seroit plus à ma guise.

LISE.

Précisément voilà le tort qu'on a.
A se tromper tous deux d'avance on s'étudie ;
Mais de sa propre ruse une femme est punie.
Elle a cru d'un amant s'assurer mieux le cœur :
Devenu son époux, le voile se déchire ;
Il ne reconnoît plus cet objet enchanteur,
Qui sur son ame entière avoit jadis l'empire.
Avec la fin de son délire,
Il voit la fin de son bonheur.
Son épouse n'a plus le don de le séduire.
Par le mépris, par la froideur,
Il se venge bientôt d'une fatale erreur ;
Et lorsqu'elle s'en plaint, il a droit de lui dire :

Digitized by Google

Quand je vous adressai mes vœux,
De mille qualités vous paroissiez pourvue ;
Pas un défaut ne s'offrit à ma vue.
Montrez-vous encore à mes yeux
Telle que vous étiez avant notre hyménée ;
Vous ne serez jamais abandonnée,
Et moi je serai plus heureux.

MARTON.

Moi, je crains les effets de cette humeur chagrine ;
Pour vouloir l'adoucir, n'augmentez pas le mal ;
A ne vous point flatter, si votre ame s'obstine,
Avec vos seuls défauts montrez-vous à Dorval.

LISE.

Eh ! veux-tu que je les devine ?
Lorsque soi-même on s'examine,
L'amour-propre a grand soin de ternir le miroir ;
Mais il en éclaircit la glace,
Pour montrer les défauts qu'un autre peut avoir.
De cet autre aujourd'hui je veux prendre la place ;
Dorval pardonnera peut-être à tant d'audace ;
L'amant excuse tout, l'époux n'excuse rien.
S'il peut se rebuter, après notre lien,
Aux plus légers défauts il ne feroit pas grace,
Et je regarderai sa perte comme un bien.
Quand Dorval paroîtra, tu viendras m'en instruire ;
S'il te parle de moi, dis-en beaucoup de mal. (Elle sort.)

SCÈNE III.

MARTON, seule.

DOIS-JE, d'un tel projet, ou m'affliger ou rire ?
Le moyen est original.
Pour ne rien hasarder, il ne faut en rien dire.
En connoisseur prudent, si l'effet est fatal,
A haute voix on le déchire ;
Mais s'il est heureux, on l'admire.

SCÈNE IV.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

MARTON, FRONTIN.

FRONTIN.

PARBLEU ! tous ces valets sont de grands fainéans !
Est-ce ainsi qu'on reçoit les gens ?
Faut-il qu'en ce logis je m'annonce moi-même ?

MARTON.

Quel est cet homme-là ?

FRONTIN.

Je suis ambassadeur.

MARTON.

Et de qui ?

FRONTIN.

De Dorval.

MARTON, à part.

Ah ! ma joie est extrême.
Je vais savoir... (haut.) Approchez donc, Monsieur !
Vous lui servez....

FRONTIN.

D'ami.

MARTON.

Depuis long-tems ?

FRONTIN.

Sans doute.

MARTON.

Et vous le connoissez ?

FRONTIN.

Au mieux.

MARTON.

Charmant ! Ecoute ?
Je veux quelques instans avec toi m'expliquer.

FRONTIN, la considérant.

La situation devient embarrassante.
Sur quel ton, s'il vous plaît, dois-je vous répliquer ?

Digitized by Google

Etes-vous femme, ou fille, ou maîtresse, ou suivante ?

MARTON.

Ni femme, ni maîtresse, à cela près...

FRONTIN.

Charmante !

Embrasse ton époux, et parlons sans façon.

MARTON.

Toi, mon époux !

FRONTIN.

Sans doute. Hé, pourquoi non ?

Mon maître épouse ta maîtresse ;
Nous servirons tous deux dans la même maison ;
Tu n'es pas mariée, et moi je suis garçon,
Nous devons l'un pour l'autre avoir de la tendresse.
Tu dis oui ?

MARTON.

Pas encor.

FRONTIN.

Hé, laissons la finesse.
Les si, les mais, les car, les pourquoi, les comment,
N'entrent pour rien, chez nous, dans un engagement.
Je te vois, tu me plais ; je te le dis sans feinte ;
Tu partages ma flamme, hé bien, marions-nous.
J'ai des rivaux ?.... tant mieux : je ferai des jaloux.
De l'amour, de la joie, et fi de la contrainte.

MARTON.

Laissons cela : nous y reviendrons bien.

FRONTIN.

Je l'espère.

MARTON.

Et parlons un instant de ton maître.

FRONTIN, à part.

Nous y voilà. (haut.) Je n'en dis jamais rien.
Je suis valet d'honneur, et je veux toujours l'être.

MARTON.

Hé, nigaud, n'en dis pas de mal.

FRONTIN, avec une bonne foi apparente.

Je ne veux pas mentir.

MARTON.

C'est un homme si sage.

Digitized by Google

FRONTIN, confidemment jusqu'à la fin du portrait.

C'est un fou.

MARTON, avec une surprise qui va toujours en augmentant jusqu'à la fin de la confidence.

Dis-tu vrai ?

FRONTIN.

C'est un original.

MARTON.

D'honneur ?

FRONTIN.

Bon ! ce n'est rien.

MARTON.

Quoi donc ?

FRONTIN.

Il est brutal,
Querelleur et quinteux, jaloux jusqu'à la rage.

MARTON.

Ah, Dieux !

FRONTIN.

De votre sexe il fronde tous les goûts :
Quant aux vices du sien, je crois qu'il les a tous.

MARTON.

Il les a tous ?

FRONTIN.

Tous.

MARTON.

Ah ! je perds courage.

FRONTIN.

A cela près, c'est un garçon charmant.
Je dois sur son sujet agir discrètement,
Et je n'en dis pas davantage.

MARTON.

Mais qui nous écrit donc ? . . . .

FRONTIN.

C'est sa chère maman :
De son fils elle est folle, et le croit un prodige.

MARTON.

Tous ces défauts . . . .

Digitized by Google

FRONTIN.

Aucun ne la frappe, te dis-je;
Et Dorval ne les doit qu'à son aveuglement.

MARTON.

Ah! pauvre Lise!

FRONTIN.

Mais j'espère
Que bientôt le desir de plaire...
Lise a de la douceur.

MARTON, vivement.

Non.

FRONTIN.

Non?

MARTON.

Non.

FRONTIN.

On le dit?

MARTON.

On le croit; mais moi, moi, je connois son esprit;
Elle en impose au bon homme de père;
Il la croit un prodige aussi;
Mais c'est un vrai démon: voilà son caractère.

FRONTIN.

Il est en honneur fort joli,
Et l'aventure est singulière.

MARTON.

Elle n'est pas heureuse; on croit dans un mari
Rencontrer un homme docile.
Sans les chercher, on en eût trouvé mille;
Pour en être plus sûr, exprès on l'a choisi,
Et l'on est à ce point trompé dans son attente!
Il est affreux de s'abuser ainsi.

FRONTIN.

Et nous donc, pleins d'ardeur, nous arrivons de Nante;
Charmés de la beauté, moins que de la douceur
De l'épouse qu'on nous destine;
Et plus que nous encor cette femme est latine!
En vérité c'est une horreur.

Digitized by Google

MARTON, cherchant à pénétrer Frontin.

Tu n'as donc plus rien à me dire ?

FRONTIN, de même.

Ton portrait est tracé d'après la vérité ?

MARTON.

S'il a quelque défaut, c'est d'être un peu flatté.

FRONTIN.

C'est tout comme le mien.

MARTON.

Adieu, je me retire ;
Et je vais t'annoncer ....

FRONTIN.

De la discrétion.

MARTON.

Je suis muette. Et toi ?

FRONTIN.

Je t'aime, il suffit.

MARTON, s'en allant.

Bon.

SCÈNE V.

FRONTIN, seul.

Bon ! bon ! pas trop. Mon maître étoit loin de s'attendre
A pareille réception :
L'en préviendrai-je ? ma foi, non.
C'est un piège peut-être où l'on voudroit nous prendre ;
Peut-être qu'en faveur de quelqu'amant secret,
On veut nous dégoûter d'un hymen qui déplaît.
Mon cher ami Frontin, ayez de la prudence,
Connoissez une fois tout le prix du silence :
Un adroit courtisan doit parler à propos ;
Dire tout ce qu'on sait, est le talent des sots.
Chut ! taisons-nous, on vient ; c'est Dorval et sa mère.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

FRONTIN, Mde. DORVAL, DORVAL.

Mde. DORVAL.

HÉ BIEN?

FRONTIN.

On est allé vous annoncer au père ;
Si vous voulez entrer....

Mde. DORVAL.

Puisqu'il est averti,
Je crois que nous pouvons nous arrêter ici.
Dans ce sallon, sans doute, il va se rendre.

FRONTIN.

Je crois que je l'entends.

SCÈNE VII.

FRONTIN, DORVAL, Mde. DORVAL, d'un côté ;
M. DUMONT, LISE, MARTON, de l'autre.

DUMONT.

VOUS daignez excuser
Si quelque temps, ici, j'ai pu vous faire attendre.
Mais ce n'est qu'à l'instant que l'on vient de m'apprendre...

Mde. DORVAL.

Nous sommes loin, Monsieur, de vouloir abuser....

DUMONT.

Laissons cela, Madame, et parlons de mon gendre :
Je crois sur son sujet que l'on m'a bien instruit. (Il l'examine.)

Digitized by Google

DORVAL, qui ne s'est occupé que de Lise, dit à Frontin.

On n'est pas plus jolie.

FRONTIN.

Oui. (à part.) Mais c'est bien dommage!...

DUMONT.

C'est un joli garçon; il a l'air doux et sage.

DORVAL.

Par un premier coup-d'œil craignez d'être séduit;
Monsieur; si les dehors sont à mon avantage,
Je ne prétends jamais en tirer vanité.

Mde. DORVAL.

Mon Dieu! son seul défaut, c'est trop de modestie!
Cette vertu, chez vous, dégénère en manie,
Mon fils; on ne doit point outrer la vérité;
Mais on doit convenir de son propre mérite.

DORVAL.

Quand on en a, Madame.

MARTON, à part.

Il est de bonne foi.

DUMONT.

C'est de nos deux enfans la vertu favorite.
Lise prétend aussi me contredire, moi,
Quand je fais son éloge; et pourtant, je vous jure
Qu'à la flatter je ne pense jamais...
Je hais les complimens autant que les procès;
Et c'est toujours d'après nature,
Que je trace tous mes portraits.

Mde. DORVAL.

C'est comme moi, Monsieur.

MARTON, à part.

Oh! voilà bien les mères!

FRONTIN, à part.

Voilà le père! le voilà!

LISE, à son père.

Ah! daignez ménager...

DUMONT.

J'entends; laissons cela,
Nous avons bien d'autres affaires.
(A demi-voix, à madame Dorval.)
Ne retardons pas leur bonheur.
Vous voyez leur impatience;
Tenez, nous les gênons; il faut aller d'avance
Terminer nos procès avec mon Procureur.

Digitized by Google

Mes enfans, un instant suffit pour se connoître.
Dorval est jeune, aimable, et Lise a des attraits:
L'un pour l'autre vous êtes faits,
Et l'amour de vos cœurs va se rendre le maître.
D'avance on ne doit pas se voir par trop long-tems;
Les amoureux n'ont qu'un langage;
Ils répètent, pendant dix ans,
Ce qu'ils ont dit dès les premiers instans;
Et l'amour est usé le jour du mariage.
Allons, Madame, allons, ne perdons point de temps:
Me réconcilier avec une ennemie,
Terminer deux procès, rendre heureux mes enfans;
Et donner à ma fille, une mère, une amie.
Ce jour est, à mon gré, le plus beau de ma vie.

(Madame Dorval embrasse Lise, tandis que Dumont fait signe aux valets de se retirer.)

MARTON, bas à Frontin, en sortant.

L'orage pourra bien succéder au bon temps.

SCÈNE VIII.

DORVAL, LISE.

jeu muet.

DORVAL.

VOILA l'heureux instant de vous ouvrir mon ame;
Je le saisis avec empressement.
Je ne vous tiendrai pas les discours d'un amant;
Je ne veux pas vous peindre une subite flamme:
Vos yeux sont faits pour l'inspirer;
Je résiste avec peine au pouvoir de vos charmes;
Mais je crains de causer d'éternelles alarmes
A celle que toujours je voudrois adorer.

LISE, à part.

Quels discours!

DORVAL.

Je dois vous surprendre.

Daignez

Digitized by Google

Daignez quelques instans, daignez encor m'entendre.
Des amans je devrois être le plus heureux :
A la beauté vous unissez les graces ;
Je devrois m'empresser de vous offrir mes vœux ;
Vous jurer de fixer les plaisirs sur vos traces ;
Mais, peu d'accord avec mon cœur,
Mon esprit, en ce jour, s'oppose à mon bonheur ;
Je suis un homme étrange, il faut que je l'avoue.

LISE, à part.

Sauroit-il mon projet ? Voudroit-il se venger ?

DORVAL, à part.

Il m'en coûte de l'affliger.

LISE, se remettant.

Votre franchise, au moins, mérite qu'on la loue ;
Elle excite la mienne, et vous verrez bientôt...

DORVAL.

Un seul instant encore : après, je ne dis mot.
Vous avez, m'a-t-on dit, beaucoup de patience ;
Tant mieux : j'en ai fort peu, vous en aurez pour moi.
N'attendez, de ma part, aucune complaisance ;
Ma volonté toujours fut mon unique loi.

LISE, à part.

Quel homme !

DORVAL.

A ce défaut, joignez la défiance.
Il faut s'expliquer net, ou j'interprète mal.
Et jugez à quel point je suis original !
J'explique en ce moment jusqu'à votre silence ;
Vous traitez cet aveu de pure extravagance ;
Vous me regardez comme un sot.

LISE.

Monsieur ! . . .

DORVAL.

Il faut trancher le mot,
J'en suis sûr. Pour la tête, elle n'est pas meilleure.
Je m'emporte pour rien, je m'emporte à toute heure ;
Cela ne dure pas, j'ai le cœur assez bon,
Je reconnois mes torts et demande pardon.

Digitized by Google

Mais il faut souffrir la tempête.
Vous jugez si ma femme a besoin de douceur ;
Il faut qu'à m'excuser son ame toujours prête,
De quelques bons momens fasse tout son bonheur.
A ce prodige ai-je droit de prétendre ?

LISE, à part.

Comme je suis trompée ! Aurois-je dû m'attendre ? . . .

DORVAL, à part.

Elle frémit.

LISE, à part, avec un dépit marqué.

Je veux à mon tour le punir.

DORVAL.

Daignez me pardonner un aveu nécessaire :
De mes défauts j'ai dû vous prévenir ;
Mais la douceur de votre caractère
Peut corriger le mien, peut le rendre parfait.
Assez souvent l'amour a fait
Ce que la raison n'a pu faire.

LISE.

L'amour ! l'amour peut-il entrer dans votre cœur ?
Tiendroit-il un pareil langage ?
Ne me croyez pas dans l'erreur :
Vous connoissez, Monsieur, mes défauts, mon humeur ;
Et par un cruel persiflage,
Vous vous en accusez pour m'en montrer l'horreur.
Eh bien, terminez votre ouvrage,
Achevez cet affreux portrait,
Deux ou trois traits encore afin qu'il soit parfait :
A vous les indiquer faut-il que je m'engage ?

DORVAL.

Jamais étonnement ne fut égal au mien.

LISE, à part.

Il est saisi. (haut.) La feinte à présent vous sied bien.

DORVAL.

Ah ! de grace, cessez une plaisanterie . . .

LISE.

Cessez vous-même, je vous prie,
Cessez, Monsieur, de m'outrager.

Digitized by Google

Sans espoir de me corriger,
Avec tous mes défauts vous voudrez bien me prendre :
Sans doute on vous a dit ce que j'ose prétendre ;
Je crois que mon époux doit se faire un devoir
De prévenir ma moindre fantaisie.
Je suis jeune, je suis jolie.
Je dois donner des loix, et n'en point recevoir.

DORVAL.

Avec autant d'attraits, avoir ce caractère !

LISE.

Conservez-vous l'espoir de le rendre parfait ?
Assez souvent l'amour a fait
Ce que la raison n'a pu faire.

DORVAL.

Ah ! de grace, parlons sans dépit, sans humeur.

LISE.

Le dépit est l'effet de l'amour qu'on outrage.
Vous seriez-vous flatté, Monsieur,
D'avoir acquis quelque droit sur mon cœur ?
Je devois vous croire plus sage.

DORVAL.

C'est un jeu...

LISE.

Non, Monsieur, non ; c'est la vérité.
Je n'y mets point d'humeur, je n'ai rien affecté :
Oui, j'ai tous ces défauts, beaucoup d'autres encore,
Et, malgré tout cela, je prétends qu'on m'adore.

DORVAL, à part.

J'ignore par quel charme elle sait embellir
Ce qui semble devoir forcer à la haïr.

LISE, à part.

Il le désavouera, cet affreux caractère.

DORVAL, à part.

Point de foiblesse, il faut finir.
(Haut.)
La surprise un instant m'a forcé de me taire.
Daignez me pardonner, si j'ai pu vous déplaire ;
Faire votre bonheur étoit mon seul desir.

Digitized by Google

Vous étiez le choix de ma mère,
Et j'aimois à m'en applaudir.
Vous parûtes ; votre présence
Sembloit me confirmer cette douce espérance :
J'admirois vos attraits, sur-tout votre douceur ;
Je me disois, sans cesse, et du fond de mon ame :
Elle aura le talent de me rendre meilleur :
Ah ! que ne peut sur nous la douceur d'une femme !

(Lise, qui a écouté avec une joie concentrée le commencement de la tirade, est accablée par ce qui suit ;)

DORVAL continue.

Le prestige est détruit, il n'y faut plus songer.
En vous quittant j'emporte votre image ;
Mais je sens que jamais je n'aurois le courage
De souffrir des défauts qu'on ne peut corriger :
J'userois de mes droits avec trop d'avantage,
Et j'aime mieux vous fuir que de vous affliger.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LISE, seule.

IL est parti ! . . . Tant mieux, ma joie en est extrême.
Oh ! le monstre ! à ma main il peut bien renoncer.
A tant de fausseté peut-il donc s'abaisser ?
Il a tous les défauts, il en convient lui-même :
Hé bien, avec quel art il sait les effacer !
Comme il saisit le ton de l'amour le plus tendre !
Si j'avois voulu l'écouter,
Mon cœur n'auroit pu s'en défendre.
Mais . . . . mais j'ai vu le piège, et j'ai su l'éviter.
De quel effet cruel cette épreuve est suivie !
Je prétends à l'hymen renoncer pour la vie.
Plus méchants que Dorval, et peut-être plus faux,
D'autres avec plus d'art cacheroient leurs défauts.
Ces nœuds fatals ne m'offrent que des peines :
Mon sexe porte seul tout le poids de leurs chaînes.

Digitized by Google

SCÈNE X.

LISE, MARTON.

MARTON.

Vous avez vu Dorval ; eh bien, qu'en dites-vous ?

LISE.

Je ne le verrai de la vie.
Je vais trouver mon père, embrasser ses genoux ;
Il n'exigera pas que je me sacrifie,
En faisant choix d'un tel époux.

(Elle va pour sortir.)

MARTON.

L'épreuve ?...

LISE.

A tout l'effet que j'en devois attendre.

MARTON.

Et Dorval ?

LISE.

A ma main ne doit jamais prétendre :
Il a tous les défauts qu'un homme peut avoir.

MARTON.

C'est beaucoup.

LISE.

J'en suis enchantée,
J'en suis ravie... Oh ! oui, je suis... au désespoir.

(Elle sort.)

MARTON, seule.

Je n'en dis pas autant. Je suis déconcertée.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

MARTON, FRONTIN.

FRONTIN, accourant d'un air effaré.

Marton! Marton!

MARTON.

Hé bien?

FRONTIN.

Tout est perdu.

MARTON.

Pourquoi?

FRONTIN.

Nos amans sont brouillés.

MARTON.

Je le sais.

FRONTIN.

Moi, j'enrage.
Aujourd'hui les enfans aux pères font la loi.
Tout semblois s'accorder pour ce beau mariage.
J'allois aussi épouser, moi.
Tout est au diable.

MARTON.

Un mot.

FRONTIN.

On terminoit l'affaire.
Le procureur sortoit, j'annonçois le Notaire.
Dorval entre,... son air exprime l'embarras.
Il fait un signe, il sort avec sa mère.
Il lui dit quelques mots, je ne les entends pas;
Mais elle, sur le champ, répond avec colère:
Non, mon fils, non, jamais tu ne l'épouseras.
J'en fus pétrifié. Sans toi, sans toi, fripponne,
Je me rirois de leur malheur;

Digitized by Google

Mais s'il faut que je t'abandonne,
Je ne pourrai du sort supporter la rigueur.

MARTON.

Tu m'aimes donc?

FRONTIN.

Jusqu'à la rage.
Et tiens, si tu voulois répondre à mon ardeur,
Je quitterois, pour toi, Dorval, et de bon cœur.

MARTON.

Des amans voilà le langage.
Peux-tu m'aimer beaucoup? Tu ne me connois pas.

FRONTIN.

On doit tout enflammer quand on a des appas.
N'y cherchons pas tant de finesse;
Tous ces raffinemens, cette délicatesse,
Ne nous conviennent point; je tiens pour le présent.
Lorsqu'au lieu d'en jouir, on veut en voir la suite,
Pendant tout le calcul le bonheur prend la fuite.
Pour moi, lorsque je puis être heureux un moment,
Je ne vais pas chercher si j'ai raison de l'être.
Je ne suis pas aussi sot que mon maître,
Et de tous ces débats j'aurois peu de souci...

MARTON.

Je ne t'en tiens pas quitte ainsi;
Tu n'as pas de valet qui puisse ici m'instruire
De tes défauts.

FRONTIN.

Bon! je vais te les dire.
Je fais, par fois, le mal; par fois aussi, le bien.
Le plus souvent je ne fais rien.
Mon humeur est assez traitable,
L'avis des autres est le mien.
J'aime l'amour, j'aime la table.
C'est tout: prends ce portrait, et donne-moi le tien.

MARTON.

Il est un peu plus long. Je suis capricieuse.

FRONTIN.

Moi, je suis complaisant. Passons.

Digitized by Google

MARTON.

Fort curieuse.

FRONTIN.

Tu ne peux trouver mieux. Je suis grand babillard.

MARTON.

Je suis encor très-envieuse.

FRONTIN.

Hé bien, nous médirons et du tiers et du quart.

MARTON.

Coquette.

FRONTIN.

C'est charmant ! Une femme coquette
Est un trésor pour un époux.
L'amour ne dort jamais quand l'ame est inquiète.
Ses soins en sont plus vifs, et ses plaisirs plus doux.

MARTON.

Je suis encore...

FRONTIN.

Et moi, je suis trop sage
Pour en écouter davantage.
Tant de perfections ont droit de m'étonner.
Ecoute : en un mot, comme en trente,
J'ai des défauts, tu n'en es pas exempte :
Hé bien, chacun de nous doit se les pardonner.
Quand on veut recevoir, il faut savoir donner :
C'est ma maxime, à moi, je la crois excellente.

MARTON.

Je ne manquerai pas de te la rappeler.

FRONTIN.

Le plutôt vaut le mieux. Ta main ?

MARTON.

Je te l'accorde.

FRONTIN.

Mon bonheur est certain, et jamais la discorde
Ne trouvera moyen de venir le troubler.

SCÈNE XII.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, Mde. DORVAL.

Mde. DORVAL.

FRONTIN, sortez. Marton, allez, je vous supplie,
Dire à Monsieur Dumont que je le prie
De venir en ces lieux, que je veux lui parler,
Que je l'attends ici.

(Marton sort.)

SCÈNE XIII.

Mde. DORVAL, seule.

JE retiens ma colère
Afin de pénétrer cet étonnant mystère.
Dorval, de cet hymen veut retarder le jour;
Lui! lui! qui paroissoit l'accepter avec joie;
D'un chagrin qu'il me cache, ah! son ame est la proie!
Mais vainement il use de détour.

SCÈNE XIV.

Mde. DORVAL, DUMONT.

Mde. DORVAL.

AH! vous voilà, Monsieur?

DUMONT.

Je vous cherchois, Madame;

Digitized by Google

Mde. DORVAL.

J'ai besoin, avec vous, d'une explication.

DUMONT.

Moi, j'ai besoin de vous ouvrir mon ame ;
Ecoutez-moi, sans passion.
Quand j'acceptai Dorval pour époux de ma fille,
Je croyois de tous deux assurer le bonheur :
Ce que je viens apprendre a détruit mon erreur ;
Cet hymen porteroit le trouble en ma famille ;
On m'avoit abusé par un portrait flatteur.
Et vous me permettrez, s'il vous plaît...

Mde. DORVAL.

Quel langage !
Monsieur Dumont, me connoissez-vous bien ?
Si, pour vous excuser, vous prenez ce moyen,
Je le regarde, moi, comme un nouvel outrage.
C'est vous qui prétendiez, Monsieur, m'en imposer ;
Cette union étoit tout à votre avantage ;
Mais Dorval, plus sensé, plus prudent et plus sage,
A découvert qu'on vouloit l'abuser,
Et s'oppose à ce mariage.

DUMONT.

Ce Dorval est un fou qu'on ne peut excuser ;
Et ma fille en conçoit de très-justes alarmes.
J'ai méprisé long-temps des prières, des larmes
Que je croyois l'effet de la prévention ;
Mais je me vois forcé de leur rendre justice.

Mde. DORVAL.

Ces pleurs sont l'effet du caprice,
Et non celui de la raison.

DUMONT.

Non ; car la pauvre enfant n'avoit pu se défendre
D'éprouver, pour Dorval, un sentiment fort tendre :
Lorsqu'elle a refusé sa main,
Je lisois dans ses yeux qu'il avoit su lui plaire.
Oh ! je connois le cœur humain.
Rien n'échappe d'ailleurs à l'œil d'un tendre père ;
Lise aime votre fils ; son cœur, j'en suis certain,
Souffre en secret ; mais son esprit, plus sain,
Lui fait voir les dangers d'un pareil caractère.

Digitized by Google

Mde. DORVAL.

Eh! de qui parlez-vous?

DUMONT.

De Dorval, s'il vous plaît.

Mde. DORVAL.

De mon fils! Apprenez, Monsieur, qu'il est parfait.

DUMONT.

Cette perfection, Madame, est assez mince.

Mde. DORVAL.

Il n'a pas son égal dans toute la province,
Pour l'esprit, et pour les vertus.

DUMONT.

Je l'ai cru trop long-temps, mais je ne le crois plus.

Mde. DORVAL.

Monsieur!

DUMONT.

Madame!

Mde. DORVAL.

Apprenez, je vous prie,
A ménager Dorval, à me respecter, moi.

DUMONT.

Madame, d'être franc je me suis fait la loi;
Je n'ai jamais su feindre, et n'en ai nulle envie.
Dorval, sur cet article, est plus sensé que vous;
Il est quinteux, brutal, querelleur et jaloux;
Mais de tous ces défauts il fait l'aveu sincère;
Et, pour ne l'en pas croire, il faut être sa mère.

Mde. DORVAL.

Quel odieux portrait!... Redoutez mon courroux.
Plus d'amitié, Monsieur, plus de paix entre nous.
Je vous déclare ici la plus cruelle guerre.

DUMONT.

J'y consens.

Mde. DORVAL.

Le contrat n'est pas encor signé.

DUMONT.

Grace au ciel!

Digitized by Google

Mde. DORVAL.

Je pars ce soir même.
Je vais plaider encor ! ma joie en est extrême !
Dans trois jours, au plus tard, vous serez assigné
En réparations, intérêts et dommages.
Oh ! je serai vengé, Monsieur, de tant d'outrages.

DUMONT.

Hé bien, Madame, hé bien, plaidons sur nouveaux frais :
J'aime mieux, avec vous, avoir trente procès,
Que d'en avoir un seul au sein de ma famille :
Toujours mes propres intérêts
Seront sacrifiés au bonheur de ma fille :
Mais pour mettre en défaut votre esprit chicaneur,
Avant trois jours je veux marier Lise . . .

Mde. DORVAL.

A qui donc ?

DUMONT.

A mon Procureur :
Il est par-tout des gens d'honneur.

Mde. DORVAL.

D'un pareil choix, Monsieur, je ne suis pas surprise ;
Il est digne de vous. (Elle appelle.) Frontin ! Frontin !

DUMONT appelle aussi.

Marton !

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, MARTON, FRONTIN.

Mde. DORVAL, à Frontin.

ALLEZ dire à mon fils . . . .

DUMONT.

Allez dire à ma fille
Que Dorval n'entrera jamais dans ma famille.

Digitized by Google

Mde. DORVAL.

Que je veux sur le champ quitter cette maison.
Allez.

FRONTIN, à part, en sortant.

Vous partirez sans moi, je vous le jure.

SCÈNE XVI.

Mde. DORVAL, DUMONT.

Mde. DORVAL.

Vous me ferez raison, Monsieur, de cette injure.
Je vous poursuivrai sans pitié.
Avant de voir la fin de notre inimitié,
On verra renverser l'ordre de la nature.
Je prétends vous plaider jusqu'à mon dernier jour.
Aux vôtres mes enfans ne feront point de grace;
Ils les plaideront à leur tour
Jusqu'au dernier de notre race;
Et par mon testament je les y contraindrai.

DUMONT.

Oh! je ne vous crains pas, Madame, et je saurai...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LISE, DORVAL.

LISE alarmée.

Quoi! mon père!...
(Elle apperçoit Dorval et change de ton.)
Souffrez que je vous remercie.

DORVAL.

On m'apprend à l'instant que vous voulez partir.

Digitized by Google

Mde. DORVAL.

Oui, mon fils, sur le champ.

DORVAL.

Daignez, je vous supplie....

Mde. DORVAL.

Daignez, Monsieur, ne pas me répartir.
On vous insulte, on vous outrage;
Et nous pourrions rester en ces lieux davantage?
Non, mon fils, au plutôt je prétends en sortir.

DUMONT.

Permettez. Avant tout, il faut aller reprendre
Chez notre Procureur l'abandon de nos droits:
Monsieur Dorval, ici, voudra bien nous attendre.

Mde. DORVAL.

Ici?... j'y rentrerai pour la dernière fois.
Allons, Monsieur.

DUMONT.

Allons; serviteur, feu mon gendre.

SCÈNE XVIII.

DORVAL, LISE.

(Lise va pour sortir, Dorval l'arrête.)

DORVAL.

JE vais, dès aujourd'hui, vous quitter pour jamais.

LISE.

Il le faut bien, Monsieur.

DORVAL.

Ah! votre ame est tranquille:
Rien ne peut en troubler la paix.

LISE.

Cette réflexion est assez inutile.

Digitized by Google

DORVAL.

Que votre esprit encor n'en soit point offensé :
Une franchise outrée à vos yeux fut mon crime ;
Le ciel me punit bien d'un projet insensé ;
Mais je prétends du moins obtenir votre estime,
Si j'ai perdu l'espoir de toucher votre cœur.

LISE.

Cet espoir, à vos yeux, a paru peu flatteur,
Et vous avez tout fait, Monsieur, pour le détruire.
Le succès est certain ; de quoi vous plaignez-vous ?

DORVAL.

Vous devez m'accabler du plus juste courroux :
Je l'ai bien mérité, mais je dois vous instruire...

LISE, voulant sortir.

Non, non, il n'en est pas besoin ;
Epargnez-vous, Monsieur, un inutile soin.

DORVAL.

Avant de me juger, du moins daignez m'entendre.

LISE.

De vous justifier conservez-vous l'espoir ?
Quels sont donc les desseins que vous pouvez avoir ?
En vérité, Monsieur, je n'y puis rien comprendre.
Lorsque tout paroissoit d'accord pour nous unir,
Vous avez tout tenté pour vous faire haïr ;
Et quand tout est rompu, vous changez de langage !
Vous n'excuserez pas cette inégalité.
D'un nœud qui vous déplaît votre cœur se dégage ;
Mais ce n'est point assez pour votre vanité :
Vous voulez partir segrette.
Voilà le vrai motif de ce nouvel hommage.

DORVAL.

Ah ! je dois dissiper cette fatale erreur.
Connoissez mieux Dorval, et plaignez son malheur.
J'ai redouté long-temps le joug du mariage ;
Du sort de tant d'époux exact observateur,
Je voyois chaque jour ceux que l'hymen engage,
Courir à l'infortune, en cherchant le bonheur ;
Et des nœuds qui, pour terme, ont celui de la vie,
Formés par l'intérêt, et jamais par le cœur.

Digitized by Google

Sur ces tableaux cruels mon ame appesantie,
Redoutoit un pareil malheur.
Et c'est pour l'éviter que j'ai voulu paroître,
Non pas tel que je suis, mais tel que je puis être;
Je me faisois d'abord un plaisir enchanteur
D'effacer ce tableau par un plus agréable,
D'obtenir d'une épouse et l'estime et le cœur,
En faisant au tyran succéder l'homme aimable.

LISE, à part.

Ah! de quel poids mon cœur est soulagé!

DORVAL.

Je ne m'attendois pas à rencontrer mon maître.
L'amour, de cette feinte, est sans doute outragé;
Mais le cruel est bien vengé.
L'aveu de vos défauts dans mon ame a fait naître
Le dépit le plus vif et la plus vive ardeur.
J'ai cru pouvoir la vaincre, et j'étois dans l'erreur.
L'orgueil condamne en vain ce que l'amour excuse;
Bientôt je me flattai que ce fatal aveu,
Pour me punir du mien, pouvoit n'être qu'un jeu.
Ne me détrompez pas, mon ame s'y refuse:
Hé, pourquoi de vos yeux démentir la douceur?
Malgré vous, tous vos traits expriment la candeur.

LISE.

Je ne dois pas souffrir que votre ame s'abuse.

DORVAL, après un instant de silence.

Hé bien; je m'abandonne au pouvoir de l'amour;
Mon cœur de vos défauts ne conçoit plus d'alarmes;
Ils sont tous effacés, je ne vois que vos charmes;
Et si mes soins peuvent un jour
M'obtenir un tendre retour,
Je serai trop payé d'un si doux sacrifice.

LISE, à part.

(Haut.)

Dieux! Dorval, rendez-moi justice.

DORVAL.

Non, vous résisteriez en vain;
A mes yeux maintenant vous paroissez parfaite:
Je supporterai tout, je n'exigerai rien.

Digitized by Google

Si vous daignez m'accorder votre main,
Vous me ferez chérir l'instant de ma défaite.
Oubliez ce Dorval, qui vous fut odieux;
Voyez son repentir, pardonnez-lui sa feinte;
Ne craignez de sa part ni reproche, ni plainte:
S'il peut vous obtenir, il sera trop heureux.
Je le jure à vos pieds, cessez de vous défendre....

LISE.

C'est trop long-temps, Dorval, prolonger votre erreur;
Mon ame au sentiment a besoin de se rendre:
Ah! vous aviez déja mon cœur....

DORVAL.

Dieux! puis-je croire à mon bonheur?

LISE.

Vous venez pour jamais d'obtenir mon estime;
Mais de bien des défauts je dois me corriger.

DORVAL.

Ah! n'en parlons jamais; je me ferois un crime...

LISE.

Je n'aurai pas, Dorval, tant de peine à changer.
Je suis bien loin d'être parfaite;
Mais je ne suis pas vive, emportée et coquette,
Autant que j'ai voulu le paroître à vos yeux.

DORVAL.

Mon cœur me le disoit: ah! je suis trop heureux.

LISE.

Mon triomphe est passé, Dorval, voici le vôtre;
C'est à vous maintenant à reprendre vos droits.
Votre sexe toujours doit commander au nôtre:
Je me fais un devoir de souscrire à vos loix.

DORVAL.

Moi! vous donner des loix! non, j'en fais la promesse;
Régnez toujours sur moi, vous comblerez mes vœux.

LISE.

Puisque vous l'exigez, nous régnerons tous deux;
Dorval, par la raison; Lise, par la tendresse.

DORVAL.

Je n'y résiste plus, je cède à mon ivresse,
Et je jure à vos pieds...

(Il se jette aux genoux de Lise.)

Digitized by Google

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

TOUS LES ACTEURS.

(Marton et Frontin entrent les premiers, ensuite Madame Dorval et Dumont; tous quatre restent en situation, et Dorval reste aux genoux de Lise.)

Mde. DORVAL, en entrant.

PARTONS, mon fils... O ciel!

DUMONT.

Que fait-il là?

DORVAL, toujours aux pieds de Lise.

Je jure un amour éternel
Au cœur le plus parfait, à l'ame la plus pure
Qui soient jamais sortis des mains de la nature.

Mde. DORVAL.

Quel étrange discours! Mon fils, y pensez-vous?

DUMONT.

Vous paroissez, ma fille, approuver ce langage,
Ces sentimens.

LISE.

Mon père...

DUMONT.

Eh bien?

LISE.

Je les partage.

DUMONT.

Sans doute en notre absence ils sont devenus fous.

DORVAL.

Au contraire, Monsieur, je suis devenu sage.
Daignez nous écouter et calmer ce courroux.
D'une feinte, tous deux, nous fûmes la victime,
Et tous deux abusés par des dehors trompeurs,

Digitized by Google

Nous voulions résister à la voix de nos cœurs.
Pardonnez-nous, pardonnez-nous ce crime;
De notre repentir daignez avoir pitié.
Il est si doux d'aimer! jugez-en par vous-même,
Vous avez dû sentir une douleur extrême,
En faisant succéder la haine à l'amitié.
En nous réunissant, terminez votre peine,
L'amitié pour jamais va remplacer la haine.

MARTON, à part.

Amour! amour! voilà bien de tes coups.

DUMONT.

Hé bien, Madame?

Mde. DORVAL.

Hé bien?

DUMONT.

Adieu notre courroux.

Mde. DORVAL, regardant tendrement son fils, qui a l'air suppliant.

Les enfans! les enfans!

DUMONT, de même regardant sa fille.

Puisqu'ils sont raisonnables,
Il faut bien, d'un moment, leur pardonner l'erreur.
Eh! que gagnerions-nous à paroître intraitables?
Cela s'appelleroit bouder contre son cœur.
Votre fils a raison, la haine est un supplice.
Allons, mes chers enfans, que l'hymen vous unisse:
En vous aimant toujours, faites notre bonheur.

DORVAL.

Comment vous témoigner...

LISE, à Madame Dorval.

Madame,
Sans votre aveu, je croirois abuser...

Mde. DORVAL.

Ma fille, embrassez-moi; puis-je vous refuser?
Dorval vous aime, et nous n'avons qu'une ame.

DUMONT, ramenant tous les acteurs en grouppe.

De notre vieille haine oublions les excès:
Pour assurer la paix que le ciel nous envoie,

Digitized by Google

De tous les titres du procès
Je prétends faire un feu de joie.
Ecoutez, mes enfans : pour un instant d'erreur,
De mille maux cruels votre ame fut atteinte.
Ne démentez donc plus la voix de votre cœur.
Jamais le vrai plaisir n'est le prix de la feinte,
Et la seule franchise a des droits au bonheur.

FIN.

Lu et approuvé le 6 Janvier 1788 ; *signé* SUARD.

Vu l'approbation, permis de représenter et d'imprimer. A Paris, ce 7 Janvier 1788 ; *signé* DE CROSNE.

Digitized by Google

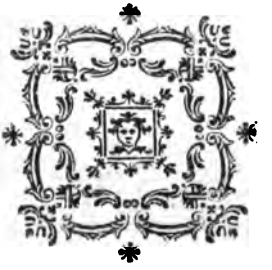
LE DÉPIT AMOUREUX,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES,

DE MOLIERE, Jean Baptiste Poquelin

Retouchée, & mise en deux Actes, par Mr. VALVILLE, Comédien Français.



Se vend A MARSEILLE,

Chez JEAN MOSSY, Imprimeur du Roi, & de la Marine, & Libraire, au Parc.

M. DCC. LXXIII.

Digitized by Google

ACTEURS.

ERASTE, Amant de Lucile.
GROS-RENÉ, Valet d'Eraſte.
VALERE, Amoureux de Lucile.
MASCARILLE, Valet de Valere.
LUCILE, Amante d'Eraſte.
MARINETTE, Suivante de Lucile.

Digitized by Google

LE DÉPIT AMOUREUX, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Mais qu'avancerez-vous ?

VALERE.

Non, mon cher Mascarille !
Je n'y puis consentir. Ta peine est inutile,
Car leur amour venu au point où le voilà
N'est pas assurément pour en demeurer là :
Eraste va bientôt voir couronner sa flamme
Et Lucile consent à devenir sa femme.
Eloignons un hymen qui feroit mon malheur
Tendons leur quelque piege, & troublons leur bonheur.
Je veux que mon rival.....

MASCARILLE.

Eh ! que voulez-vous faire ?

VALERE.

L'action d'un jaloux qui veut se satisfaire.

MASCARILLE.

Vous voyez que Lucile entiere en ses refus....

VALERE.

Ne me fais point ici des contes superflus.
Quand Lucile pour moi deviendroit plus cruelle ;
Je sens de leur bonheur une peine mortelle,
Et je veux le troubler ou terminer mon sort.
C'est un point résolu.

Digitized by Google

MASCARILLE.

J'approuve ce transport :
Mais le mal est, Monsieur, qu'Éraste est intraitable :
Sur le premier soupçon il va faire le diable :
Si je vais me mêler dans tout cet embaras,
Je me verrai du moins rompre jambes & bras :
A table comptez-moi, si vous voulez pour quatre,
Mais comptez-moi pour rien quand il s'agit de battre.
Quand je viens à songer, moi qui me suis si cher,
Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer
Dans le corps, pour vous mettre un humain dans la biere,
Je suis scandalisé d'une étrange maniere.

VALERE.

Ha le poltron !

MASCARILLE.

Monsieur, dans un semblable cas
Est brave qui le peut, moi je crains le fracas.
Laissez-là le projet que vous voulez poursuivre,
Je ne puis m'en mêler ? Il est si doux de vivre :
On ne meurt qu'une fois, & c'est pour si long-temps.

VALERE *en fureur.*

Je m'en vais t'assommer de coups, si je t'entends.

MASCARILLE.

Ah Monsieur ! point du tout, votre ennui m'est sensible,
Et pour vous en tirer je ferai l'impossible.
Mais que puis-je, après tout ? En troublant leurs amours,
J'en retarde l'effet tout au plus de deux jours ;
Car ils s'expliqueront, Monsieur, je vous proteste,
Et l'explication me deviendra funeste.

VALERE.

Non, Éraste est jaloux, soupçonneux ; c'est un fait.
Tu verras, le dépit produira son effet ;
Malgré tout son amour il doute de Lucile.
J'ai toujours affecté de voir d'un œil tranquile
Son bonheur ; quand il vient je fais l'indifférent,
Je le laisse avec elle & sors d'un air content ;
Cette façon d'agir lui trouble la cervelle,
Peu s'en faut qu'il ne croie son amante infidelle :
Pour le persuader, portons le dernier coup.

MASCARILLE.

En cette occasion je risque tout pour vous.
Puisque vous le voulez, feignez que l'hyménée,
Avec elle en secret, joint votre destinée :
Ou plutôt laissez-moi conduire ce projet,
S'il vous parle, tâchez, en faisant le discret,
D'exciter ses soupçons ; puis, sur quelque prétexte,
Je viendrai sur le champ pour lui donner son reste.
Qu'en dites-vous ?

Digitized by Google

VALERE.

Fort bien ! le tour eſt excellent ;
Et de l'exécuter je ſuis impatient :
Il n'aura pas de peine à la croire infidelle ;
Car il eſt ſoupçonneux ; je veux me venger d'elle,
Et les punir des maux qu'ils m'ont fait endurer.
Quelqu'un vient : c'eſt lui-même : allons nous préparer.

ils ſortent.

SCENE II.

ERASTE, GROS-RENÉ.

ERASTE.

VEux-tu que je te diſe, une atteinte ſecrette
Ne laiſſe point mon ame en une bonne aſſiette.
Oui, quoiqu'à mon amour tu puiſſe répartir,
Il craint d'être la dupe, à ne point te mentir :
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne ſe corrompe,
Ou du moins, qu'avec moi, toi-même on ne te trompe.

GROS-RENÉ.

Pour moi, me ſoupçonner de quelque mauvais tour ;
Je dirai, n'en déplaiſe à monſieur votre amour,
Que c'eſt injuſtement bleſſer ma prud'homie,
Et ſe connoître mal en phiſionomie.
Les gens de mon minois ne ſont point accuſés
D'être, graces à Dieu, ni fourbes, ni ruſés.
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens gueres,
Et ſuis homme fort rond de toutes les manieres.
Pour que l'on me trompât, cela ſe pourroit bien,
Le doute eſt mieux fondé, pourtant je n'en crois rien.
Je ne vois point encore, ou je ſuis une bête,
Sur quoi vous avez pu prendre martel en tête.
Lucile à mon avis, vous montre aſſez d'amour :
Elle vous voit, vous parle à toute heure du jour :
Et Valere après tout, qui cauſe votre crainte,
Semble n'être à préſent ſouffert que par contrainte.

ERASTE.

Souvent d'un faux eſpoir un amant eſt nourri :
Le mieux reçu toujours n'eſt pas le plus chéri.
Et tout ce que d'ardeur ſont paroître les femmes,
Par fois n'eſt qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.
Valere enfin, pour être un amant rebuté,
Montre depuis un temps trop de tranquillité ;
Et ce qu'à ſes faveurs, dont tu crois l'apparence,
Il témoigne de joie ou bien d'indifférence,
M'empoiſonne à tout coup leurs plus charmans appas,

Digitized by Google

Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas
Tient mon bonheur en doute, & me rend difficile
Une entiere croyance aux propos de Lucile :
Je voudrois pour trouver un tel deſtin bien doux,
Y voir entrer un peu de ſon tranſport jaloux ;
Et ſur ſes déplaiſirs & ſon impatience
Mon ame prendroit lors une pleine aſſurance.
Toi-même, penſes-tu, qu'on puiſſe, comme il fait,
Voir chérir un rival d'un eſprit ſatisfait ;
Et ſi tu n'en crois rien, dis-moi, je t'en conjure,
Si j'ai lieu de rêver deſſus cette aventure.

GROS-RENÉ.

Peut-être que ſon cœur a changé de deſirs,
Connoiſſant qu'il pouſſoit d'inutiles ſoupirs.

ERASTE.

Lorſque par les rebuts une ame eſt détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
Et ne rompt point ſa chaîne avec ſi peu d'éclat,
Qu'elle puiſſe reſter en un paiſible état :
Enfin, crois-moi, ſi bien qu'on éteigne une flâme,
Un peu de jalouſie occupe encore une ame ;
Et l'on ne ſauroit voir, ſans en être piqué,
Poſſéder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENÉ.

Pour moi, je ne ſais point tant de philoſophie :
Ce que voient mes yeux, franchement je m'y fie,
Et ne ſuis point de moi ſi mortel ennemi,
Que je m'aille affliger ſans ſujet ni demi :
Pourquoi ſubtiliſer, & faire le capable
A chercher des raiſons pour être miſérable ?
Sur des ſoupçons en l'air je m'irois alarmer ?
Laiſſons venir la fête avant de la chômer.
Le chagrin me paroît une incommode choſe :
Je n'en prends point pour moi ſans bonne & juſte cauſe :
Et même devant moi cent ſujets d'en avoir,
S'offrent le plus ſouvent que je ne veux pas voir.
Avec vous en amour je cours même fortune ;
Celle que vous aurez me doit être commune ;
La maîtreſſe ne peut abuſer votre foi,
A moins que la ſuivante en faſſe autant pour moi ;
Mais j'en fuis la penſée avec un ſoin extrême.
Je veux croire les gens, quand on me dit, je t'aime :
Et ne vais point chercher, pour m'eſtimer heureux,
Si Maſcarille, ou non, s'arrache les cheveux,
Que tantôt Marinette endure, qu'à ſon aiſe
Gros-rené, par plaiſir la careſſe & la baiſe,

Digitized by Google

Et que ce beau rival en rie ainſi qu'un fou ;
A ſon exemple auſſi j'en rirai tout mon ſoû :
Et l'on verra qui rit avec meilleure grace.

ERASTE.

Voilà de tes diſcours.

GROS-RENÉ.

Mais je la vois qui paſſe.

SCENE III.

MARINETTE, ERASTE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

ST, Marinette.

MARINETTE.

Ho ! ho ! que fais-tu là ?

GROS-RENÉ.

Ma foi,
Demande, nous étions tout-à-l'heure ſur toi.

MARINETTE.

Vous êtes auſſi là, Monſieur ! depuis une heure
Vous m'avez fait troter comme un baſque, ou je meure.

ERASTE.

Comment !

MARINETTE.

Pour vous chercher, j'ai fait dix mille pas ;
Et vous promets, ma foi....

ERASTE.

Quoi ?

MARINETTE.

Que vous n'êtes pas
Au temple, au cours, chez vous, ni dans la grande place.

GROS-RENÉ.

Il falloit en jurer.

ERASTE.

Apprends-moi donc, de grace
Qui te fait me chercher ?

MARINETTE.

Quelqu'un, en vérité,
Qui pour vous n'a pas trop mauvaiſe volonté :
Ma maîtreſſe, en un mot.

ERASTE.

Ha, chere Marinette
Ton diſcours de ſon cœur eſt-il bien l'interprête ;
Ne me déguiſe point un myſtere fatal
Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal :
Au nom des Dieux, dis-moi, ſi ta belle maîtreſſe
N'abuſe point mes vœux d'une fauſſe tendreſſe.

Digitized by Google

MARINETTE.

Hé ! hé ! d'où vous vient donc ce plaisant mouvement ?
Elle ne fait pas voir assez son sentiment ?
Quel garant est-ce encor que votre amour demande ;
Que lui faut-il ?

GROS-RENÉ.

A moins que Valere se pende,
Bagatelle son cœur ne s'assurera point.

MARINETTE.

Comment ?

GROS-RENÉ.

Il est jaloux jusques en un tel point.

MARINETTE.

De Valere ? Ha vraiment ! la pensée est bien belle !
Elle peut seulement naître en votre cervelle ?
Je vous croyois du sens, & jusqu'à ce moment
J'avois de votre esprit quelque bon sentiment :
Mais à ce que je vois, je m'étois fort trompée.
Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée. !

GROS-RENÉ.

Moi jaloux ? Dieu m'en garde, & d'être assez badin,
Pour m'aller amaigrir avec un tel chagrin :
Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
L'opinion que j'ai de moi-même est trop bonne,
Pour croire auprès de moi que quelqu'autre te plût.
Où diantre pourrois-tu trouver qui me valût ?

MARINETTE.

En effet, tu dis bien, voilà comme il faut être,
Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroître :
Tout le fruit qu'on en cueille, est de se mettre mal,
Et d'avancer par-là les desseins d'un rival :
Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse,
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtresse ;
Et j'en sais tel qui doit son destin le plus doux
Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.
Enfin, quoiqu'il en soit, témoigner de l'ombrage,
C'est jouer en amour un mauvais personnage,
Et se rendre après tout misérable à crédit ;
Cela, Seigneur Éraste, en passant vous soit dit.

ERASTE.

Hé bien ! n'en parlons plus, que venois-tu m'apprendre ?

MARINETTE.

Vous mériteriez bien que l'on vous fit attendre ;
Qu'afin de vous punir je vous tinse caché
Le grand secret pourquoi je vous ai tant cherché :
Tenez, voyez ce mot, & sortez hors de doute,
Lisez-le donc tout haut ; personne ici n'écoute.

ÉRASTE

Digitized by Google

ÉRASTE *lit.*

Vous m'avez dit que votre amour
Etoit capable de tout faire :
Il se couronnera lui-même dans ce jour,
S'il peut avoir l'aveu d'un pere.
Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur :
Je vous en donne la licence.
Et si c'est en votre faveur,
Je vous réponds de mon obéissance.

Ha, quel bonheur ! ô toi qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une déité.

GROS-RENÉ.

Je vous le disois bien contre votre croyance :
Je ne me trompe guere aux choses que je pense.

ÉRASTE *relit.*

Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
Je vous en donne la licence,
Et si c'est en votre faveur,
Je vous réponds de mon obéissance.

MARINETTE.

Si je lui rapportois vos foiblesses d'esprit,
Elle désavoueroit bientôt un tel écrit.

ÉRASTE.

Ha ! cache-lui, de grace, une peur passagere,
Où mon ame a cru voir quelque peu de lumiere :
Ou si tu la lui dis, ajoute que ma mort
Est prête d'expier l'erreur de ce transport :
Que je vais à ses pieds, si j'ai pu lui déplaire,
Sacrifier ma vie à la juste colere.

MARINETTE.

Ne parlons point de mort, ce n'en est pas le temps.

ÉRASTE.

Au reste, je te dois beaucoup, & je prétends
Reconnoître dans peu de la bonne maniere
Les soins d'une si noble & si belle couriere...

MARINETTE.

A propos, savez-vous où je vous ai cherché
Tantôt encor ?

ÉRASTE.

Hé bien.

MARINETTE.

Tout proche du marché
Où vous savez.

ÉRASTE.

Où donc ?

MARINETTE.

Là, dans cette boutique,
Où dès le mois passé votre cœur magnifique

Digitized by Google

Me promit de sa grace une bague.

ÉRASTE.

Ha ! j'entends.

GROS-RENÉ.

La matoise !

ÉRASTE.

Il est vrai, j'ai tardé trop long-temps
A m'acquitter vers toi d'une telle promesse.
Mais....

MARINETTE.

Ce que j'en ai dit, n'est pas que je vous presse.

GROS-RENÉ.

Ho, que non !

ÉRASTE *lui donne sa bague.*

Celle-ci peut-être aura de quoi
Te plaire ; accepte-la pour celle que je doi.

MARINETTE.

Monsieur, vous vous moquez, j'aurois honte à la prendre.

GROS-RENÉ.

Pauvre honteuse, prends sans davantage attendre ;
Refuser ce qu'on donne, est bon à faire aux foux.

MARINETTE.

Ce sera pour garder quelque chose de vous.

ÉRASTE.

Quand puis-je rendre grace à cet ange adorable !

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un pere favorable.

ÉRASTE.

Mais s'il me rebutoit, dois-je....

MARINETTE.

Alors, comme alors ;
Pour vous on employera toutes sortes d'efforts :
D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vôtre :
Faites votre pouvoir, & nous ferons le nôtre.

ÉRASTE.

Adieu, nous en saurons le succès dans ce jour.

Eraste relit la lettre tout bas.

MARINETTE.

Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour ?
Tu ne m'en parles point.

GROS-RENÉ.

Un hymen qu'on souhaite
Entre gens comme nous, est chose bientôt faite.
Je te veux. Me veux-tu de même ?

MARINETTE.

Avec plaisir.

GROS-RENÉ.

Touche, il suffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-rené, mon desir.

Digitized by Google

GROS-RENE.

Adieu, mon aſtre.

MARINETTE.

Adieu, beau tiſon de ma flâme.

GROS-RENÉ.

Adieu, chere comete, arc-en-ciel de mon ame ;
Le bon Dieu ſoit loué, nos affaires vont bien :
Albert n'eſt pas un homme à vous refuſer rien.

ÉRASTE.

Valere vient à nous.

GROS-RENÉ.

Je plains le pauvre here :
Sachant ce qui ſe paſſe.

SCENE IV.

ÉRASTE, VALERE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

HÉ bien ? Seigneur Valere.

VALERE.

Hé bien ? Seigneur Éraſte.

ÉRASTE.

En quel état l'amour ?

VALERE.

En quel état vos feux ?

ÉRASTE.

Plus forts de jour en jour.

VALERE.

Et mon amour plus fort.

ÉRASTE.

Pour Lucile ?

VALERE.

Pour elle.

ÉRASTE.

Certes, je l'avoûrai, vous êtes le modelle
D'une rare conſtance.

VALERE.

Et votre fermeté
Doit être un rare exemple à la poſtérité.

ERASTE.

Pour moi, je ſuis peu fait à cet amour auſtere ;
Qui dans les ſeuls regards trouve à ſe ſatisfaire,
Et je ne forme point d'aſſez beaux ſentimens,
Pour ſouffrir conſtamment les mauvais traitemens.
Enfin quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.

Digitized by Google

VALERE.

Il eſt très-naturel, & j'en ſuis bien de même :
Le plus parfait objet dont je ſerois charmé,
N'auroit pas mes tributs, n'en étant pas aimé.

ÉRASTE.

Lucile cependant....

VALERE.

Lucile dans ſon ame
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flâme.

ÉRASTE.

Vous êtes donc facile à contenter.

VALERE.

Pas tant
Que vous pourriez penſer.

ÉRASTE.

Je puis croire pourtant
Sans trop de vanité, que je ſuis en ſa grace.

VALERE.

Moi, je ſais que j'y tiens une aſſez bonne place.

ÉRASTE.

Ne vous abuſez point, croyez-moi.

VALERE.

Croyez-moi,
Ne laiſſez point duper vos yeux à trop de foi.

ÉRASTE.

Si j'oſois vous montrer une preuve aſſurée
Que ſon cœur.... Non, votre ame en ſeroit altérée.

VALERE.

Si je vous oſois, moi, découvrir un ſecret....
Mais je vous fâcherois, & veux être diſcret.

ÉRASTE.

Vraiment vous me pouſſez, & contre mon envie
Votre préſomption veut que je l'humilie !
Liſez.

VALERE.

Ces mots ſont doux.

ÉRASTE.

Vous connoiſſez la main ?

VALERE.

Oui, de Lucile.

ÉRASTE.

Hé bien ? cet eſpoir ſi certain....

VALERE *riant & s'en allant.*

Adieu, Seigneur Éraſte.

GROSRENÉ.

Il eſt fou le bon Sire :
Où vient-il donc pour lui d'avoir le mot pour rire ?

ÉRASTE.

Certes il me ſurprend, & j'ignore entre nous
Quel diable de myſtere eſt caché là-deſſous.

Digitized by Google

GROS-RENÉ.

Son valet vient, je pense.

ÉRASTE.

Oui, je le vois paroître:
Feignons, pour le jetter sur l'amour de son maître.

SCENE V.

MASCARILLE, ÉRASTE, GROS-RENÉ.

MASCARILLE.

NOn, je ne trouve point d'état plus malheureux,
Que d'avoir un patron jeune & fort amoureux.

GROS-RENÉ.

Bon jour.

MASCARILLE.

Bon jour.

GROS-RENÉ.

Où tend Mascarille à cette heure?
Que fait-il? Revient-il? Va-t-il? ou s'il demeure?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été:
Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté:
Et ne demeure point, car tout de ce pas même
Je prétends m'en aller.

ÉRASTE.

La rigueur est extrême!
Doucement, Mascarille.

MASCARILLE.

Ha! Monsieur, serviteur.

ÉRASTE.

Vous nous fuyez bien vîte: hé quoi? vous fais-je peur?

MASCARILLE.

Je ne crois pas cela de votre courtoisie.

ÉRASTE.

Touche: nous n'avons plus sujet de jalousie;
Nous devenons amis, & mes feux que j'éteins
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE.

Plût à Dieu!

ÉRASTE.

Gros-René sait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENÉ.

Sans doute, & je te cede aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sous ce point-là, notre rivalité
N'est pas pour en venir à grande extrémité:
Mais est-il bien certain, que votre Seigneurie
Soit des-énamourée, ou si c'est raillerie?

Digitized by Google

ÉRASTE.

J'ai ſu qu'en ſes amours ton maître étoit trop bien :
Et je ſerois un fou de prétendre plus rien
Aux ſecrettes faveurs que lui fait cette belle.

MASCARILLE.

Certes vous me plaiſez avec cette nouvelle :
Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu :
Vous tirez ſagement votre épingle du jeu :
Oui, vous avez bien fait de quitter une place,
Où l'on vous careſſoit pour la ſeule grimace ;
Et mille fois, ſachant tout ce qui ſe paſſoit,
J'ai plaint le faux eſpoir dont on vous repaiſſoit.
On offenſe un brave homme alors que l'on l'abuſe:
Mais d'où diantre, après tout, avez-vous ſu la ruſe ?
Car cet engagement mutuel de leur foi,
N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres & moi :
Et l'on croit juſqu'ici la chaîne fort ſecrette,
Qui rend de nos amans la flâme ſatisfaite.

ÉRASTE.

Hé! que dis-tu ?

MASCARILLE.

Je dis que je ſuis interdit,
Et ne ſais pas, Monſieur, qui peut vous avoir dit,
Que ſous ce faux ſemblant qui trompe tout le monde,
En vous trompant auſſi, leur ardeur ſans ſeconde
D'un ſecret mariage a ſerré le lien.

ÉRASTE.

Vous en avez menti.

MASCARILLE.

Monſieur, je le veux bien.

ÉRASTE.

Vous êtes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ÉRASTE.

Et cette audace
Mériteroit cent coups de bâton ſur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ÉRASTE.

Ha ! Gros-ren.

GROSRENÉ.

Monſieur.

ÉRASTE.

Je démens un diſcours dont je n'ai que trop peur.
Tu penſes fuir ? (*à Maſcarille*).

MASCARILLE.

Nenni.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Quoi ! Lucile eſt la femme....

MASCARILLE.

Non, Monſieur, je raillois.

ÉRASTE.

Ha ! vous raillez ? infâme,

MASCARILLE.

Non, je ne raillois point.

ÉRASTE.

Il eſt donc vrai ?

MASCARILLE.

Non pas.

Je ne dis pas cela.

ÉRASTE.

Que dis-tu donc ?

MASCARILLE.

Hélas !

Je ne dis rien, de peur de mal parler.

ÉRASTE.

Aſſure ;

Ou ſi c'eſt choſe vraie, ou ſi c'eſt impoſture.

MASCARILLE.

C'eſt ce qu'il vous plaira : je ne ſuis pas ici
Pour vous rien conteſter.

ÉRASTE.

Veux-tu dire ? voici
Sans marchander, de quoi te délier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque ſotte harangue.
Hé ! de grace plutôt, ſi vous le trouvez bon,
Donnez-moi vîtement quelques coups de bâton,
Et me laiſſez tirer mes chauſſes ſans murmure.

ÉRASTE.

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

Hélas ! je la dirai :
Mais, peut-être, Monſieur, que je vous fâcherai.

ÉRASTE.

Parle : mais prends bien garde à ce que tu vas faire.
A ma juſte fureur rien ne peut te ſouſtraire,
Si tu mens d'un ſeul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE.

J'y conſens ; rompez-moi les jambes & les bras,
Faites-moi pis encor : tuez-moi, ſi j'impoſe,
En tout ce que j'ai dit ici la moindre choſe.

ÉRASTE.

Ce mariage eſt vrai ?

MASCARILLE.

Ma langue en cet endroit

Digitized by Google

A fait un pas de clerc dont elle s'apperçoit :
Mais enfin cette affaire eſt comme vous la dites :
Et c'eſt après cinq jours de nocturnes viſites,
Tandis que vous ſerviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avant-hier ils ſont joints de ce nœu :
Et Lucile depuis fait encor moins paroître
La violente amour qu'elle porte à mon maître,
Et veut abſolument que tout ce qu'il verra :
Et qu'en votre faveur ſon cœur témoignera,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
Qui veut de leurs ſecrets ôter la connoiſſance.
Si malgré mes ſermens vous doutez de ma foi.
Gros-rené peut venir une nuit avec moi :
Et je lui ferai voir, étant en ſentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ÉRASTE.

Ote-toi de mes yeux, maraut.

MASCARILLE.

Et de grand cœur.
C'eſt ce que je demande (*à part*). Il en tient, le Monſieur :
Comme ils vous ont tout deux avalé cette fable. *Il ſort.*

ÉRASTE.

Quel coup il m'a porté, le bourreau déteſtable !
Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit :
Et ce qu'a fait Valere en voyant cet écrit,
Marque bien leur concert, & que c'eſt une baie,
Qui ſert ſans doute aux feux dont l'ingrate le paie.

SCENE VI.

MARINETTE, GROS-RENÉ, ÉRASTE.

MARINETTE.

JE viens vous avertir que tantôt ſur le ſoir,
Ma maîtreſſe au jardin vous permet de la voir.

ÉRASTE.

Oſes-tu me parler, ame double & traîtreſſe ?
Vas, ſors de ma préſence, & dis à ta maîtreſſe,
Qu'avecque ſes écrits elle me laiſſe en paix,
Et que voilà l'état, infâme, que j'en fais.

Il déchire la lettre.

MARINETTE.

Gros-rené, dis-moi donc quelle mouche le pique.

GROS-RENÉ.

M'oſes-tu bien encor parler, femelle inique ?
Crocodile trompeur, de qui le cœur felon
Eſt pire qu'un Satrape, ou bien qu'un Leſtrigon ?

Digitized by Google

Va, va rendre réponse à ta bonne maîtresse,
Et lui dis bien & beau, que malgré sa souplesse,
Nous ne sommes plus sots, ni mon maître, ni moi,
Et désormais qu'elle aille au diable avecques toi.

MARINETTE *seule.*

Ma pauvre Marinette es-tu bien éveillée?
De quel démon est-donc leur ame travaillée?
Quoi! faire un tel accueil à nos soins obligeans?
O! que ceci chez nous va fort prendre les gens. *elle sort.*

SCENE VII.

MASCARILLE.

ON est par fois puni d'un projet téméraire,
Et l'on sort comme on peut d'une méchante affaire.
J'ai fait une sottise, je puis m'en repentir:
Le remede plus prompt où je dois recourir,
Est d'aller chez Éraste, & dire en diligence
A notre Gros-René toute la manigance.
Mon maître cependant est un évaporé,
Qui, s'il sait aujourd'hui que j'ai tout déclaré,
Va faire irruption dessus ma frimousse;
Éraste d'autre part m'arrachera la vie:
Il est le plus à craindre: allons lui révéler,
Ce que, sans trop risquer, je ne puis plus celer.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, MARINETTE.

LUCILE.

QUoi! me traiter ainsi? Qui l'eût pu jamais croire?
Lorsqu'à le rendre heureux je mets toute ma gloire.
C'en est fait, aujourd'hui je prétends me venger:
Et si cette action a de quoi l'affliger:
C'est toute la douceur que mon cœur se propose:
Le dépit fait en moi cette métamorphose:
Je veux chérir Valere après tant de fierté,
Et mes vœux maintenant tournent de son côté.

Digitized by Google

MARINETTE.

La résolution, Madame, est assez prompte.

LUCILE.

Un cœur ne pese rien alors que l'on l'affronte :
Il court à sa vengeance, & saisit promptement
Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
Le traître ! faire voir cette insolence extrême !

MARINETTE.

Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même :
Et quoique la-dessus je rumine sans fin,
L'aventure me passe ; & j'y perds mon latin.
Car enfin, aux transports d'une bonne nouvelle,
jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle :
De l'écrit obligeant le sien tout transporté,
Ne me donnoit pas moins que de la déité :
Et cependant, jamais à cet autre message,
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage :
Je ne sais, pour causer de si grands changemens,
Ce qui s'est pu passer entre ces courts momens.

LUCILE.

Rien ne s'est pu passer dont il faille être en peine,
Puisque rien ne le doit défendre de ma haine.
Quoi ! tu voudrois chercher hors de sa lâcheté
La secrette raison de cette indignité ?
Cet écrit malheureux dont mon ame s'accuse,
Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse ?

MARINETTE.

En effet, je comprends que vous avez raison,
Et que cette querelle est pure trahison.
Nous en tenons, Madame ! Et puis, prêtons l'oreille,
Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille !
Qui pour nous accrocher feignent tant de langueur !
Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur !
Rendons-nous à leurs vœux, trop foibles que nous sommes !
Foin de notre sottise : & peste soit des hommes.

LUCILE.

Hé ! bien, bien ! qu'il s'en vante, & rie à nos dépens ;
Il n'aura pas sujet d'en triompher long-temps :
Et je lui ferai voir qu'en un ame bien faite
Le mépris suit de près la faveur que l'on rejette.

MARINETTE.

Au moins en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux,
Quand on sait qu'on n'a point d'avantage sur nous :
Marinette eut bon-nez, quoiqu'on en puisse dire,
De ne permettre rien un soir qu'on vouloit tirer.
Quelqu'autre sous l'espoir de *matrimonium*
Auroit ouvert l'oreille à la tentation ;

Digitized by Google

Mais moi, *nescio vos.*

LUCILE.

Que tu dis de folies !
Et choisis mal ton temps pour de telles saillies !
Enfin je suis touchée au cœur sensiblement :
Et si jamais celui de ce perfide amant,
Par un coup de bonheur, dont j'aurois tort, je pense,
De vouloir à présent concevoir l'espérance,
(Car le Ciel a trop pris plaisir de m'affliger,
Pour me donner celui de me pouvoir venger) :
Quand, dis-je, par un sort à mes desirs propice,
Il reviendroit m'offrir sa vie en sacrifice,
Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
Je te défends sur-tout de me parler pour lui.
Au contraire je veux que ton zele s'exprime
A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime :
Et même si mon cœur étoit pour lui tenté
De descendre jamais à quelque lâcheté,
Que ton affection me soit alors sévere,
Et tienne comme il faut la main à ma colere.

MARINETTE.

Vraiment n'ayez point peur, & laissez faire à nous :
J'ai pour le moins autant de colere que vous :
Et je serois plutôt fille toute ma vie,
Que mon gros traître aussi me redonnât envie :
Il vient, retirons-nous, laissons-le, croyez-moi,
Sans chercher des raisons de leur mauvaise foi.

Elles vont pour sortir.

SCENE II.

LUCILE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ *tenant une lettre.*

AH ! Madame, arrêtez, écoutez-moi de grace :
Mon maître se désole, & ce n'est point grimace,
Le billet que voici va vous dire pourquoi....

LUCILE.

Vas, vas, je fais état de lui comme de toi :
Qu'il me laisse tranquille. *Elle sort.*

GROS-RENÉ.

Et toi donc, ma princesse :
A son exemple aussi feras-tu la tigresse ?

MARINETTE.

Allons, laisse-nous là, beau valet de carreau :
Penses-tu que l'on soit bien tenté de ta peau. *Elle sort.*

GROS-RENÉ.

Fort bien, pour compléter mon illustre ambassade,

Digitized by Google

Il ne me manque plus qu'un peu de baſtonade.

SCENE III.

ERASTE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

AH! vous voilà, Monſieur! vous venez à propos
Pour avoir la réponſe.

ERASTE.

Allons vîte en deux mots:
As-tu trouvé Lucile? As-tu remis ma lettre?
Dis, quel ſuccès heureux puis-je enfin m'en promettre?

GROS-RENÉ.

Là, là, tout doucement, moins de vivacité,
Conviendroit un peu mieux à l'amour modeſte:
Le vôtre eſt dans ce cas, Monſieur.

ERASTE.

Que veux-tu dire?

GROS-RENÉ.

Mais, que vous auriez pu vous diſpenſer d'écrire:
Car voilà votre lettre.

ERASTE.

Encore rebuté?

GROS-RENÉ.

Jamais ambaſſadeur ne fut moins écouté:
A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous ſouhaitiez d'elle,
Qu'elle m'a répondu, tenant ſon quant-à-moi:
Vas, vas, je fais état de lui comme de toi.
Dis-lui qu'il ſe promene: & ſur ce beau langage;
Pour ſuivre ſon chemin, m'a tourné le viſage:
Et Marinette auſſi d'un dédaigneux muſeau,
Lachant un, laiſſe-nous beau valet de carreau,
M'a planté là comme elle: & mon ſort & le vôtre
N'ont rien à ſe pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ERASTE.

L'ingrate! recevoir avec tant de fierté
Le prompt retour d'un cœur juſtement emporté!
Quoi! le premier tranſport d'un amour qu'on abuſe
Sous tant de vraiſemblance, eſt indigne d'excuſe?
Et ma plus vive ardeur en ce moment fatal,
Devoit être inſenſible au bonheur d'un rival?
Tout autre n'eût pas fait même choſe en ma place;
Et ſe fût moins laiſſé ſurprendre à tant d'audace:
De mes juſtes ſoupçons ſuis-je ſorti trop tard?
Je n'ai point attendu de ſermens de ſa part:

Digitized by Google

Et lorsque tout le monde encor ne sait qu'en croire,
Ce cœur impatient lui rend toute sa gloire :
Il cherche à s'excuser, & le sien voit si peu
Dans ce profond respect la grandeur de mon feu :
Loin d'assurer une ame & lui fournir des armes
Contre ce qu'un rival veut lui donner d'alarmes,
L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport,
Et rejette de moi message, écrit, abord !
Ha ! sans doute un amour a peu de violence,
Qu'est capable d'éteindre une si foible offense,
Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur,
Découvre assez pour moi tout le fond de son cœur ;
Et de quel prix doit être à présent à mon ame
Tout ce dont son caprice a pu flatter ma flâme :
Non, je ne prétends plus demeurer engagé
Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai :
Et puisque l'on témoigne une froideur extrême
A conserver les gens, je veux faire de même.

GROS-RENÉ.

Et moi de même aussi : soyons tout deux fâchés,
Et mettons notre amour au rang des vieux péchés :
Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et lui faire sentir que l'on a du courage :
Qui souffre ses mépris veut bien les recevoir,
Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auroient pas la parole si haute :
O ! qu'elles nous sont bien fieres par notre faute !
Je veux être pendu, si nous ne les verrions
Sotter à notre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs, dont la plupart des hommes,
Les gâtent tous les jours dans le siecle où nous sommes.

ERASTE.

Pour moi, sur toute chose un mépris me surprend :
Et pour punir le sien par un autre aussi grand,
Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flâme.

GROS-RENÉ.

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme,
A toutes je renonce, & crois en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car voyez-vous ? la femme, est comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connoître,
Et de qui la nature est fort encline au mal :
Et comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand la vie
Dureroit cent mille ans : aussi sans répartie,
La femme est toujours femme, & jamais ne sera

Digitized by Google

Que femme, tant qu'entier le monde durera ;
D'où vient qu'un certain grec dit, que sa tête passe
Pour un sable mouvant ; car goûtez bien, de grace
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts :
Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête :
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien reglé par ses compas,
Nous voyons arriver de certains embarras :
Car la partie brutale alors veut prendre empire
Dessus la sensitive ; & l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut : l'un demande du mou,
L'autre du dur ; enfin tout va sans savoir où :
Pour montrer qu'ici bas, ainsi qu'on l'interprête,
La tête d'une femme est comme une girouette
Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent.
C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
La compare à la mer ; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si mouvant que l'onde.
Or, par comparaison ; car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison :
Et nous aimons mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude.
Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
Vient à se courroucer ; le vent souffle & ravage,
Les flots contre les flots font un remu-ménage
Horrible, & le vaisseau malgré le nautonnier
Va tantôt à la cave & tantôt au grenier ;
Ainsi quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourasque,
Qui veut compétiter par de certains..... propos ;
Et lors un.... certain vent, qui par... de certains flots
De.... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable....
Quand.... les femmes enfin ne valent pas le diable.

ERASTE.

C'est fort bien raisonner.

GROS-RENÉ.

Assez bien, Dieu merci ;
Mais je les vois, Monsieur, qui passent par ici :
Tenez vous ferme au moins.

VALÈRE.

Ne te mets pas en peine,

GROS-RENÉ.

J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne.

Digitized by Google

SCENE IV.

ÉRASTE, LUCILE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

JE l'apperçois encor, mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me soupçonne pas d'être foible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ÉRASTE.

Non, non; ne croyez pas, Madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flâme:
C'en est fait; je me veux guérir, & connois bien
Ce que de votre cœur a possédé le mien.
Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense,
M'a trop bien éclairci de votre indifférence:
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont sensibles sur-tout aux généreux esprits:
Je l'avoûrai, mes yeux observoient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvé dans tous les autres,
Et le ravissement où j'étois de mes fers,
Les auroit préférés à des sceptres offerts:
Mais enfin, il n'importe; & puisque votre haine
Chasse un cœur que l'amour tant de fois vous ramene,
C'est la derniere ici des importunités,
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grace toute entiere,
Monsieur, & m'épargner encor cette derniere.

ÉRASTE.

Hé bien, Madame! hé bien! ils seront satisfaits.
Oui, je romps avec vous, & j'y romps pour jamais;
Puisque vous le voulez, que je perde la vie,
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie.

LUCILE.

Tant mieux; c'est m'obliger.

ÉRASTE.

Non, non, n'ayez pas peur?
Je tiendrai ma parole: eussai-je un foible cœur
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage,
De me voir revenir.

LUCILE.

Ce seroit bien en vain.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Moi-même de mes coups je punirois mon feu,
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne,
De vous revoir après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit donc, n'en parlons plus.

ÉRASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus;
Et pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux sans retour sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait, il présente à la vue
Cent charmes éclatans dont vous êtes pourvue;
Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

CROSRENÉ.

Bon.

LUCILE.

Et moi pour vous suivre au dessein de vous rendre;
Voilà le diamant que vous m'avez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien.

ÉRASTE.

Il est à vous encor ce bracelet.

LUCILE.

Et cette agathe, à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ÉRASTE lit.

Vous m'aimez d'un amour extrême,
Eraste : & de mon cœur voulez être éclairci :
Si je n'aime Eraste de même :
Au moins aime-je fort qu'Eraste m'aime ainsi.

ÉRASTE *continue.*

Vous m'assuriez par-là d'agréer mon service;
C'est une fausseté digne de ce supplice.

LUCILE lit.

J'ignore le destin de mon amour naissante,
Et jusqu'à quand je souffrirai :
Mais je sais, ô beauté charmante,
Que toujours je vous aimerai.

LUCILE *continue.*

Voilà qui m'assuroit à jamais de vos feux;
Et la main & la lettre ont menti toutes deux.

CROSRENÉ.

Poussez.

ÉRASTE.

Elle est de vous : fuyez votre fortune.

MARINETTE

MARINETTE.

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENÉ.

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE.

Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin voilà le reste.

ÉRASTE.

Et, grace au ciel, c'est tout.

Je sois exterminé, si je ne tiens parole.

LUCILE.

Me confonde le ciel, si la mienne est frivole.

ÉRASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE.

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENÉ.

Vous triomphez.

MARINETTE.

Allons, ôtez vous de ses yeux.

GROS-RENÉ.

Retirez-vous après cet effort de courage.

MARINETTE.

Qu'attendez-vous encor ?

GROS-RENÉ.

Que faut-il davantage ?

ÉRASTE.

Ha! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, & je le sais fort bien.

LUCILE.

Éraste, Éraste, un cœur tout comme est fait le vôtre
Se peut facilement réparer par un autre.

ÉRASTE.

Non, non, cherchez par-tout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie;
J'aurois tort d'en former encore quelque envie;
Mes plus ardens respects n'ont pu vous obliger;
Vous avez voulu rompre; il n'y faut plus songer;
Mais personne après moi, quoiqu'on vous fasse entendre,
N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens on les traite autrement;
On fait de leur personne un meilleur jugement.

ÉRASTE.

Quand on aime les gens, on peut de jalousie

Digitized by Google

Sur beaucoup d'apparence avoir l'ame ſaiſie ;
Mon rival ſatisfait dit qu'il eſt votre époux ;
Et vous ne voulez pas que j'en ſois en courroux ?

LUCILE.

Non, & ſi votre amour eût été véritable,
Il n'auroit pas donné créance à cette fable ;
Mais votre cœur, Éraſte, étoit mal enflammé.

ÉRASTE.

Ah, Lucile ! jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Eh ! je crois que cela foiblement vous ſouſie :
Peut-être en ſeroit-il beaucoup mieux pour ma vie,
Si je.... Mais laiſſons-là ces diſcours ſuperflus ;
Je ne dis pas quels ſont mes penſers là-deſſus.

ÉRASTE.

Pourquoi ?

LUCILE.

Par la raiſon que nous rompons enſemble,
Et que cela n'eſt plus de ſaiſon ce me ſemble.

ÉRASTE.

Nous rompons ?

LUCILE.

Oui vraiment ! Quoi, n'en eſt-ce pas fait ?

ÉRASTE.

Et vous voyez cela d'un eſprit ſatisfait ?

LUCILE.

Comme vous.

ÉRASTE.

Comme moi ?

LUCILE.

Sans doute c'eſt foibleſſe
De faire voir aux gens que leur perte nous bleſſe.

ÉRASTE.

Mais, cruelle, c'eſt vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi ? point du tout : c'eſt vous qui l'avez réſolu.

ÉRASTE.

Moi ? je vous ai cru là faire un plaiſir extrême....

LUCILE.

Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.

ÉRASTE.

Mais ſi mon cœur vouloit rentrer dans ſa priſon ?
Si tout fâché qu'il eſt, il demandoit pardon ?

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien ; ma foibleſſe eſt trop grande,
J'aurois peur d'accorder trop tôt votre demande.

ÉRASTE.

Ha ! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
Ni moi ſur cette peur trop tôt le demander ;
Conſentez-y, Madame ! une flamme ſi belle,

Digitized by Google

Doit pour votre intérêt demeurer immortelle.
Je le demande enfin : me l'accorderez-vous
Ce pardon obligeant ?

LUCILE.

Ramenez-moi chez nous.

SCENE V.

MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

O ! la lâche personne !

GROS-RENÉ.

Ha ! le foible courage !

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENÉ.

J'en suis gonflé de rage ;
Ne t'imagine pas que je me rende ainsi.

MARINETTE.

Et ne pense pas, toi, trouver ta dupe aussi.

GROS-RENÉ.

Viens, viens frotter ton nez auprès de ma colere.

MARINETTE.

Tu nous prends pour une autre, & tu n'as pas affaire
A ma sotte maîtresse. Ardez le beau museau !
Pour nous donner envie encore de sa peau ;
Moi, j'aurois de l'amour pour ta chienne de face ?
Moi, je te chercherois ? ma foi l'on t'en fricasse
Des filles comme nous.

GROS-RENÉ.

Oui ? tu le prends par-là ?
Tiens, tiens, sans y chercher tant de façons, voilà
Ton beau galand de neige avec ta nonpareille ;
Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

MARINETTE.

Et toi, pour te montrer que tu m'est à mépris :
Voilà ton demi cent d'aiguilles de Paris
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENÉ.

Tiens encor ton couteau : la piece est riche & rare ;
Il te coûta six blancs lorsque tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tiens tes ciseaux avec ta chaîne de leton.

GROS-RENÉ.

J'oubliois d'avant-hier ton morceau de fromage :
Tiens je voudrois pouvoir rejetter le potage,
Que tu me fis manger, pour n'avoir rien de toi.

MARINETTE.

Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi ;
Mais j'en ferai du feu jusques à la derniere.

Digitized by Google

GROS-RENÉ.

Je des tiennes tu sais ce que j'en saurai faire !

MARINETTE.

Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENÉ.

Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut rompre la paille ; une paille rompue
Rend entre gens d'honneur une affaire conclue ;
Ne fais point les deux yeux : je veux être fâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne point toi, j'ai l'esprit trop touché.

GROS-RENÉ.

Romps ; voilà le moyen de ne s'en plus dédire :
Romps ; tu tis, bonne bête !

MARINETTE.

Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ.

La peste soit ton ris ; voilà tout mon courroux
Déjà dulcifié ; qu'en dis-tu ? romprons-nous ?
Ou ne romprons-nous pas ?

MARINETTE.

Voi.

GROS-RENÉ.

Voi, toi.

MARINETTE.

Voi, toi-même.

GROS-RENÉ.

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime ?

MARINETTE.

Moi ? ce que tu voudras.

GROS-RENÉ.

Ce que tu voudras, toi
Dis....

MARINETTE.

Je ne dirai rien.

GROS-RENÉ.

Ni moi non plus.

MARINETTE.

Ni moi.

GROS-RENÉ.

Ma foi nous ferons mieux de quitter la grimace ;
Touche, je te pardonne.

MARINETTE.

Et moi je te fais grace.

GROS-RENÉ.

Mon Dieu ! qu'à tes appas je suis acoquiné !

MARINETTE.

Que Marinette est sotte après son Gros-renié.

GROS-RENÉ.

Allons chez le Notaire, & qu'un bon mariage ;
S'il en est, soit le fruit de ce rapatriage.

FIN.

Digitized by Google

LES DETTES,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE

MÊLÉE D'ARIETTES ;

MUSIQUE DE M. CHAMPEIN;

Répréſentée, pour la premiere fois, à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 8 Janvier 1787 ; & à Verſailles, devant LEURS MAJESTÉS, *le 23 Février ſuivant.*

PAR M. FORGEOT, Nicolas Julien

Prix, douze ſous.

A PARIS,

De l'Imprimerie de PRAULT, Imprimeur du Roi, Quai des Auguſtins.

1787.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LUCINDE, jeune veuve.	*Mlle. Renaud.*
MARTON.	*Mlle. Adeline.*
DAMIS, oncle du Chevalier.	*M. Narbonne.*
LE CHEVALIER.	*M. Michu.*
DUBOIS, valet du Chevalier.	*M. Ménier.*
MATHIEU, Bijoutier.	*M. Trial.*
DUMAS, Horloger.	*M. Thomaſſin.*
UN NOTAIRE.	*M. Favart.*
UN EXEMPT.	*M. Dufreſnoy.*
UN VALET.	*M. Corali.*

La Scene eſt à Paris, dans un Hôtel.

Digitized by Google

LES DETTES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, *seul*,

DUBOIS, Dubois. Il n'eſt point rentré. Depuis une heure qu'il eſt abſent ! quel lenteur !..... Attendons. Si j'oſois du moins me préſenter chez Lucinde ; mais il eſt encore trop matin. Hélas ! je voudrois la voir à chaque inſtant, & ce n'eſt qu'en tremblant que je parois devant elle.

ARIETTE.

Si tant de fois, ſans le penſer,
J'ai pu prononcer, je vous aime,
Pourquoi, quand ma flamme eſt extrême,
Ne puis-je plus le prononcer ?

Digitized by Google

De Lucinde un doux ſourire
Suffiroit pour enflammer.
C'eſt un devoir de l'aimer,
Eſt-ce un crime de le dire?

Si tant de fois, ſans le penſer,
J'ai pu prononcer, je vous aime,
Pourquoi, quand ma flamme eſt extrême,
Ne puis-je plus le prononcer?

SCENE II.

LE CHEVALIER, DUBOIS.

LE CHEVALIER.

EH bien! Dubois, tu reviens de la poſte?

DUBOIS.

Oui, Monſieur; & il n'y a rien pour vous.

LE CHEVALIER.

Ni lettre, ni argent?

DUBOIS.

Ni lettre, ni argent.

LE CHEVALIER.

Oncle cruel!.....

DUBOIS.

Ou raiſonnable.

LE CHEVALIER.

Il rit de mes peines.

DUBOIS.

Il eſt vrai qu'elles ſont grandes. Depuis trois mois que vous êtes à Paris, vous courez de plaiſir en plaiſir; vous êtes entouré d'amis qui vous ruinent le plus joliment du monde: les uns vous gagnent votre argent, les autres vous l'empruntent, & tout iroit à merveille, ſans Meſſieurs vos créanciers qui ne ſavent pas vivre, & qui vous pourſuivent malhonnêtement.

LE CHEVALIER.

Mais que penſes-tu de mon oncle?....

Digitized by Google

DUBOIS.

Il eſt piqué contre vous, depuis ſix ſemaines qu'il vous preſſe de revenir, que vous le lui promettez, & que vous n'en faites rien.

LE CHEVALIER.

C'eſt malgré moi.

DUBOIS.

Je le ſens bien. On ne part pas comme on veut, quand on a des créanciers.

LE CHEVALIER, *à part.*

Et un cœur ſenſible.

DUBOIS.

Ce ſont les adieux qui nous retiennent.

LE CHEVALIER.

Mais ma lettre auroit dû le toucher; ma maladie ſuppoſée.....

DUBOIS.

Etoit faite pour tout raccommoder; vraiſemblance, ſtyle pathétique, écriture tremblante, rien n'y manquoit..... mais notre oncle eſt fin.

LE CHEVALIER.

Mes torts envers lui, m'affligent plus encore que ma ſituation.

DUBOIS.

C'eſt juſte. Quand l'argent s'en va, les remords arrivent.

LE CHEVALIER.

Mais que faire à préſent?

DUBOIS.

Je n'en ſais rien. Vous ne voulez point quitter Paris, & il eſt dangereux pour vous d'y reſter; vous aimez la dépenſe, & vous n'avez pas le ſou: tout cela s'arrange mal. Encore, ſi vous étiez homme à ſuivre mes conſeils, je vous en donnerois bien un excellent, pour ſortir d'embarras.

LE CHEVALIER.

Lequel?

DUBOIS.

Mariez-vous.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Moi! & avec qui?

DUBOIS.

Avec quelque douairiere, bien vieille & bien riche.

LE CHEVALIER.

Tu n'y penses pas.

DUBOIS.

Pardonnez-moi, Monsieur. On se ruine & l'on se marie, c'est la regle.

COUPLETS.

On doit soixante mille francs,
On prend femme de soixante ans;
C'est ce qui vous désole.
Le jour que vous vous mariez,
Tous vos créanciers sont payés;
C'est ce qui vous console.

Souvent, pour éviter le train,
Vous lui consacrez le matin;
C'est ce qui vous désole.
Vous bornez là votre devoir,
Et vous vous dispensez du soir;
C'est ce qui vous console.

Plus d'une fois avec douceur
Il faut supporter son humeur;
C'est ce qui vous désole.
Son âge a ses désagrémens;
Mais Aglaé n'a que vingt ans;
C'est ce qui vous console.

Ah! si Lucinde étoit moins jeune!

LE CHEVALIER.

Lucinde!

DUBOIS.

Oui, Monsieur; notre belle veuve, elle-même. Votre oncle a quelques discussions avec elle, & ce mariage-là termineroit tout: mais depuis trois mois que vous logez dans le même hôtel, vous ne lui avez

Digitized by Google

ſeulement pas dit un mot d'amour. Je ne vous reconnois plus auprès d'elle : c'eſt une timidité, un reſpect....

LE CHEVALIER.

Qu'elle mérite.

DUBOIS.

Et qui ne mene à rien.

SCENE III.

LES MÊMES, MARTON.

MARTON.

MONSIEUR, il y a là-bas trois ou quatre hommes qui vous demandent, & qui font un bruit épouvantable.

LE CHEVALIER.

Quelle étourderie ! j'avois défendu.....

MARTON.

Le portier a beau leur dire que vous êtes ſorti, ils refuſent de le croire, & veulent monter abſolument.

DUBOIS.

Ah ! Monſieur, nous ſommes perdus ; c'eſt le tailleur, l'horloger & le bijoutier. Vous leur aviez donné rendez-vous pour ce matin.

LE CHEVALIER.

Pour ce matin ?

DUBOIS.

Oui vraiment. Gardez-vous bien de paroître ; laiſſez-moi faire : je promettrai au premier, je chaſſerai le ſecond, je griſerai le troiſieme, & nous en ſortirons avec honneur. (*Dubois ſort.*)

SCENE IV.

LE CHEVALIER, MARTON.

MARTON.

EST-CE là votre façon de payer ?

LE CHEVALIER.

Qu'en dis-tu ?

Digitized by Google

MARTON.

Elle n'eſt pas nouvelle, mais elle eſt fort ſimple... Ah! je ne ſuis plus étonnée s'ils étoient de ſi mauvaiſe humeur.

LE CHEVALIER.

Et crois-tu que Lucinde les ait entendus?

MARTON.

Elle eſt ſortie.

LE CHEVALIER.

Déjà!

MARTON.

Elle eſt allée chez madame la Préſidente, & elle vous prie de vous y rendre avant midi.

LE CHEVALIER.

J'y cours, ma chere Marton.

MARTON.

Et ces Meſſieurs qui vous attendent là-bas?

LE CHEVALIER.

Tu as raiſon.

MARTON.

Laiſſez les partir.

LE CHEVALIER.

Il le faut bien. Au moins, puiſque nous ſommes ſeuls, tire moi d'un doute. Lucinde connoît-elle mon amour.

MARTON.

Plus que vos dettes.

LE CHEVALIER.

Elle liroit dans mon cœur?

MARTON.

Eh! Monſieur, croyez-vous que la femme que l'on aime, ſoit la derniere à s'en appercevoir?

ARIETTE.

Mon ſexe devine aiſément.
Un mot, un rien, tout décele un amant:
Et nous ſavons qu'il nous adore,
Lorſque lui-même il n'en ſait rien encore.

Croyez donc qu'il faut révéler
Le ſecret d'un amour ſincere;

Car

Digitized by Google

Car s'il en coûte pour parler,
Il en coûte plus pour se taire.
D'ailleurs, à quoi sert le myſtere?

Mon ſexe devine aiſément
Un mot, un rien, tout décele un amant.
Et nous ſavons qu'il nous adore,
Lorſque lui-même il n'en fait rien encore.

LE CHEVALIER.

Et que puis-je eſpérer?

MARTON.

Je l'ignore. Je crois bien que votre amour plairoit aſſez à ma maîtreſſe; mais vos créanciers lui feront peur.

LE CHEVALIER.

Je le crains.

MATHIEU, *dans la couliſſe.*

Il y eſt, j'en ſuis ſûr.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je! mon Bijoutier!

MATHIEU, *dans la couliſſe.*

Il y eſt, vous dis-je, & je veux lui parler.

LE CHEVALIER.

Que devenir? où me fourrer?...

MARTON.

Eh! vîte, Monſieur, dans ce cabinet; & n'en ſortez pas qu'on ne vous appelle.... Bon.

(*Le Chevalier entre dans le cabinet.*)

SCENE V.

MARTON, MATHIEU.

MATHIEU.

ENFIN Monſieur.... Ah!...

MARTON.

Qui demandez-vous, Monſieur?

MATHIEU.

Monſieur Damis, Mademoiſelle, Monſieur Damis.

Digitized by Google

MARTON.

Il eſt ſorti.

MATHIEU.

Je vais l'attendre.

MARTON.

Il ne rentrera que ce ſoir.

MATHIEU.

Je l'attendrai juſqu'au ſoir. Il m'a donné rendez-vous pour aujourd'hui, & je ſuis bien-aiſe de lui faire voir mon exactitude.

MARTON.

Il n'en doute pas.

MATHIEU, *s'aſſeyant.*

Je reſte ici, Mademoiſelle; c'eſt un parti pris.

MARTON.

Le Portier...

MATHIEU.

Oui, m'a dit que M. le Chevalier n'y étoit pas; M. Dubois me l'a dit auſſi, je ne les ai point crus; & pendant qu'ils ſe diſputoient avec trois ou quatre perſonnes que je ne connois pas, je ſuis monté pour m'en aſſurer; je vous trouve, vous me dites la même choſe, je vous crois un peu plus que les autres; mais je l'attendrai, Mademoiſelle, je l'attendrai. Il eſt temps que cela finiſſe, depuis trois grands mois qu'il me remet de jour en jour.

MARTON.

Vous doit-il beaucoup?

MATHIEU, *ſe levant.*

Payez-vous pour lui?

MARTON.

Non, en vérité.

MATHIEU.

Je le crois; dans ce temps-ci on ne trouve pas aiſément 8600 livres....

MARTON.

8600 livres!...

MATHIEU.

Tout autant. Auſſi plus de grace, morbleu! plus de grace.

MARTON.

De la douceur, Monſieur, de la douceur.

Digitized by Google

DUO.

MATHIEU.

La douceur n'eſt plus de ſaiſon.
Ou de l'argent, ou la priſon.

MARTON.

Ou de l'argent, ou la priſon ?
L'alternative eſt un peu dure.

MATHIEU.

Je prétends venger mon injure.

MARTON.

Et quelle injure ?

MATHIEU.

L'être cent fois venu prier
Et ſupplier
De me payer. —
Monſieur le Chevalier.... —
Ah ! c'eſt vous, diſoit-il ; j'ai honte
De n'avoir pas pu vous payer. —
Monſieur, mon mémoire ſe monte. —
Oui, je vous dois, j'en ſuis certain ;
Mais revenez demain matin,
Et vous recevrez un à compte.

MARTON, *le voulant faire partir.*

Oui, revenez demain matin.

MATHIEU.

Mais revenez demain matin,
Et vous recevrez un à compte. —
Le lendemain,
Le mémoire à la main,
L'ame contente,
Je me préſente
Dès le matin. —
Monſieur Dubois, peut-on voir votre maître ? —
Il eſt ſorti ; mais revenez demain. —
Demain ! demain !
Depuis trois mois, toujours demain !
Oh ! je ſaurai punir le traître.
Ou de l'argent ou la priſon.

ENSEMBLE.

Dans tous les cas point de priſon. La douceur n'eſt plus de ſaiſon;
La douceur eſt plus de ſaiſon. Ou de l'argent, ou la priſon.

Digitized by Google

SCENE VI.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET.

MADEMOISELLE Marton, Madame vient de rentrer, & elle vous demande.

MARTON.

J'y vais tout à l'heure.

LE VALET.

Elle vous attend.

MARTON.

Monsieur. . .

MATHIEU.

Allez, allez.

MARTON.

Je ne vous laisserai pas seul ; la politesse. . . .

MATHIEU, *prenant un fauteuil.*

Je vous en dispense.

MARTON.

(*A part.*) Allons voir ce qu'elle veut, & tâchons de revenir. . . Encore assis !. . . Quand partirez-vous donc ? Monsieur.

MATHIEU.

Quand je serai payé, Mademoiselle.

MARTON, *lui faisant la révérence.*

Vous resterez-là long-temps. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

MATHIEU, *seul.*

CETTE fille-là me paroît bien fine ; je gagerois qu'elle est du complot, & que Damis est dans la maison. Si je pouvois le découvrir !. . .

Digitized by Google

FINALE.

Cherchons par-tout, & cherchons bien.
J'entends du bruit. Monſieur..... j'écoute,
Et je n'entends plus rien.
Je me trompois, ſans doute.
Voyons... ma foi... mais non... ſi-fait;
Quelqu'un eſt dans ce cabinet.
Il faut agir avec prudence.
Monſieur... Monſieur.

SCENE VIII.

MATHIEU, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *entr'ouvrant la porte.*

Est-il parti?

MATHIEU.

Oui.

LE CHEVALIER, *ſortant du cabinet.*

(*Avec joie.*)
Ah!... Ciel!

MATHIEU.

Vous voilà donc!

LE CHEVALIER.

Silence.

MATHIEU.

Vous vous cachez!

LE CHEVALIER.

Ne criez pas.

MATHIEU.

De l'argent.

LE CHEVALIER.

Oui.

MATHIEU.

De l'argent.

LE CHEVALIER.

Patience.
Vous en aurez, mais parlez bas.

Digitized by Google

MATHIEU.

Ce ſont encore là des ſornettes.
Je veux aujourd'hui mon argent.

ENSEMBLE.

Je veux aujourd'hui mon argent. Vous aurez demain votre argent.

LE CHEVALIER.

Mon oncle va payer mes dettes.

MATHIEU.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Oui, ſon correſpondant
Doit vous payer tous, & comptant.

MATHIEU.

Me trompez-vous en cet inſtant ?

LE CHEVALIER.

Vous ne me rendez pas juſtice.

MATHIEU.

Mais ce correſpondant....

LE CHEVALIER.

Doit venir ce matin.
Attendez donc juſqu'à demain ;
Vraiment vous me rendrez ſervice.

MATHIEU.

J'ai beſoin d'argent aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! je vais paſſer chez lui.

MATHIEU.

C'eſt fort bien fait. Je vous y ſuis.

ENSEMBLE.

Non, non ; il faut plus de myſtere : Il ne faut pas tant de myſtere,
Reſtez, je vais paſſer chez lui. Vous pouvez partir, je vous ſuis.

Digitized by Google

SCENE IX.

LES MÊMES, DUMAS.

DUMAS, *au fond du théâtre.*

MONSIEUR...

LE CHEVALIER, *à part.*

Mon horloger ! que faire ?

DUMAS.

Je viens....

LE CHEVALIER.

A la fin, vous voilà !
J'allois chez vous : demeurez-là.
Dans un moment, nous parlerons d'affaire.
(*à part.*)
Ces deux Messieurs ne me quitteront pas.
Et Lucinde m'attend ; comment suivre ses pas ?
(*à Dumas.*)
Dans un moment, nous parlerons d'affaire.
(*Dumas reste au fond du théâtre.*)
(*à Mathieu.*)
Connoissez-vous ce Monsieur ?

MATHIEU.

Non.

LE CHEVALIER.

Pour vous quel bonheur extrême !
C'est la personne en question.

MATHIEU.

Votre correspondant ?

LE CHEVALIER.

Lui-même.
Vous aurez de l'argent.

Digitized by Google

MATHIEU.

Ah! vous êtes trop bon.

LE CHEVALIER, *à Dumas.*

Eh! bon jour, Monsieur.

DUMAS.

Puis-je croire
Qu'à la fin j'aurai quelqu'argent?

LE CHEVALIER.

Vous venez dans le bon moment.
(*Il montre Mathieu.*)
Vous voyez mon correspondant.
Présentez lui votre mémoire,
Il va l'acquitter à l'instant.

ENSEMBLE.

MATHIEU, DUMAS.	LE CHEVALIER.
Donnons, donnons notre mémoire;	Donnez, donnez votre mémoire;
On va l'acquitter à l'instant.	Il va l'acquitter à l'instant.

(*Le Chevalier sort.*)

SCENE X.

MATHIEU, DUMAS.

MATHIEU, *voulant courir après le Chevalier.*

Monsieur, Monsieur!

DUMAS, *l'arrêtant.*

Soyez tranquille.
Mes comptes sont faits pour le mieux,
Et sa présence est inutile.
Sur ce papier jetez les yeux,
Si vous ne daignez pas m'en croire.

MATHIEU.

Digitized by Google

MATHIEU.

Monsieur, vous vous moquez de nous.
Vraiment, c'est bien plutôt à vous
De vérifier ce mémoire.

DUMAS.

Ah ! Monsieur ! je n'en ferai rien.

MATHIEU.

Monsieur, c'est trop de complaisance.

DUMAS.

Vous êtes juste, & je crois bien
Que vous me paierez ma créance,

MATHIEU.

Votre créance ?

DUMAS.

Damis a dû vous prévenir ;
Et si vous connoissez ses dettes,
Vous savez qu'il me doit.....

MATHIEU.

Vous êtes ?.....

DUMAS.

Son Horloger, pour vous servir.

MATHIEU.

Son Horloger ?

DUMAS.

Oui, c'est moi-même.
Je suis dans un besoin urgent,
Et j'aurois un plaisir extrême
Si vous me donniez quelqu'argent.

MATHIEU.

O Ciel ! me dire effrontément
Que vous allez payer ses dettes !
Et moi, qui le crois bonnement,
Qui vous crois son correspondant.

DUMAS.

Eh ! mais, Monsieur, c'est vous qui l'êtes.

Digitized by Google

MATHIEU.

Moi !

DUMAS.

Vous. Vous devez me payer.

MATHIEU.

Moi ! vous payer !
Je ſuis, Monſieur, ſon Bijoutier.

DUMAS.

Son Bijoutier !

MATHIEU.

Mais qu'il redoute ma vengeance.

DUMAS.

Il m'a trompé tout comme vous ;
Mais qu'il redoute ma vengeance.
Monſieur, contre lui j'ai ſentence :
Sentence par corps, voyez-vous,
Qui peut ſervir notre courroux.
Dès ce ſoir même, vengeons-nous.

MATHIEU.

Contre lui vous avez ſentence ?

DUMAS.

Sentence par corps, voyez-vous, &c.

ENSEMBLE.

Allons, allons, dès ce ſoir vengeons-nous.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUBOIS, MARTON.

DUBOIS.

PESTE soit des créanciers !

MARTON.

Pourquoi les as-tu laissés monter !

DUBOIS.

Ce n'est pas ma faute, ils ont profité du moment où je grisois un de leurs camarades.

MARTON.

Je reconnois Dubois à ce trait ! un ivrogne qui boit !...

DUBOIS.

Un ivrogne qui boit !..... Eh ! que veux-tu donc qu'il fasse ?

MARTON.

Qu'il serve mieux son maître.

DUBOIS.

Soins inutiles, nous sommes perdus, Marton ; & sans notre oncle, il nous faudra déserter Paris.

MARTON, *souriant.*

Sans votre oncle ?

DUBOIS.

Tu ris friponne ! tu sais de ses nouvelles.

MARTON.

Peut-être.

DUBOIS.

Eh bien ! la lettre de Damis a-t-elle fait fortune ! sa maladie supposée...

MARTON.

Plût à Dieu qu'elle fût véritable !

Digitized by Google

DUBOIS.

Oui ! il ne nous manqueroit plus que d'avoir affaire à la faculté.

MARTON.

Sans doute. Cela intéresse, au moins; au lieu que des dettes.....

DUBOIS.

C'est une jolie chose; vraiment; n'en a pas qui veut.

COUPLETS.

MARTON.

Malgré le cas que vous en faites,
S'il faut dire la vérité,
Dubois, je n'aime pas les dettes.

DUBOIS.

Je n'aime pas la faculté.

MARTON.

Choisir entre elles, c'est sottise:
Mais s'il falloit choisir, enfin?

DUBOIS.

J'aimerois mieux, quoiqu'on en dise,
Deux créanciers qu'un médecin.

IIe. COUPLET.

DUBOIS.

Auprès d'un Médecin habile
A peine peut-on arriver.

MARTON.

Au contraire, dans votre asyle,
Le créancier vient vous trouver.

DUBOIS.

L'un vous ordonne.

MARTON.

L'autre prie.

DUBOIS.

Tous deux vous excedent souvent.
Mais l'un peut vous ôter la vie,
L'autre n'en veut qu'à votre argent.

Digitized by Google

IIIe. COUPLET.

MARTON.

Que n'eſt-il un pays ſur terre
Où l'on ne doive jamais rien !

DUBOIS.

Que n'eſt-il un pays, ma chere,
Où l'on ſe porte toujours bien !
Ici, l'on doit craindre peut-être
Et médecin & créancier ;
Et je vais fuir avec mon maître,
Pour vivre, & pour ne pas payer.
(*Il ſort.*)

MARTON.

Il eſt parti fort à propos. Si Damis eût paru, tout étoit découvert.

SCENE II.

MARTON, LUCINDE.

LUCINDE.

MARTON, avez-vous vu le Chevalier ?

MARTON.

Non, Madame, mais Dubois ſort d'ici.

LUCINDE.

Il ne ſait point que l'oncle de ſon maître eſt arrivé ?

MARTON.

Je me ſuis bien gardée de le lui apprendre.

LUCINDE.

Et vous avez bien fait. M. Damis va rentrer, vous l'introduirez ici ſecrétement ; je veux encore lui parler.

MARTON.

En faveur du Chevalier ?

LUCINDE.

J'eſpere fléchir ſon oncle.

Digitized by Google

MARTON.

Oh ! oui, c'eſt un bon homme ; & il y auroit plaiſir à faire des ſottiſes, ſi tous les parens lui reſſembloient. (*Elle ſort.*).

SCENE III.

LUCINDE, *ſeule.*

JE ne le ſens que trop ; la ſituation du Chevalier m'intéreſſe vivement. Heureuſe ! ſi c'eſt l'amitié ſeule qui me la fait partager.

ARIETTE.

Douce amitié ! pour mon bonheur,
C'eſt à toi de remplir mon ame.
Ne laiſſe jamais ſur mon cœur
Régner une plus vive flamme.
Je crains l'Amour & ſon pouvoir :
D'abord il ſéduit, il engage.
Mais c'eſt un beau jour, dont le ſoir
Finit par un cruel orage.

SCENE IV.

LUCINDE, MARTON, DAMIS.

MARTON, *après avoir regardé.*

ENTREZ, Monſieur.

DAMIS.

Mon plan a réuſſi, madame ; & mon arrivée eſt encore un ſecret.

LUCINDE.

Eh bien ! Damis, le Chevalier a-t-il trouvé grace à vos yeux ?

DAMIS.

Il a eu bien des torts.

Digitized by Google

LUCINDE.

Il faut les pardonner.

DAMIS.

Il ne tient qu'à vous, Madame. Approuvez le projet que je vous ai proposé : il y a long-temps que je l'ai formé, & je le crois excellent. Nous sommes un peu parens ; comme tels, nous avons à partager ensemble un héritage de cinquante mille écus ; vous êtes libre, l'époux que je vous destine l'est aussi ; vous vous convenez, & vous vous unissez tous deux, pour ne pas diviser la succession.

LUCINDE.

Vous allez un peu vîte.

DAMIS.

Et j'ai raison.

TRIO.

DAMIS.

Un délai n'est pas excusable,
Quand on peut faire des heureux.

LUCINDE.

Un délai paroît excusable,
Quand il faut serrer de tels nœuds.

DAMIS.

L'époux est riche.

MARTON.

Est-il aimable ?

LUCINDE.

Est-il bien jeune ?

MARTON.

Est-il bien amoureux ?

DAMIS.

Bien amoureux.

LUCINDE.

Ah ! quelquefois lorsque l'on aime,
Pour changer il ne faut qu'un jour.
Et l'hymen fait souvent lui-même
Plus de volages que l'amour.

Digitized by Google

LUCINDE. DAMIS, MARTON.

Ah! quelquefois lorsque l'on aime,
Pour changer il ne faut qu'un jour;
Et l'himen fait souvent lui-même
Plus de volages que l'amour.

Ah! lorsque c'est vous que l'on aime,
Pour changer il faut plus d'un jour;
Et l'himen seroit pour vous-même
Un sûr garant de son amour.

LUCINDE.

Au moins, nommez-moi cet époux.

DAMIS.

Non, ma belle parente. Je veux avant vous décider en faveur d'un mariage néceſſaire : car enfin, il faut vous marier ou plaider.... Choiſiſſez.

LUCINDE.

L'alternative....

DAMIS.

Eſt embarraſſante. Le Chevalier n'eſt pas aſſez ſage, & moi je le ſuis trop peut-être ? Eh bien ! votre réponſe ?

LUCINDE, *en ſouriant & en s'en allant.*

Permettez-moi d'y réfléchir.

DAMIS.

Soit. Et moi, je vais chercher mon Notaire & mon neveu.

LUCINDE.

Ne le traitez pas ſévérement.

DAMIS.

Il faudra bien faire un peu l'oncle ; mais cela ne durera pas. (*Lucinde ſort avec Marton.*)

SCENE V.

DAMIS, *ſeul.*

APRÈS tout, je ne dois accuſer que ſon peu d'expérience, il a été dupe de ſon bon cœur ; & je lui pardonnerois ſes créanciers : rien qu'en faveur du tour qu'il leur a joué ce matin. Je me ſuis reconnu là : j'ai eu ſon âge, j'ai eu des torts, & j'aime encore à me les rappeller.

COUPLETS.

Digitized by Google

COUPLETS.

Oui, ma jeuneſſe à mes yeux eſt préſente.
J'avois des torts, mais ils étoient charmans.
On les punit chez qui n'a que vingt ans,
Et l'on voudroit les avoir à ſoixante.

Mais du préſent il faut qu'on ſe contente :
Qui ſait jouir eſt heureux en tout temps.
Quand on eſt triſte, on eſt vieux à vingt ans,
Quand on eſt gai, l'on eſt jeune à ſoixante.

SCENE VI.

DAMIS, DUBOIS.

DAMIS.

AH ! c'eſt toi, Dubois ?

DUBOIS.

Ciel !

DAMIS.

Approche.

DUBOIS.

Vous ici, Monſieur ! eh ! qui vous y amene ?

DAMIS.

Ton maître, mon ami. J'ai reçu ſa lettre, j'ai tout quitté, & j'arrive à l'inſtant.

DUBOIS.

Vous n'avez encore vu perſonne ?

DAMIS.

Perſonne.

DUBOIS, *à part.*

Tant mieux.

DAMIS.

Et ce cher neveu, comment ſe porte-t-il ?

DUBOIS.

Ah ! Monſieur, ne m'interrogez pas.

DAMIS.

Tu m'effraies ! je veux le voir, Dubois, je veux le voir.

Digitized by Google

DUBOIS.

Arrêtez, Monsieur; il seroit dangereux de vous y présenter sans être annoncé : votre présence lui feroit une révolution.

DAMIS.

Il est donc bien mal!

DUBOIS.

Plus mal que jamais.

DAMIS.

Je l'aurois dû deviner à la douleur qui est peinte sur ton visage.

DUBOIS.

Vous la voyez?

DAMIS.

Elle te fait honneur... Ce pauvre Chevalier! (*à part.*) Oh! tu me la paieras.

DUBOIS, *à part.*

Bon. Il s'attendrit, nous en profiterons. (*Haut.*) Je voulois d'abord vous cacher son état; j'avois bien prévu qu'il vous accableroit.

DAMIS.

Non.

DUBOIS.

Comment? non!

DAMIS.

Le sage doit s'attendre à tout. Je le regretterois cependant, car c'est un bon sujet.

DUBOIS.

Assurément.

DAMIS.

Fort rangé, & sur-tout très-économe.

DUBOIS.

Oh! je vous en réponds.

Digitized by Google

SCENE VII.

LES MÊMES, MATHIEU.

DAMIS.

QUE me veut cet homme, avec ſes révérences?

DUBOIS.

Que vois-je! encore ici?

MATHIEU.

Je ne viens pas pour vous.

DUBOIS.

Allez-vous-en pour moi.

MATHIEU.

Cela n'eſt pas poſſible.... Monſieur je viens d'apprendre votre arrivée.....

DUBOIS, *à part.*

Ces gens-là ſavent tout.

MATHIEU.

Et malgré mon juſte reſſentiment, avant de rien faire, j'ai cru que je devois avoir l'honneur de vous voir.

DAMIS.

Monſieur, je vous remercie.... Quel eſt cet homme-là?

DUBOIS, *bas.*

C'eſt un de nos médecins.

DAMIS.

Il a un ſingulier coſtume.

DUBOIS.

C'eſt qu'il eſt étranger.

DAMIS.

Eh bien! que me veut M. le Docteur?

MATHIEU.

Moi, Docteur!

DUBOIS.

Tout comme un autre.., Oui, Monſieur eſt un de ces Docteurs...

MATHIEU.

A qui l'on doit.

DUBOIS.

Fi donc! eſt-ce qu'un médecin doit parler de ça?

Digitized by Google

MATHIEU.

Eh ! non, Monsieur, je suis un honnête homme.

DUBOIS.

Allez-vous-en, plutôt que de mentir.

DAMIS.

Laissez-le donc parler.

MATHIEU.

Bien obligé.... Monsieur, je m'appelle....

DUBOIS, *l'entraînant dans un coin du théâtre.*

Ah ! ne vous nommez pas ! Il est furieux contre vous.

MATHIEU, *effrayé.*

Contre moi !

DAMIS, *à part.*

Cela sent le créancier.

DUBOIS.

Il prétend que vous avez trompé son neveu.

MATHIEU.

Pas trop, en vérité.

DAMIS, *à part.*

Feignons toujours d'être leur dupe.

DUBOIS.

Et dans sa colere, il a promis de vous assommer... (*très-haut.*) Ainsi, mon cher Monsieur Mat....

MATHIEU, *vivement.*

Ne me nommez pas.

DUBOIS.

Pourquoi donc ? M. Damis sera charmé de vous connoître.

MATHIEU.

Ce n'est pas nécessaire.

DUBOIS.

Il fait comme vous avez traité son neveu !

MATHIEU, *bas.*

Paix donc.... Monsieur, je vous jure que j'ai fait de mon mieux.

DAMIS.

Quelle étoit sa maladie ?

MATHIEU, *regardant Damis.*

Sa maladie !

DUBOIS, *bas.*

Parlez, ou je dis qui vous êtes.

Digitized by Google

TRIO.

MATHIEU.

Sa maladie, en vérité,
Eſt celle auſſi de bien du monde.
Calmez votre douleur profonde,
L'argent lui rendra la ſanté.

DAMIS, *à Dubois.*

Tu dois ſavoir comment ſe nomme
Ce Docteur ?

DUBOIS.

Oui. Votre nom ?

MATHIEU.

Non.
(à Dubois.)
Çà, parlez-moi vrai : le bon-homme
Eſt-il riche ?

DUBOIS.

Oui.

MATHIEU.

Paiera-t-il ?

DUBOIS.

Non.

MATHIEU.

Non ?
(En s'en allant.)
Un coup d'éclat eſt néceſſaire ;
Alors il faudra bien payer.

DAMIS.

Vous nous quittez ?

DUBOIS, *bas, à Mathieu.*

Point de colere.
(haut.)
Un Docteur a plus d'une affaire.

MATHIEU.

Oui, j'ai des viſites à faire,
(à Dubois.)
Et je commence par l'Huiſſier.

ENSEMBLE.

DUBOIS.

Monſieur le Docteur, point d'Huiſſier.

DAMIS, *à part.*

Le Docteur eſt un créancier.

MATHIEU.

Et je commence par l'Huiſſier. *(Il ſort.)*

Digitized by Google

SCENE VIII.

DAMIS, DUBOIS.

DAMIS.

IL eſt parti bien bruſquement.

DUBOIS.

Il a bien fait. Comme dans tout ceci il y a un peu de ſa faute, il craint les reproches.

DAMIS.

Tu ne les crains pas ! toi.

DUBOIS.

Oh ! non, aſſurément. Ma conduite....

DAMIS.

Eſt exemplaire. Auſſi je t'en récompenſerai.

DUBOIS, *à part.*

J'en doute.

DAMIS, *à part.*

Rejoignons Lucinde, avant de paſſer chez mon Notaire.... Adieu, Dubois. Puiſque l'état de ton maître exige des ménagemens, annonce lui ma viſite. Je reviendrai bientôt. Mes ſecours lui ſont ſans doute néceſſaires.

DUBOIS.

Un peu.

DAMIS.

Je le crois. (*à part.*) Le traître !.... Adieu, mon ami, adieu. (*Il ſort.*)

SCENE IX.

DUBOIS, *ſeul.*

SI notre oncle n'eſt pas ſenſible, au moins eſt-il crédule.... Maintenant, allons trouver M. le Chevalier, & ſavoir avec quelle ſanté il veut aborder M. Damis.

Digitized by Google

SCENE X.

LE CHEVALIER, DUBOIS.

LE CHEVALIER.

EH bien! Dubois. Lucinde.....

DUBOIS.

Ah! Monsieur! ne vous montrez pas.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc?

DUBOIS.

Vous êtes bien malade, vraiment.

LE CHEVALIER.

Moi!

DUBOIS.

Vous-même; & il ne faut pas qu'on vous voie....

LE CHEVALIER.

Mes créanciers sont-ils encore ici?

DUBOIS.

C'est pis que tout cela. Votre oncle est à Paris.

LE CHEVALIER.

Mon oncle!

DUBOIS.

Je viens de lui parler.

LE CHEVALIER.

Et que lui as-tu dit?

DUBOIS.

Presque rien. Mais il vous croit très-mal.

LE CHEVALIER.

Tu plaisantes?

DUBOIS.

Non, ma foi.

LE CHEVALIER.

Et tu ne l'a pas détrompé?

DUBOIS.

J'ai cru pouvoir profiter de son erreur pour obtenir notre pardon.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Il a paru ſans doute bien alarmé ?

DUBOIS.

Pas trop.

LE CHEVALIER.

Comment ! malheureux !

DUBOIS.

Monſieur, ce n'eſt pas ma faute.

LE CHEVALIER.

Qu'a-t-il dit enfin ?

DUBOIS.

Qu'il étoit ſage, & qu'il ſe réſignoit !

LE CHEVALIER.

Cela n'eſt pas poſſible.

SCENE XI.

LES MÊMES, MARTON.

MARTON.

GRANDE nouvelle, Monſieur !

LE CHEVALIER.

Oui, Marton, mon oncle eſt à Paris.

MARTON.

Il eſt chez Lucinde.

LE CHEVALIER.

Chez Lucinde !

MARTON.

Ah ! ſi vous l'aviez vu ! il s'eſt déſolé... : mais déſolé !...

LE CHEVALIER.

Eh bien ? tu l'entends !

MARTON.

Enſuite il a ri..... mais ri !...

DUBOIS.

Vous l'entendez !

MARTON.

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il aime ſon neveu ; mais

Digitized by Google

mais sur-tout ma maîtresse. Et depuis long-temps il avoit fait un plan, qu'ils vont enfin exécuter.

DUBOIS.

Quel est-il ?

MARTON.

Vous le saurez bientôt.

LE CHEVALIER.

Et crois-tu que j'obtiendrai mon pardon ?

MARTON.

Certainement. Ce sera le présent de noces.

LE CHEVALIER.

Quoi ! il s'agit de mariage ?

MARTON.

Eh ! oui, Monsieur.

DUBOIS.

Sérieusement ?

MARTON.

Sérieusement.

LE CHEVALIER.

Quel bonheur ! Et que dit mon oncle ?

MARTON.

Il est enchanté.

LE CHEVALIER

Et Lucinde ?

MARTON.

Elle consent à tout.

LE CHEVALIER.

Elle y consent ! ah ! ma chere Marton. Tiens, prends cette bourse.

DUBOIS.

Ma foi, c'est la derniere.

MARTON, *la refusant.*

Monsieur....

DUBOIS, *la lui donnant.*

Prends, Marton, prends. Nous sommes trop heureux.

MARTON.

Enfin, Monsieur, avant trois jours, ma maîtresse....

DUBOIS, *montrant son maître.*

Sera sa femme.

Digitized by Google

MARTON.

Non; ſa tante.

LE CHEVALIER.

Ma tante!

MARTON.

Hélas! oui. C'eſt votre oncle qui épouſe.

DUBOIS, *reprenant la bourſe.*

Rends, Marton, rends. Nous ſommes trop malheureux.

LE CHEVALIER.

Je reſte anéanti.

DUBOIS.

Oncle perfide! Nous voler à-la-fois une femme & une ſucceſſion!

LE CHEVALIER.

Quoi! je perds tour; & par lui! C'eſt mon oncle!...

DUBOIS, *appercevant Lucinde.*

Paix. Voici votre tante.

SCENE XII.

LES MÊMES, LUCINDE.

LE CHEVALIER.

AH! Madame! il eſt donc vrai que vous me ſacrifiez? moi, qui vous aimois, qui vous aime, qui vous aimerai toujours!

LUCINDE.

Vous m'aimez!....

LE CHEVALIER.

Vous le ſavez trop bien. Eh! Madame, ne diſſimulez plus. Profitez de mon malheur; épouſez mon oncle, mais n'eſpérez pas que je ſois témoin de ce mariage. Non, je vous fuirai tous pour jamais. Adieu.... adieu, Madame; ne craignez pas de ma part aucun reproche: je ſais ſouffrir, mais je ne ſais pas me plaindre. (*Il ſort.*)

DUBOIS.

C'eſt fier, mais c'eſt beau. (*Il ſuit le Chevalier.*)

Digitized by Google

SCENE XIII.

MARTON, LUCINDE.

LUCINDE.

MARTON!

MARTON.

Madame!

LUCINDE.

S'il alloit partir!

MARTON.

Il reviendroit.

LUCINDE.

Mais que me dit-il de ſon oncle?

MARTON.

Ce que je lui ai dit de ſa part. Oui, Madame; M. Damis parle de vous épouſer.... Il a de la fortune, & le Chevalier n'a que des créanciers; encore le ſuivent-ils de près! Et il pourroit bien coucher en priſon le jour de vos noces.

LUCINDE.

Nous n'en ſommes pas là.

SCENE XIV.

LES MÊMES, DUBOIS.

DUBOIS, *d'un ton effrayé.*

AH! Madame!

MARTON.

Déja de retour?

DUBOIS.

Notre voyage n'a pas été long. Au bas de l'eſcalier nous rencontrons un grand homme noir....

LUCINDE.

Quel eſt-il?

Digitized by Google

MARTON.

Un Exempt ?

DUBOIS.

J'en ai peur.... Il arrête poliment M. le Chevalier ; il lui demande ſon nom, mon maître le lui dit ; ils ſe diſputent, & moi j'accours pour vous en avertir.

LUCINDE.

Ah ! ma chere Marton ! va vîte....

MARTON.

J'entends du bruit.

DUBOIS.

Si c'étoient eux !.... Juſtement.

SCENE XV.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, UN NOTAIRE, *au fond du théâtre.*

FINALE.

LE CHEVALIER.

Monsieur, ce n'eſt pas moi.

LE NOTAIRE.

Je viens vous marier.

DUBOIS.

Le marier !

LUCINDE & MARTON.

Ah ! c'eſt une mépriſe !

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.

Monſieur, ce n'eſt pas moi.

LE NOTAIRE.

Je viens vous marier.

DUBOIS.

Le tour eſt ſingulier.

LUCINDE & MARTON.

Ah ! c'eſt une mépriſe !

Digitized by Google

SCENE XV.

LES MÊMES, DAMIS, UN EXEMPT, *entrant du côté opposé au Chevalier.*

DAMIS.

MONSIEUR, ce n'est pas moi.

L'EXEMPT.

Je dois vous arrêter.

LE NOTAIRE.

Je viens vous marier.

LUCINDE & MARTON.

Ah! c'est une mépriſe, &c.

LE CHEVALIER.

Mon oncle!

DAMIS.

Quelle ſurpriſe!

DUBOIS.

Sortons avant la criſe.

DAMIS.

Monſieur Dubois, daignez reſter.
Quelqu'un dans cette circonſtance
Mérite ma reconnoiſſance.

DUBOIS.

Monſieur, ce n'eſt pas moi.

DAMIS.

Tais-toi.
(à l'Exempt.)
Connoiſſez l'erreur où vous êtes.
(montrant le Chevalier)
Damis eſt mon nom. Mais voilà
Le Damis qui fit les dettes.

DUBOIS, *(montrant l'oncle.)*

Mais voilà
Le Damis qui les paiera.

LE CHEVALIER.

Mon oncle!

DAMIS.

Non, ne croyez pas cela.
(à l'Exempt.)
Exécutez votre ſentence.

Digitized by Google

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.

Mon oncle !.... quelle souffrance !

DUBOIS.

Monsieur, de l'indulgence.

DAMIS.

Exécutez votre sentence.

L'EXEMPT, *au Chevalier, qui est aux genoux de son oncle.*

Monsieur, sans vous faire prier,
Conformez-vous à l'ordonnance.

LE NOTAIRE, *au même.*

Monsieur, je viens vous marier.
Je mérite la préférence.

L'EXEMPT.

Venez, Monsieur.

LE NOTAIRE.

Signez, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Ah ! quelle peine !

TOUS.

Soyez touché de sa peine.

DAMIS.

Non, votre priere est vaine.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi d'avoir pu vous tromper.
Mon repentir est bien sincere.
Oui, désormais je ne veux m'occuper
Que du seul bonheur de vous plaire.

LUCINDE.

Pardonnez-lui d'avoir pu vous tromper.
Son repentir est bien sincere.

DAMIS.

Pour le prouver, il faut signer, Damis,
Sur ce contrat de mariage.

MARTON, *bas au Chevalier.*

C'est son contrat de mariage.

LE CHEVALIER.

Mon oncle !

DAMIS.

Signez.

DUBOIS.

Quel dommage !
N'être que témoin à votre âge !

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Mon oncle !

DAMIS.

Signez.

LE CHEVALIER.

J'obéis.

Que faut-il faire encore ?

DAMIS.

Embraſſer votre femme.

TOUS.

Ma femme !

Sa femme !

DAMIS.

A votre tour, ſignez, Madame.
Vous héſitez.... Prononcez donc enfin,
(en ſouriant au Chev.) *(à Lucinde.)*
Ou la priſon.... Ou donnez-lui la main.
De ces Meſſieurs, un ſeul eſt néceſſaire.
Eſt-ce l'Exempt ?

LE CHEVALIER, *aux genoux de Lucinde.*

Ou le Notaire ?

TOUS.

En vain vous héſitez
De ces Meſſieurs, un ſeul eſt néceſſaire :
Eſt-ce l'Exempt ? ou le Notaire ?

L'EXEMPT, *à Lucinde.*

Faut-il reſter ?

LE NOTAIRE.

Faut-il reſter ?

LUCINDE *regarde le Notaire comme pour lui répondre, & dit à l'Exempt, en donnant la main au Chevalier.*

Monſieur, partez.

CHŒUR.

Doux moment ! bonheur ſuprême !
L'amour briſe ſes liens.
Il doit trop à ce qu'il aime,
Je dois trop à ce que j'aime
Pour jamais briſer les ſiens.

Digitized by Google

VAUDEVILLE.

DAMIS, *au Chevalier.*

De vos torts & de ma vengeance
Ne perdez point le ſouvenir.
Vos dettes, à ce que je penſe,
Ont bien ſuffi pour vous punir.
Je paierai celles qui ſont faites.
Mais, mon neveu ſe marier,
C'eſt contracter encor des dettes,
Et c'eſt à vous à les payer.

LE CHEVALIER, *à ſon oncle & à Lucinde.*

Rempli d'une double tendreſſe,
Je cherche en vain à l'exprimer.
Mon cœur, dans ſa premiere ivreſſe,
Ne peût encor que vous aimer.
Trop heureux cent fois, ſi vous l'êtes,
Quand je veux vous apprécier;
Des deux côtés je vois des dettes,
Mais je promets de tout payer.

MARTON, *au Public.*

Bien des gens ont mis à la mode
L'heureux talent de s'endetter,
Et l'on trouve encor plus commode
Celui de ne pas s'acquitter.
Mais pour prix de quelques bleuettes,
Meſſieurs, n'allez pas oublier,
Que ſi l'auteur a fait les Dettes,
Un coup de main peut les payer.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, *les Dettes*, Comédie en deux Actes et en proſe, et je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation ni l'impreſſion. A Paris, ce 25 Décembre 1786. SUARD.

Vu l'Approbation. Permis de repréſenter et imprimer. A Paris, ce 26 Décembre 1786. DE CROSNE.

Digitized by Google

LE DEVIN PAR HASARD,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR M. RENOUT, Jean Julien Constantin

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des VARIÉTÉS AMUSANTES, le Lundi 12 Juin 1780.

Prix 1 liv. 4 sols.

A AMSTERDAM,

Et se trouve A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, vis-à-vis celle du Fouare.

M. DCC. LXXXIII.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JACQUES COCQ, Charretier.	*M. Dorvigny.*
MARGUERITE, ſa Femme.	*Mlle. Prieur.*
LA MARQUISE.	*Mlle. Verneuil.*
LE MARQUIS.	*M. Beaulieu.*
JULIE, Femme-de-Chambre de la Marquiſe.	*Mlle. Deſtrée.*
SUZETTE, Fille de Jacques Cocq.	*Mlle. Sarny.*
LA FLEUR,	*M. Pénancier.*
CHAMPAGNE, Valets.	*M. Sévin.*
SAINT-JEAN	*M. Baroteau.*

La Scène ſe paſſe dans le Veſtibule du Château du Marquis.

Digitized by Google

LE DEVIN
PAR HASARD,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

JACQUES, MARGUERITE.

JACQUES, *entrant.*

TOUT ça eſt inutile, Marguerite ; je nous ſommes fait une idée d'un plaiſir qui me pourſuit par-tout. Il faut abſolument que je faſſe un repas fin & délicat dans ma vie.

MARGUERITE.

La belle choſe que de boire & de manger ! Tu n'as que ça dans la tête depuis un mois, comme s'il n'y avoit pas d'autre plaiſir dans le monde.

JACQUES.

Oh ! oh ! je croyons bian qu'à vous autres femmes il vous paſſe dans l'eſprit des choſes qui

Digitized by Google

vous ragoûtont davantage, & ça vous tourmente auſſi fort que le bon repas qui me trotte dans la çarvelle ; c'eſt comme une rage qui me tient, je ne penſe plus à autre choſe toute la journée.

MARGUERITE.

Et la nuit auſſi. C'eſt ce qui te fait perdre la mémoire.

JACQUES.

Ça ſe peut bian ; & duſſions-nous être pendu, je voulons faire ce repas-là.

MARGUERITE.

Qu'eſt-ce que tu dis-là ? Pendu ! Y penſes-tu, Jacques ? Que voudrois-tu que je fiſſe toute ſeule ?

JACQUES.

Quand je n'y ſerons plus, plante les vignes qui voudra.

MARGUERITE.

Mais ſais-tu bian que perſonne ne voudroit plus de moi. Qui eſt-ce qui épouſeroit la femme d'un pendu ? Ah ! ne riſque pas ça, quand ce ne ſeroit que pour l'amour de ta pauvre femme.

JACQUES.

Arrivera ce qui pourra.... Je ſuis trop tourmenté. Je ne fais que rêver trois biaux plats toutes les nuits....

MARGUERITE.

Ah ! je m'apperçois bian que tu ne fais plus que rêver.... Trois biaux plats !...

JACQUES.

Oui. Un perdreau, deux ortolans & un morceau d'eſturgeon, avec trois chopines d'excellent vin ;

Digitized by Google

vin, je mâchons, je mordons, j'avalons ſans rien ſentir, & j'avons encore plus la rage de la faim & de la ſoif en me réveillant.... Je n'y peux plus tenir. Il faut en finir, dût-il m'en coûter la vie!....

MARGUERITE, *vivement.*

Non, non, ça ne ſera pas vrai.... Je ne ſouffrirai pas ça.... Il me viant une idée....

JACQUES.

Voyons. On dit que les femmes ont l'invention plus alerte que les hommes.... Vois ce que tu veux faire.

MARGUERITE.

Écoute: je viens d'apprendre que Madame la Marquiſe a perdu un collier de dix mille écus.

JACQUES.

Eh bian!

MARGUERITE.

Tians, je vais te faire paſſer pour Devin.

JACQUES.

Devin! ah! ah! ah! Jacques Cocq ſorcier! Moi? Je n'y connoiſſons goûte, de par tous les diables: es-tu folle?

MARGUERITE.

Non, non; tu diras que tu ne peux deviner qu'après avoir fait le bon repas dont tu as tant d'envie.... Tu ſais que note perite Suzette eſt bian aimée de Monſieur, de Madame & de toute la maiſon; alle jaſe comme un petit ſanſonnet; je vas li tirer les vars du nez: laiſſe-moi faire.

JACQUES.

J'entends ça; mais ſi je ne devinons pas, on me fera peut-être payer le repas ſur mes épaules.

Digitized by Google

MARQUERITE.

Eh bien ! dame, ne vaut-il pas mieux en être quitte pour queuques coups de bâton, que d'être pendu ?

JACQUES.

C'eſt encore vrai.... T'as raiſon, femme, t'as raiſon. Eh ! au bout du compte, j'aurons toujours eu le bon repas.

MARGUERITE.

C'eſt juſtement ça.

JACQUES.

V'là qui eſt dit : arrange-toi..... En conſéquence, je vas atteler mes chevaux, comme pour m'en aller.

MARGUERITE.

Oui, oui. V'là juſtement Suzette, va-t-en : laiſſe-moi avec elle.

SCENE II.

MARGUERITE, SUZETTE.

SUZETTE.

Vous voilà encore, ma mère ?

MARGUERITE.

Oui : j'attendois ſi je verrois Mamſelle Julie.

SUZETTE.

Oh ! elle eſt bien embarraſſée à chercher le collier de Madame.

Digitized by Google

MARGUERITE.

Il n'eſt donc pas retrouvé?

SUZETTE.

Non, vraiment; & tout le monde craint d'être ſoupçonné.

MARGUERITE.

Oh! Mamſelle Julie eſt trop aimée de Madame la Marquiſe....

SUZETTE.

Pas tant; depuis les belles boucles de diamans qu'elle a....

MARGUERITE.

Ah! oui dà!

SUZETTE.

Sans doute. Cela a fait bouder Madame, avec Monſieur le Marquis, pendant plus d'un mois.

MARGUERITE.

Bon! Monſieur le Marquis? Qu'eſt-ce que tu dis là? Lui qui eſt ſi ſage?

SUZETTE.

Allons donc, ſi ſage? J'en ſais plus long que vous là-deſſus.

MARGUERITE.

Conte-moi donc ça.

SUZETTE.

Mais, vous ne le direz pas....

MARGUERITE.

Pardi, oui: ne crains rian.

SUZETTE.

Il n'a tenu qu'à moi d'en avoir; il ne me trouve

Digitized by Google

pas de fois seule qu'il ne me dise, que, si je veux, il me donnera tout ce qu'il donne à Julie.

MARGUERITE.

Bon!...

SUZETTE.

Oui, tout, tout, tout.

MARGUERITE.

Et l'as-tu dit à Madame?

SUZETTE.

Non, non. Cela les fâcheroit encore ensemble.

MARGUERITE.

Mais il ne t'a encore rien donné, toujours?

SUZETTE.

Il n'a fait que me l'offrir.... Il a beau me dire que je suis gentille & me serrer les mains, je ne veux rien prendre.

MARGUERITE.

Prends garde à ça, au moins, Suzette.

SUZETTE.

C'est ce que je fais aussi. J'écoute tout bien sérieusement, sans lever seulement les yeux.

MARGUERITE.

Tu as raison; il ne faut pas rire, sur-tout?

SUZETTE.

Dame, j'y fais bien tout ce que je peux. Il n'y a que quand il s'avise par malice de me chatouiller, que je ne peux plus me retenir. On a beau faire..... Cela fait rire malgré qu'on en ait. *(On entend sonner.* Mais, voilà Madame qui sonne; j'y vais bien vîte.

Digitized by Google

MARGUERITE.

Écoute : dis tout bas à Mamſelle Julie que je ſais un moyen de faire retrouver le collier.

SUZETTE.

Oui-dà ?... Reſtez ici, je vais vous l'envoyer tout-à-l'heure.

SCENE III.

MARGUERITE, *ſeule.*

EN v'là aſſez pour faire croire tout ce que je voudrai à Mamſelle Julie.... La v'là déjà. Tachons de li tourner ça.

SCENE IV.

MARGUERITE, JULIE.

JULIE, *accourant.*

EST-IL bien vrai, Marguerite, que vous ſavez le moyen de nous faire retrouver le collier de Madame ?

MARGUERITE.

Oh ! pour ça je m'en vante, voyez-vous.

JULIE.

Ma chère Marguerite, que je vous en ſerois obligée. Mais en êtes-vous bien ſûre ?

Digitized by Google

MARGUERITE.

Si j'en ſommes ſûre!... J'en ons l'expérience. Il faut conſulter un Devin que je connois. Il vous dit tout, comme s'il le voyoit.

JULIE.

En vérité? Où eſt-il ce Devin-là? Dites-le-moi donc bien vîte.

MARGUERITE.

Il ne te faut pas aller bien loin; car c'eſt Jacques, mon homme.

JULIE.

Quoi! Jacques?

MARGUERITE.

Lui-même. Il n'en fait pas ſon métier; il ne s'en mêle que pour des choſes de conſéquence, parce qu'il ne peut pas deviner ſans qu'il en coûte; mais ça ne paroîtra rian à Madame la Marquiſe.

JULIE.

Non, non; èlle n'y regardera pas. Voyons ce qu'il lui faut.

MARGUERITE.

Un repas fin & délicat, d'un perdreau, de deux ortolans & d'un morceau d'eſturgeon, avec trois chopines d'excellent vin. C'eſt ſa magie; ſans ça, il ne peut rian.

JULIE.

Voilà qui eſt ſingulier. Cela peut-il être vrai?

MARGUERITE.

Si cela eſt bian vrai!.... Allez, il a deviné des choſes.... Si je vous les diſions....

Digitized by Google

JULIE.

Dites, Marguerite, dites; je vous en prie.

MARGUERITE.

Écoutez: c'eſt ſur vous-même ce qu'il a dit.

JULIE.

Sur moi! Comment, ſur moi! Qu'eſt-ce que c'eſt donc?

MARGUERITE.

Tenez: vous avez là deux boucles de diamans à vos oreilles?....

JULIE.

Eh bien! oui.... Parlez bas, Marguerite; je vous en prie, parlez bas.

MARGUERITE.

Ne rougiſſez pas avec moi. Il ne l'a pas dit à d'autres. Ce n'eſt pas avec vos gages que vous avez eu ça?...

JULIE.

Il dit cela? Mais avec quoi donc?

MARGUERITE.

Avec autre choſe, qu'il ne dit pas. Il dit ſeulement que vous êtes bien éveillée, & que tout ça tout ça.... Allons, vous m'entendez bien.

JULIE.

Mais, oui.... Il eſt donc ſorcier?

MARGUERITE.

Je m'en rapporte à vous.

JULIE.

Puiſqu'il a bien deviné cela, il peut bien deviner le reſte. Qu'il ne s'aviſe pas de le dire

Digitized by Google

Madame, sur-tout. Ça feroit peut-être querelle avec Monsieur le Marquis.

MARGUERITE.

Jacques sait tout ça. Ne craignez rian. C'est seulement pour vous faire voir par vous-même qu'il en sait long.

JULIE.

Je le vois bien. Je vais tout-à-l'heure parler à Madame; je ne tarderai pas. Attendez-moi ici.

MARGUERITE.

Oui, Mamselle.

(*Julie sort.*)

SCENE V.

MARGUERITE, *seule.*

Ça va bian. Alle me croit tout bonnement. C'est chose sûre qu'alle le fera croire aussi à Madame la Marquise; car Femme-de-Chambre & Maitresse, ça donne tout ensemble dans le pot-au-noir. Les v'là toutes deux.

Digitized by Google

SCENE VI.

MARGUERITE, JULIE, LA MARQUISE.

JULIE, *vivement en entrant.*

OUI, Madame, oui. Jacques vous fera retrouver votre collier, aux conditions que je vous ai dites.

LA MARQUISE.

Elles ne ſont pas difficiles. Fais-lui dire de venir me parler.

JULIE.

Voilà ſa femme; cela ſera bientôt fait. (*A Marguerite.*) Allez, Marguerite, de la part de Madame, dire à votre mari qu'elle l'attend.

MARGUERITE.

Qui-dà, Mamſelle, j'y vas.

SCENE VII.

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE.

EST-CE que tu crois que Jacques ſera capable de me faire retrouver mon collier? Je le payerai tout ce qu'il voudra.

Digitized by Google

JULIE.

Il ne faut d'abord que le repas que je vous ai dit.

LA MARQUISE.

A cela ne tienne. Mes ordres ſont donnés au Maître-d'Hôtel.... Mais j'ai peine à croire....

JULIE.

Madame, il a deviné des choſes qui n'étoient pas plus claires que celles de votre collier..... Je gagerois qu'il vous le fera retrouver.

LA MARQUISE.

A la bonne heure. J'en ſerois bien contente ; car Monſieur le Marquis doit arriver aujourd'hui, & que fait-on? les hommes ont la tête remplie d'opinions ſi ſingulières ſur le compte des femmes... Mais on vient.

JULIE.

C'eſt notre Devin.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, JULIE, JACQUES.

LA MARQUISE.

EST-IL bien vrai, mon ami Jacques, que tu devines ſi bien, & que tu pénètres les choſes les plus ſecrètes, comme ta femme le dit?

JACQUES.

Qui, Madame, oui. Note femme ſait juſqu'où

ya note pénétration, & qu'il faut que ça ſoit bian difficile, ſi je n'en venons pas à note honneur.

LA MARQUISE.

Tu eſpères donc découvrir ce qu'eſt devenu mon collier ?

JACQUES.

Je découvrirons tout ce qu'il vous plaira, Madame la Marquiſe. Stapendant, je vous dirons que pour ce qui eſt des affaires des Dames, ce n'eſt pas comme celles-là des Hommes. Ce ſont des hiſtoires plus difficiles à démêler.

JULIE.

Bon, bon. Elles ont tant de rapport enſemble, que l'une fait ſouvent découvrir l'autre.

JACQUES.

Eh ! oui. Mais y a par fois tant de mêlanges d'aventures qui ſe contrecarront, qu'on peut prendre à côté ſans miracle.

LA MARQUISE.

Tu n'es donc pas ſûr de réuſſir ?

JACQUES.

Oh ! pardonnez-moi, Madame la Marquiſe ; en arrangeant bian nos fluttes comme il faut, je pourrons bian pénétrer là-dedans, moyennant les préparatifs néceſſaires ; car, ſans cela, je ne ſommes capables de rian.

LA MARQUISE.

Oh ! je ſais cela. Tu ne tarderas pas à avoir ce que tu as demandé ; mais j'ai trouvé ſingulier qu'il

Digitized by Google

te fallut un repas pour deviner. Qu'eſt-ce que cela peut donc y faire ?

JACQUES.

Ça y fait tout, Madame ; c'eſt là toute ma ſcience. Il y a un rapport de mouvement qui fait agir en dedans ce qu'il faut qui paroiſſe en dehors.... Vous entendez ça ?

LA MARQUISE.

Pas trop, je l'avoue.

JACQUES.

Je vas vous l'expliquer. Tenez, vous ſavez que l'eſprit eſt au-deſſus de l'eſtomac, puiſqu'il eſt à la tête. Il faut animer vigoureuſement ſteſprit ; mais quand l'eſtomac qui eſt deſſous eſt vuide, l'eſprit n'a rien qui l'agite.... Par exemple, l'eau dans une marmite ſur un rechaud, ne bouillira pas, s'il n'y a pas bon feu deſſous.

LA MARQUISE, *riant.*

Oh ! cela eſt bien vrai.

JACQUES.

Vous voyez donc. Eh bien ! c'eſt tout de même. Prenez que votre eſtomac ſoit un rechaud, & votre tête une marmite.... Une bonne nourriture, de bon vin, rechauffant l'eſtomac, fera remuer l'eſprit dans la tête ; car ça met tout dans une agitation joyeuſe : enfin, ça nous fait relever l'imagination. Il faut ſentir ça, Madame la Marquiſe, il faut le ſentir, pour en bian juger. Laiſſez-moi faire, & vous ſerez contente.

LA MARQUISE.

Allons, allons, ſoit. Outre le repas que tu

Digitized by Google

demandes, je te promets encore deux louis si tu réussis ; mais si tu ne réussis pas, prend garde que je ne me venge d'avoir été trompée.

JACQUES.

Ça est juste, Madame. Je nous attendons bian à ça. Mais commençons toujours par le repas.

JULIE.

Vous allez être servi sur le champ.

(*La Marquise & Julie sortent.*)

SCENE IX.

JACQUES, *seul.*

ARRIVE qui plante, le sort en est jetté. Il faut toujours nous en donner, comme dit le Magister, *tamquam sponsu.* Ça nous engourdira les sens ; & je ne sentirons pas tant note mal-aise, s'il arrive. Allons dire à note femme qu'il y a deux louis pour sa part. V'là les Domestiques. Dépêchons-nous.

Digitized by Google

SCENE X.

JACQUES, LA FLEUR, SAINT-JEAN; CHAMPAGNE. *Ils apportent une table; des assiettes, un perdreau, du vin, &c.*

LA FLEUR.

VOILA donc ce fameux Devin?... (*A Jacques.*) Où allez-vous donc, Monsieur Jacques; nous devons vous servir dans l'instant.

JACQUES.

Faites toujours, mes amis, faites. J'allons revenir tout-à-l'heure. Mais que tout soit bian cuit & bian bon, au moins?

LA FLEUR.

Ne vous inquiétez de rien. (*Jacques sort.*)

SCENE XI.

LA FLEUR, CHAMPAGNE, SAINT-JEAN.

LA FLEUR.

CE manant-là a l'air d'un Sorcier comme moi.

CHAMPAGNE.

S'il alloit nous deviner, pourtant, où en serions-nous?

Digitized by Google

LA FLEUR.

Ah bien ! oui, il nous devinera. Qu'aucun de nous ne s'aviſe de jaſer, & n'ayons pas peur. Les gens d'eſprit ſont revenus de tout cela. On ne croit plus à rien.

SAINT-JEAN.

Mais Julie dit qu'il a deviné l'hiſtoire de ſes boucles d'oreilles.

LA FLEUR.

Voilà qui eſt bien ſorcier. Une fille gentille qui n'a que ſes gages... il eſt bien difficile de deviner par-où cela eſt venu. Allons, bonne contenance ſur-tout. Songez que c'eſt chacun dix mille francs à perdre ou à gagner.... & la ſuite.... Paix, voilà le Devin.

SCENE XII.

LA FLEUR, CHAMPAGNE, SAINT-JEAN, JACQUES.

JACQUES.

EH bien ! tout eſt-il prêt ?

LA FLEUR.

Oui, Monſieur Jacques. Mettez-vous à table.

(*Jacques ſe met à table & mange avec avidité.*)

LA FLEUR.

Voilà une chopine de Macon, avec votre perdreau. Si vous le voulez, on ne vous donnera les plats que l'un après l'autre, afin que rien ne refroidiſſe.

Digitized by Google

JACQUES, *mangeant.*

Bian, bian. (*Il boit.*)

LA FLEUR.

Que dites-vous de ce vin là? N'eſt-il pas bien capable d'échauffer l'imagination devinatoire?

JACQUES, *mangeant toujours.*

Oui, oui.

CHAMPAGNE, *à la Fleur.*

Vois comme il avale.

LA FLEUR.

Pas mal vîte, vraiment.

SAINT-JEAN.

Il aura bientôt fait.

LA FLEUR.

Je crois que oui. En ce cas là, je vais faire préparer les autres mêts. Reſte-là, toi, Saint-Jean. Tu viendras avertir quand Monſieur le Devin aura fini ſon plat.

SAINT-JEAN.

Oui.

LA FLEUR, *bas à Saint-Jean.*

Tâche de voir ce qu'il penſe du collier.

SAINT-JEAN, *bas.*

Ne t'inquiètes pas.

(*La Fleur & Champagne ſortent.*)

SCÈNE XIII.

Digitized by Google

SCENE XIII.

SAINT-JEAN, JACQUES.

SAINT-JEAN.

IL n'y a presque déja plus rien. Il me paroît que vous trouvez cela bon.

JACQUES.

C'est un jus délicieux !

SAINT-JEAN.

Il y a donc une vertu dans ce jus-là qui peut faire deviner l'histoire d'un collier ?

JACQUES.

Vous le verrez.... Diable, ce dernier morceau a de la peine à passer.

SAINT-JEAN.

Sont-ce là des grimaces de possédé ?...

JACQUES, *regardant au travers de la bouteille.*

Buvons.... Il n'y en a guères.

SAINT-JEAN.

Voulez-vous de l'eau, Monsieur ?

JACQUES.

Fi donc ! de l'eau à un Devin. Devinez donc avec de l'eau.... Prenez le plat & la bouteille.... Vous m'entendez ?...

SAINT-JEAN, *prenant le plat & la bouteille.*

Oui, je vais avertir.

Digitized by Google

JACQUES, *levant les mains au Ciel, dans le moment où Saint-Jean prend le plat & la bouteille.*

Fort bian. Ah! Dieu merci, en v'là déja un.

SAINT-JEAN, *étonné.*

Comment, un?

JACQUES.

Eh! vraiment, oui. Déja un, Monsieur Saint-Jean; le reste suivra, j'espère.

SAINT-JEAN, *à part.*

Est-ce de moi qu'il veut parler? Diable! avertissons mes Camarades.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

JACQUES, *seul.*

LE bon perdreau! le bon vin! Mais après ça il faudra deviner. Bah! quand je sommes dans la joie, ne pensons pas à l'avenir. Chaque chose en son tems, c'est assez.

Digitized by Google

SCENE XV.

JACQUES, SAINT-JEAN, CHAMPAGNE, LA FLEUR.

SAINT-JEAN, *entrant, à ses Camarades.*

POUR moi, je crains qu'il ne devine.

LA FLEUR, *lui répondant.*

Bon, bon, deviner! Allons, mets la bouteille sur la table; Champagne va rester avec toi. Tenez, Monsieur Jacques, voilà deux ortolans, & une chopine de Beaune.

JACQUES, *mangeant.*

Bon.

LA FLEUR.

Goûtez de celui-là, vous verrez qu'il est encore meilleur que l'autre.

JACQUES, *buvant.*

Excellent!

LA FLEUR.

Quand vous aurez fini, vous ferez demander l'esturgeon.

JACQUES, *mangeant, fait signe de la tête.*

LA FLEUR.

Comme il y va. Il n'a pas le tems de parler.

JACQUES, *en coupant un morceau d'ortolans, le laisse tomber par terre: la Fleur le ramasse aussi-tôt & le lui présente sur une assiette.*

Ah! Monsieur, une honnêteté avec moi n'est

Digitized by Google

jamais perdue.... (*Jacques prend son verre, y verse du vin : la Fleur croit qu'il va lui offrir à boire, & s'incline comme pour le remercier...* J'ai l'honneur de boire à votre santé, Monsieur la Fleur.

SAINT-JEAN.

Il aura bientôt fait. Tu peux faire accommoder l'autre plat.

LA FLEUR.

J'y vas. (*Bas à Champagne.*) Examine-le bien.

SCENE XVI.

JACQUES, SAINT-JEAN, CHAMPAGNE.

JACQUES, *mangeant.*

EXQUIS!...

CHAMPAGNE.

Vous êtes donc content, Monsieur Jacques?

(*Jacques fait signe de la tête, sans parler.*

CHAMPAGNE.

Dites-nous donc si vous sentez un peu la science agir?

JACQUES, *mangeant.*

Belle demande! (*Il boit.*)

SAINT-JEAN.

Elle doit encore augmenter avec des ortolans, puisqu'elle a déja bien commencé au perdreau.

CHAMPAGNE.

Vous éprouvez donc certains mouvemens?

Digitized by Google

JACQUES, *mangeant.*

Et de bons, allez.

SAINT-JEAN.

Vois-tu comme ses yeux s'enluminent. Il y a quelque chose d'extraordinaire dans sa figure.

CHAMPAGNE.

Mais, je crois que oui.

JACQUES, *comme étouffant; il soupire.*

Ouf!...

SAINT-JEAN.

Tiens, tiens, vois comme son estomac se gonfle.

CHAMPAGNE.

Cela est vrai. (*Il regarde attentivement Jacques.*)

JACQUES.

Qu'avez-vous donc, Monsieur Champagne?

CHAMPAGNE.

Je vous admire, & cela me donne une certaine curiosité.

JACQUES, *achevant de boire.*

Oui-dà? Un moment.... Vous voyez que je ne mangeons plus....

CHAMPAGNE.

Je vais chercher l'esturgeon.

JACQUES.

Oui, s'il vous plaît. (*Ils ôtent le plat & la bouteille.*) Ah! parbleu! en v'là pourtant déja deux.

CHAMPAGNE, *effrayé comme Saint-Jean.*

Deux? Comment deux? (*A part, à Saint-Jean.*) Tu avois raison.

Digitized by Google

JACQUES.

Eh! oui, deux, Monsieur, deux; il n'y en a plus qu'un à venir. Je savons bian ce que je disons. Ça vous passe, vous autres..... Allez, allez toujours; l'esturgeon va achever tout ça.... Du vin de Champagne, s'il vous plaît.

CHAMPAGNE.

Cela suffit. (*A Saint-Jean, en s'en allant.*) La Fleur a beau dire.... Maudit Devin! il va nous vendre.

SCENE XVII.

JACQUES, *seul.*

ÇA commence à bian faire. Je me sens tout en gaieté. Il me semble que j'ai plus d'esprit qu'à l'ordinaire. Si j'allois par hasard devenir sorcier, ça seroit bian drôle.

SCENE XVIII.

JACQUES, CHAMPAGNE, LA FLEUR, SAINT-JEAN.

CHAMPAGNE.

JE t'assure que Saint-Jean avoit raison.

LA FLEUR.

Taratata! Vous avez mal entendu tous deux.

Digitized by Google

Les poltrons prennent les feuilles pour des loups. Je vas rester avec vous autres. (*Ils servent.*) Tenez, Monsieur Jacques, voilà l'esturgeon & le Champagne.

JACQUES.

Bon ! j'allons bientôt voir la fin de l'histoire.

CHAMPAGNE, *à la Fleur.*

L'entends-tu ?

LA FLEUR.

Ah ! ah !... Vous êtes donc déja bien avancé de votre science ?

JACQUES, *mangeant.*

Vantez-vous-en.

LA FLEUR.

Ne pourrions-nous point, sans vous déranger, vous demander à quel point vous en êtes ?

JACQUES.

Aux deux tiers.

CHAMPAGNE, *bas à la Fleur.*

Eh bien ! tu ne veux pas nous en croire ?

SAINT-JEAN, *bas à la Fleur.*

Tu vois pourtant qu'il parle clair.

LA FLEUR, *bas.*

Diable !.... (*Haut.*) Aux deux tiers, dites-vous ? Qu'entendez-vous par les deux tiers ? Je ne comprends pas cela.

JACQUES.

Ah ! ah ! il suffit bian que je le comprenions, nous. (*Il boit.*)

Digitized by Google

LA FLEUR, *bas aux autres.*

Il a l'air bien résolu. Il m'interloque moi-même.... (*A Jacques.*) Mais, parbleu! Monsieur Jacques, puisque vous êtes si avancé dans staffaire-là, vous devriez bien nous tranquilliser un peu.

JACQUES.

Oui-dà?

LA FLEUR.

Vous savez que chacun dans une maison a des inquiétudes de savoir la fin d'une pareille aventure.

JACQUES.

Alle n'arrivera que trop tôt ste malheureuse fin-là. (*Il boit.*)

LA FLEUR.

Comment, malheureuse!

JACQUES.

Qu'importe!... (*Il boit.*)

LA FLEUR.

Voilà du vin de Champagne qui a une mousse bien pétillante; cela va, sans doute, achever de vous éclaircir les yeux.

JACQUES.

Oui; je varrons comme dans ce miroir-là.

LA FLEUR, *aux autres.*

Ah! si je croyois cela.... je lui casserois le miroir sur la figure.... (*A Jacques.*) Il me paroît que vous voilà bientôt au bout, Monsieur Jacques?

JACQUES, *achevant de manger.*

Oui; ça n'y viandra que trop tôt, vous

dis-je, pour queuqu'un que je ſais bian. (*Il boit.*)

LA FLEUR.

Bon! pour qui.... Enfin, Monſieur Jacques...

JACQUES.

Pour vous, ou pour moi, puiſque vous êtes ſi curieux.

LA FLEUR.

Pour vous, ou pour moi?

JACQUES.

Sans doute.

LA FLEUR, *à part.*

J'ai auſſi la puce à l'oreille.

JACQUES, *boit, & ſe lève enſuite en gaité de vin.*

V'là qui eſt fait. Ah! par ma foi, les v'là donc tous trois. Vl'à ce que je demandions; je ſis contents. Les v'là tous trois.

LA FLEUR.

Tous trois, dites-vous?

JACQUES.

Oui, tous trois; c'eſt comme ça.

LA FLEUR.

Eh bien! vous pouvez nous dire à préſent....

JACQUES.

Non, non, Monſieur, non. Ce n'eſt pas à vous que je dois rendre compte. Vous le ſaurez quand il le faudra.

LA FLEUR, *aux autres.*

Le chien de Sorcier! il ſait tout.

Digitized by Google

SAINT-JEAN & CHAMPAGNE.

Nous voilà perdus.

JACQUES, *soupirant.*

Enfin, il faut voir Madame la Marquise, il le faut.

LA FLEUR, *aux autres.*

C'en est fait, il a deviné. (*A Jacques.*) Je..., je vais avertir Madame. Mais auparavant, si vous le voulez bien, nous allons desservir; cela ne sera pas long.

JACQUES.

Oh! tant qu'il vous plaira. Mettez-y le tems que vous voudrez.... (*A part.*) Ils n'auront que trop tôt fait.

LA FLEUR, *aux autres.*

Il faut voir à nous tirer delà. (*Ils emportent la table.*)

SCENE XIX.

JACQUES, *seul, dans un fauteuil.*

ME v'là bian nourri, ça est vrai; mais à présent me v'là dans l'embarras. Il faut deviner. Ah!... je devine que j'aurai la bastonnade. Enfin, je l'ai voulu. Remettons tout à la Providence. Mais la Providence a biau faire, j'n'en craignons pas moins la bastonnade....

Digitized by Google

SCENE XX.

JACQUES, SAINT-JEAN, LA FLEUR, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *en entrant.*

LA baſtonnade... Ah! nous ſommes perdus...

LA FLEUR, *vivement.*

Mes amis, il faut nous jetter tous les trois à ſes pieds. Suivez-moi.

SAINT-JEAN.

Allons.... (*Ils ſe jettent tous les trois avec précipitation aux pieds de Jacques.*)

Ah! Monſieur Jacques, graces, Monſieur Jacques....

JACQUES, *effrayé, ſe jette auſſi à genoux.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que ça donc? Pardon, Meſſieurs, pardon; je n'ai pas encore parlé. Au moins, attendez.

LA FLEUR, *le prenant par un bras.*

Non, Monſieur le Devin. Nous voyons toute la grandeur de votre mérite.

SAINT-JEAN, *vivement, le prenant par l'autre bras.*

Votre ſcience.

CHAMPAGNE.

Vos lumières.

Digitized by Google

JACQUES.

Mais, laiſſez-moi aller.

LA FLEUR.

Non, Monſieur Jacques. Voudriez-vous nous perdre?

JACQUES, *ſe levant.*

Comment, vous perdre?...

CHAMPAGNE.

Oui, nous perdre.

SAINT-JEAN.

Qu'y gagneriez-vous?

JACQUES *ſe relevant, à part, en s'écartant.*

Ah! ah! bon.... Seroit-ce-là les voleurs? Oui; ce ſont eux. Tatiguoi! ils me ſauvent d'une belle.... (*Gravement.*) Il eſt bian tems, vraiment, après que j'avons pris la peine de remplir note eſtomac, pour deviner, au riſque d'avoir une indigeſtion! Que ne veniez-vous plutôt? J'en ſuis fâché.

CHAMPAGNE.

Tenez, nous vous en offrons la moitié.

JACQUES.

La moitié!... Ah! vous vouliez eſſayer de me tenter; mais je ſommes connu pour homme d'honneur, afin que vous le ſachiez.

LA FLEUR.

Eh bien! c'eſt donc par votre honneur, que nous vous conjurons, mon cher Monſieur Jacques, de ſauver la vie à trois pauvres diables, qui ne ſont pas au fond des voleurs.

Digitized by Google

JACQUES.

Non. Oh! non, non....

LA FLEUR.

Nous n'avons jamais fait que ce petit coup-là....

JACQUES.

Bian débuté.

LA FLEUR.

Dans la seule idée d'entreprendre un petit commerce, pour vivre après en honnêtes gens, comme bien d'autres.

JACQUES.

Je vous entends.... Je n'avons pas le cœur dur. Levez-vous.... Vous m'attendrissez. Mais, tenez, si vous voulez que je vous sauvions la vie, il faut m'avouer tout; ce n'est pas stapendant que je sachions ce qui en est, aussi-bian que vous.

LA FLEUR.

Nous le voyons bien.

JACQUES.

Eh bian! j'allons tâcher d'arranger tout cela. Montrez-nous d'abord le collier. Vous l'avez là?

LA FLEUR.

Non, Monsieur. Il est dans ma paillasse.

JACQUES, *riant.*

Je le savons bian. Je voulions voir si vous diriez le vrai.... Mais c'est à vous de parler. Comment l'avez-vous pris? La vérité, ou vous êtes perdus.

LA FLEUR.

Il faut que vous sachiez que Madame la Marquise aime un jeune Abbé qui est son fillaut,

Digitized by Google

de qui elle prend la peine de former la jeunesse.

JACQUES.

Pour l'avancer dans le monde, n'eſt-ce pas? Je ſavons ça.... Eh bian! ce jeune Abbé?....

LA FLEUR.

Et comme je vous dis, elle l'aime beaucoup. Il va ſouvent avec elle dans le parc jouer au volant.

JACQUES.

Et ce petit Abbé n'a-t-il pas peur que le hâle ne gâte le teint de Madame la Marquiſe?

LA FLEUR.

Oh! il a ſoin de la mener dans un petit cabinet de verdure....

JACQUES.

Nous y v'là: pour la mettre à l'ombre. (*Riant.*) J'avions deviné ça, voyez-vous.

LA FLEUR.

Oui, vous devinez bien. Ils vont s'y repoſer ſur un ſopha qui eſt là.

JACQUES.

Bon, ça; tatiguoi, un ſopha! Il eſt bian placé là; c'eſt bon, c'eſt bon.

LA FLEUR

Ils batifolent comme des enfans.

JACQUES.

Madame eſt d'âge à bian jouer. Ils s'en donnent. Ah! ah! ah! Vous êtes de bonne-foi, c'eſt bian, c'eſt bian.... Mais le collier?

Digitized by Google

LA FLEUR.

Madame l'a oublié avant-hier sur la cheminée de l'anti-chambre, & comme nous avions déja vu bien des fois qu'elle avoit laissé tombé sa tabatière & ses gants dans le parc, en folâtrant avec le petit Abbé.....

JACQUES.

Eh bian! oui. Je devinons que vous avez dit qu'on pourroit penser de même du collier, & vous l'avez pris: v'là ce que c'est, v'là ce que c'est.

SAINT-JEAN.

Comme il devine donc tout!

JACQUES.

Vous le voyez. Ah ça, pisqu'à ça près vous êtes d'honnêtes gens, j'voulons bian vous servir.

LA FLEUR.

Ah! Monsieur Jacques!

JACQUES.

Écoutez: prenez le collier. Glissez-le derrière la tête du sopha, entortillé dans un peu d'herbes, comme si on se fût roulé dessus. Madame la Marquise croira que c'est elle, ou le petit Abbé, & tout ira bian. Allez dire que je suis prêt à parler.

LA FLEUR.

Bien obligé, Monsieur Jacques. Nous vous ferons faire encore quelque bon repas.

JACQUES.

Ça n'est pas de refus. Dépêchez-vous.

(*Ils sortent.*)

Digitized by Google

SCENE XXI.

JACQUES, *seul.*

ON a bian raiſon de dire qu'il ne faut jamais jetter ſa bonne fortune à ſes pieds. Ces trois frippons-là ont ſauvé mes épaules, il faut bian les ſauver itout. V'là Madame la Marquiſe.... Que je vais bian la réjouir.... Stapendant, tenons note gravité comme il faut.

SCENE XXII.

JACQUES, LA MARQUISE, JULIE, SUZETTE.

LA MARQUISE.

EH bien! Monſieur le Devin, vous pouvez donc me donner des nouvelles de mon collier?

JACQUES.

Oui, Madame la Marquiſe.

JULIE.

Bien ſûres, bien ſûres?...

JACQUES, *bas à Julie d'un ton goguenard.*

Auſſi ſûres que de vos boucles d'oreilles.

JULIE,

Digitized by Google

JULIE, *le pouſſant par le bras.*

Parlez donc à Madame.

JACQUES.

C'eſt juſte.... Madame, tenez, ma viſion m'a dit, que le jour que vous l'avez perdu, vous étiez avec un jeune Abbé dans le parc, auprès d'un ſopha.

LA MARQUISE.

Quoi ! un ſopha ?

SUZETTE.

Eh ! oui, Madame, il y en là un. Monſieur le Marquis me l'a montré pluſieurs fois.

LA MARQUISE.

Ne parlons que de mon collier.

JACQUES.

Excuſez, Madame. C'eſt pourtant là que le ſopha eſt néceſſaire ; car c'eſt par derrière la tête de ce ſopha, que votre collier ſe trouvera mêlé dans de l'herbe foulée. V'là comme j'ai vu la choſe.... &....

LA MARQUISE, *vivement.*

C'eſt bon, c'eſt bon. Allons vîte voir, Julie ; allons. (*A Jacques.*) Attendez-moi là ; je vais vous recompenſer tout de ſuite, ſi mon collier s'y trouve.

Digitized by Google

SCENE XXIII.

JACQUES, SUZETTE.

SUZETTE.

MAIS, mon papa, Madame la Marquiſe va dans le boſquet, & ſi le collier n'alloit pas s'y trouver?

JACQUES.

Il s'y trouvera; ne t'inquiètes pas. Je ſavons bian ce que je faiſons.

SUZETTE.

Comment avez-vous pu deviner cela?

JACQUES.

Mais.... par.... le moyen.... Au ſurplus, ça ne te regarde pas. Ce n'eſt pas à toi à pénétrer là-dedans.

SUZETTE.

J'entends une voiture dans la cour. C'eſt ſûrement Monſieur le Marquis qui arrive. Allez-vous-en, mon père: il eſt plus fin que Madame.

JACQUES.

Tais-toi: j'ai deux louis d'or à recevoir. Je ne m'en irai qu'après. (*Appercevant la Marquiſe.*) La v'là; tians, la v'là.

Digitized by Google

SCENE XXIV.

JACQUES, SUZETTE, LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE.

VOUS êtes charmant, mon cher Jacques ; j'ai retrouvé mon collier, comme vous me l'avez dit. Tenez, voilà les deux louis que je vous ai promis.

JACQUES.

Bian obligé, Madame la Marquise.

SCENE XXV.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR.

LA FLEUR, *venant avertir.*

MONSIEUR le Marquis eſt arrivé, Madame.

LA MARQUISE.

Dites-lui que je ſuis ici.

SUZETTE, *à Jacques.*

Allez-vous-en, allez-vous-en.

LA MARQUISE.

Non, non ; pourquoi cela ?

Digitized by Google

JACQUES.

C'eſt qu'on ſait que quand un mari arrive de voyage, on a queuque choſe à ſe dire enſemblement. Adieu, Madame.

LA MARQUISE.

Non, reſtez; je le veux.

JACQUES.

Puiſque vous le voulez.... (*Bas à Suzette.*) J'ai deviné.... Qu'eſt-ce que j'ai à craindre?

SCENE XXVI.

LA MARQUISE, JULIE, JACQUES, SUZETTE, LE MARQUIS, LES DOMESTIQUES.

LA MARQUISE, *gaiement.*

VOUS arrivez dans un moment bien agréable, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Votre gaieté me le prouve.

LA MARQUISE.

Aſſurément; car je croyois mon collier perdu, & voilà un Devin unique, qui vient de me le faire retrouver.

LE MARQUIS.

Un Devin? La bonne choſe! Vous y croyez de bonne-foi?

Digitized by Google

JULIE.

Si vous saviez tout ce que nous savons là-dessus, vous n'en douteriez point.

SUZETTE.

Oh ! pour cela non. (*Bas au Marquis.*) Il a deviné aussi les boucles d'oreilles de Julie.

LE MARQUIS, *à part, d'un ton piqué.*

Ah ! ah ! oui-dà ? Tu me le payeras. (*Au Devin.*) Approche. C'est donc toi, mon ami, qui veux faire le Sorcier ?... Est-il possible que ces sots-là en trouvent de plus sots qu'eux encore ?

JACQUES, *avec gravité.*

Des sots ! Monsieur le Marquis ? On ne doit pas mépriser des gens qui donnent des preuves de leur savoir faire.

LE MARQUIS.

Puisque tu veux faire le Docteur, eh bien ! je suis curieux de te mettre à l'épreuve, moi.

JACQUES, *à part.*

Ah ! diable !

LA MARQUISE.

Eh ! l'épreuve est faite, Monsieur.

LE MAQUIS.

Elle ne l'est pas pour moi. (*A Jacques.* Écoutez, Monsieur le Devin : je vous donne quatre louis, si vous devinez ce que je vais vous demander, ou je vous ferai donner vingt coups d'étrivières, si vous ne devinez pas.

JACQUES, *à part.*

Queu diable de marché !... (*A M. le Mar-*

Digitized by Google

quis.) Eh bien ! on connoît mes conditions. Qu'on me prépare un bon repas, je reviendrai demain.

LE MARQUIS.

Non, non, non. Tu as assez bu & assez mangé. Tu m'as l'air d'un maître frippon, qui joue bien sa marote.... Je vais le voir. Allons, viens avec moi, la Fleur. (*Aux autres Domestiques.*) Vous autres, veillez-le de près, qu'il ne sorte pas.

(*Il sort avec la Fleur.*)

SCENE XXVII.

LA MARQUISE, JULIE, SUZETTE, JACQUES, LES DOMESTIQUES.

JACQUES, *avec humeur.*

MAIS, mais, mais; on ne fait pas comme ça violence aux gens.

JULIE.

Y pensez-vous ? Vous allez encore avoir pour boire.

JACQUES, *à part.*

Ou les étrivières.

LA MARQUISE.

Va, mon ami, rassure-toi; quand on a aussi-bien deviné que tu l'as fait, on ne doit avoir rien à craindre.

JACQUES.

Ça est vrai, Madame la Marquise, ça est vrai.

Digitized by Google

(*Bas à Suzette.*) Alle ne ſait pas le fin de l'hiſtoire.

SUZETTE, *bas à Jacques.*

Je voulois auſſi que vous vous en allaſſiez.

JACQUES, *bas à Suzette.*

Tu avois raiſon.... Mais il n'y a pas moyen à préſent. On me garde à vue, n'eſt-ce pas ?

SUZETTE, *bas à Jacques.*

Vraiment, oui.

UN LAQUAIS, *qui le voit retourner.*

Ne craignez rien; nous ne toucherons pas trop fort..., Vous ſavez bien ?...

JACQUES.

Oui, oui; bien obligé..... J'entends quelqu'un.... C'eſt déja Monſieur le Marquis..., V'là mon coup de grace.

SCENE XXVIII.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS, LA FLEUR, *tenant un plat ou une ſoupière couverte.*

LE MARQUIS.

ALLONS, Monſieur le Docteur; il faut deviner ce qui eſt là-dedans.

JACQUES, *à part.*

Maudit devinage ! maudite gourmandiſe !.... Je ſuis perdu. (*Il tremble.*)

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Ah ! la peur te prend ?

JACQUES.

Non, Monsieur, non ; je n'ai pas peur. C'est que je tremble toujours en faisant mes conjurations,

LE MARQUIS.

Eh bien ! devine donc ? ou tu sais ce que je t'ai promis.

JACQUES, *à part.*

Que trop, de par tous les diables....

LE MARQUIS.

Allons donc.

JACQUES.

Un moment. On ne commande pas aux génies..... (*A part.*) Je n'en peux plus..... (*Regardant autour de lui.*) Si je pouvois m'esquiver....

LE MARQUIS.

Ah ! tu veux te sauver ?.... Tu n'es qu'un fourbe. (*A ses Gens.*) Allons, prenez un bon nerf de bœuf.

JACQUES, *à part.*

C'en est fait. (*Haut.*) Ah ! pauvre Cocq ! te voilà pris.

LE MARQUIS, *étonné.*

Il a, ma foi, deviné.

JACQUES, *aussi étonné.*

Oui-dà ?

SUZETTE.

Qu'est-ce qu'il a donc deviné ?

Digitized by Google

LE MARQUIS, *decouvrant le Cocq.*

Tiens, voilà un Cocq que j'ai renfermé là-dedans.... Ma foi, je ne ſais plus où j'en ſuis.

JACQUES, *à part.*

Ouf! ni moi non plus.... (*Avec rodomontade.*) Ah! ah!... Monſieur l'incrédule; mais, mais, en vérité, on paſſeroit pour je ne ſais qui, avec ces gros Seigneurs; parce qu'ils n'y connoiſſent rian. Mais à la parfin de ça, il faut qu'ils baiſſent pavillon devant les Savans.

LE MARQUIS.

Cela eſt juſte. Tiens, voilà les quatre louis.

JACQUES.

Je les avons bian gagnés.... Ah! v'là Marguerite.

SCENE XXIX & dernière.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE.

JACQUES.

TIANS, note femme, tians; v'là ſix louis d'or que j'avons gagné à forciliſer.

MARGUERITE.

Ah! mon pauvre homme, que j'avions de peur, ſur ce qu'on m'a dit. Vians, que je t'embraſſe, mon pauvre Cocq.

JACQUES, *à part, à Marguerite.*

Tais-toi donc.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Son pauvre Cocq! Que dites-vous donc là?

MARGUERITE.

Eh! oui, Monſieur le Marquis; c'eſt Jacques Cocq, mon homme.

JACQUES, *à part, à Marguerite.*

Ah! la bavarde! Alle va me déſorciliſer....

LE MARQUIS.

Oui-dà! Jacques Cocq? Voilà le ſortilége. Si tu as gagné les quatre louis, tu as bien gagné auſſi les étrivières.

LA MARQUISE.

Ah! Monſieur le Marquis, il a deviné.

LE MARQUIS.

Par haſard; comme le reſte, ſans doute. Ce n'étoit pas là mon marché, à moi.

SUZETTE.

Vous ne l'avez pas dit. Cela ſeroit bien injuſte.

LA MARQUISE.

Tout cela eſt fort bon; mais comme je vois que vous avez fait tous les trois votre complot enſemble, choiſiſſez à qui acquittera la dette.

SUZETTE.

Si vous n'êtes pas plus méchant que quand vous courez le ſoir après moi dans le parc, avec votre petite baguette, je veux bien les épargner à mon père. Mais ne touchez pas plus fort, au moins.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Je vois que tu as le cœur hon. Je lui fais grace, à cauſe de toi, & lui laiſſe ſes quatre louis.

JACQUES.

Voyez donc, qu'on eſt heureux d'avoir une jolie fille! Ça vous fait gagner des louis d'or, & ça ſauve les étrivières au Devin par haſard.

AU PUBLIC.

Je ne craindrai plus le haſard, Meſſieurs, ſi j'ai eu le bonheur de vous plaire.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Marsollier des Vivetières, Benoît Joseph

LES DEUX PETITS SAVOYARDS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÉLÉE D'ARIETTES.

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Mercredi 14 Janvier 1789, & à Versailles, devant Leurs Majestés, le Vendredi suivant.

Paroles de M. MARS..... DES V.....

Musique de M. DALEIRAC.

A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, place de la Comédie Italienne.

M. DCC. LXXXIX.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

M. DE VERSEUIL, Seigneur du château, étranger, né sans fortune, qui a amaſſé de grands biens en Amérique, & eſt venu en France ſe fixer. — *M. Solier.*

LE BAILLI. — *M. Roſiere.*

CLERMONT, Valet-de-Chambre de M. de Verſeuil. — *M. Valeroi.*

MICHEL, JOSET, } Savoyards. — *Mme. St. Aubin. Mlle. Renaud, cte*

JACQUES, Marchand de pains d'épices. — *M. Cellier.*

UNE JEUNE FILLE. — *Mlle. Guerin.*

PAYSANS, PAYSANNES.

DOMESTIQUES, GARDES.

La Scène ſe paſſe dans une cour du Château de Verſeuil, près Lyon.

Digitized by Google

LES DEUX
PETITS SAVOYARDS,
COMÉDIE.

(*Le Théâtre repréſente la cour du Château fermé par des murs ; aux premieres couliſſes, du côté du Roi, ſont deux petits pavillons, entre leſquels ſe trouve la porte d'entrée ; les pavillons tiennent au mur : un ſeul eſt en ſaillie ; & il y a une petite porte d'entrée : en face des Spectateurs eſt une fenêtre, ſur le toit, une cheminée.*

Il faut obſerver que la porte d'entrée eſt grande, qu'il y en a une petite, ſelon l'uſage, qui eſt la ſeule qui s'ouvre, & qu'il faut qu'elle ſoit au niveau des deux pavillons, & un peu oblique, afin que les Spectateurs puiſſent voir la ſcene où Michel & Joſet forcent la ſerrure. De l'autre côté une des ailes du château, & au fond, en face, eſt une porte cintrée en bois, avec un grand cartel au-deſſus, où ſont les armes du Seigneur.

Près de la porte, un mai avec des guirlandes & des rubans ; la porte du fond donne dans une allée où l'on peut appercevoir quelques boutiques & treteaux ; un tableau ſur un bâton ; une curioſité ; une portiere rouge ; enfin, les apparences d'une foire.

On remarquera qu'il y doit avoir deux tuyaux de cheminée, l'un ſur le toit du Château, l'autre ſur celui du pavillon, des arbres le long du mur, & des deux côtés de la porte de la foire deux bancs, des Chaiſes de jardin près le pavillon, & une table où l'on boit.)

SCENE PREMIERE.

(*Au lever de la toile, le Bailli eſt ſur le devant du Théatre, avec des Gardes, quelques Marchands qui entrent & qui ſortent de la foire, des Payſans, des jeunes Filles qui danſent une ronde.*)

CHŒUR.

AH ! quel beau jour ! ah ! quel plaiſir !
A la fête
Qu'on apprête,

Digitized by Google

Tout le pays doit accourir.
Là-dedans,
Des marchands,
Des chalans
De toute eſpece ;
On s'empreſſe
De venir
Se réjouir.
Ah! quel beau jour, &c.

LE BAILLI, *avec l'air empeſé.*

Suivant l'antique uſage
Du village,
Mes enfans,
En ce jour, tous les ans,
Les Marchands
Viennent ſe rendre,
Et peuvent vendre
A tous venans.

CHŒUR.

Ah! quel beau jour, &c.

LE BAILLI, *s'égayant.*

Ce ſoir au château l'on danſe,
Et l'on donnera du vin ;
Puis vous ſaurez que demain,
Pour changer.... l'on recommence.

CHŒUR.

Ah! quel beau jour, &c.

LE BAILLI.

Aurons-nous ſpectacle, ce ſoir ?

UN GARDE, *donnant au Bailli la liſte des curioſités de la foire.*

Sur l'affiche vous pouvez voir.

LE BAILLI, *liſant à demi-voix.*

Maguelone de Provence,
Le premier ſpectacle de France.

LE CHŒUR.

Entends-tu ça ?
Maguelone de Provence !
Connois-tu ça ?
(*Au Garde.*)
Faut-il payer d'avance
Pour entrer-là ?
Combien pour ça ?

LE GARDE.

L'honneur de vot' préſence.

LE CHŒUR.

J'irons voir ça,

Digitized by Google

LE BAILLI *continue entre les dents.*

Polichinel & le géant,
L'escamoteur, le lion vivant.....
(*Elevant la voix.*)
Et cette romance touchante,
Que par-tout l'on aime & l'on chante....
Où vous entendrez par quel art
Blondel sauva le Roi Richard.

LE CHŒUR, *vivement.*

J'irons voir ça,
J'connoissons ça,
J'savons déjà
Cette romance.
Oui, j'irons-là,
Oui, j'irons-là.

LE CHŒUR.

Ah! quel beau jour, &c.

LE BAILLI.

La police de cette foire, qui a lieu tous les ans dans le parc, le jour de la fête du Seigneur, est confiée à mes soins; d'après cela, la grande porte sera fermée tout le jour, & celle-ci (*montrant la petite*) ne s'ouvrira que par mon ordre.

JACQUES.

Vous ne voulez laisser entrer cette année que les gens du pays; il est juste qu'il soient préférés, surtout ceux qui.... (*Il fait le geste de payer.*)

LE BAILLI.

Sans doute: j'eus beaucoup à me répentir, lors de la derniere fête, d'avoir permis l'entrée à des étrangers.

JACQUES.

Entre autres à ces petits drôles qui courent le pays, & ne viennent dans les foires que pour attraper les acheteurs, voler tout ce qu'ils trouvent, & ne rien payer.

LE BAILLI.

C'est affreux!.... oh! je n'y ferai pas repris.

JACQUES.

Il en viendra, allez; ils savent que c'est le jour.

LE BAILLI.

Et moi, je sais.....

Digitized by Google

SCENE II.

Les précédens; MICHEL, JOSET, *en dehors.*

MICHEL, *montrant sa tête par-dessus le mur.*

J'Y sommes enfin; c'est ici.

JACQUES.

T'nez, il y a queuq'zun à la porte.

JOSET, *criant.*

Vlà l'plaisir, mesdames, vlà l'plaisir.

MICHEL, *criant.*

La marmotte en vie, la pièce curieuse. (*Il disparoît.*)

JACQUES.

J'vous l'avois bien dit: en v'là.

LE BAILLI, *aux Gardes.*

N'ouvrez pas.

MICHEL.

Joset la porte est fermée.

JOSET.

Faut sonner. (*Il sonne.*)

LE BAILLI, *à travers la porte.*

Vous ne pouvez pas entrer.

JOSET.

Oh! qu'si; j'savons que c'est la fête du lieu, & que tout le monde y est ben reçu. (*Il sonne très-fort.*)

LE BAILLI.

Mais quand je vous dis..... (*Il sonne toujours plus fort.*) Ouvrez, je vais leur parler. (*On ouvre.*)

MICHEL, *au Garde qui lui ouvre.*

Ben obligé, Monsieur.

(*Ils entrent tous deux gaiement, & sont vêtus en Savoyards; Michel porte sur son dos une boîte où est la marmotte; il tient un triangle à la main; Joset est chargé d'une loterie pleine de croquets, avec un cadran.*)

JOSET, *criant.*

V'là l'plaisir, Mesdames, v'là le plaisir.

LE BAILLI, *l'interrompant.*

Doucement, doucement; eh! que prétendez-vous,

Digitized by Google

s'il vous plaît, en entrant ici ? quel eſt votre projet ?

MICHEL.

de vendre & d'amuſer, ſi ça ſe peut.

LE BAILLI.

Vous ne ſavez donc pas qu'il faut auparavant m'en demander la permiſſion !

MICHEL.

J' croyois, moi, qu'il devoit toujours être permis d'gagner ſa vie, à celui qu'en avoit beſoin.

LE BAILLI, *d'un ton très-important.*

Non, Monſieur..... il y a une Ordonnance qui défend aux gens ſans aveu de s'arrêter dans les villages.

JOSET, *tout triſte.*

Faut c'tapendant ben s'arrêter qu'euq'part quand on eſt fatigué.

LE BAILLI.

Et encore, ſonner à cette porte d'une maniere indécente !

MICHEL.

Je croyions qu'on entendoit pas, j'vous en d'mandons excuſe, M. le Bailli.

LE BAILLI.

Il eſt bien temps !

MICHEL.

Il l'eſt toujours de ſe repentir & de pardonner.

LE BAILLI.

Petits hypocrites !

JACQUES.

C'eſt ben vrai, ça !

UNE JEUNE FILLE.

M. le Bailli, ils ſont ſi jeunes, ſi gentils, pourquoi ne pas les laiſſer ? ça nous amuſera de tirer à la loterie.

JOSET, *à la jeune fille.*

Mam'ſelle, vous êtes ben honnête, vous, ben compatiſſante. T'nez, j'n'ons pas un liard, tel qu' vous m' voyez ; c'eſt ſu c' croquet, qu'eſt-là dedans, que j'fondons not' ſubſiſtance & ç'telle-là d'not' pauvre mere, qui paſſe avant tout ; ça n'empêche pas, Mam'ſelle, obligez-moi de tirer ; ça ne vous coûtera rien, & tout coup gagné !

Digitized by Google

LE BAILLI, *à Joset.*

Je vous dis que vous ne pouvez pas vendre ici votre marchandise.

JOSET, *d'un ton résolu, ainsi que dans toute cette scène.*

Eh bien, je la donne; qu'avez-vous à dire?

LE BAILLI.

Prétexte que tout cela! J'ai des raisons....

JACQUES.

De bonnes raisons (*à part.*) Et moi donc?

LE BAILLI.

On s'est plaint, & j'ai bien promis que cette année.... ainsi, prenez votre parti.

JACQUES, *les repoussant.*

Et au plutôt.... délogez... ne venez pas ici nous faire tort.

MICHEL, *suppliant.*

Eh! mon Dieu, M. le Marchant, faut ben qu'chacun vive; je sommes deux pauvres enfans....

JACQUES, *au Bailli.*

Ils disent tous de même.

MICHEL.

J'avons perdu not' père, qui n'étoit pas fait....

JACQUES, *d'un air méprisant.*

Vot' père!... qui n'étoit pas fait....

MICHEL.

Oui, il a été à son aise, not' père, & si vous saviez.... je portons avec nous des preuves de tous ça... peut-être ben qu'un jour....

JACQUES.

Tous ces petits drôles-là vous font d'z'histoires....

MICHEL.

Ah! Monsieur, pouvez-vous....

JOSET, *à Michel.*

T'es ben bon d'li répondre, aussi; prends-moi plutôt ton triangle, & ferme li-en la bouche.

JACQUES.

Oui-dà? t'es donc ben méchant, toi; mais voyez donc ce petit morveu! (*Il lui fait pirouetter son chapeau sur sa tête.*)

JOSET,

Digitized by Google

JOSET, *en colère, & enfonçant son chapeau.*

Sarpedié ! t'es l'pus fort ; mais tiens, as-tu un fils à qu'il ait un an, deux ans pus qu'moi, c'est égal ; dis li d'venir pour voir, & j'li parl'rons. (*Il fait le geste de se battre.*)

LE BAILLI, *l'arrêtant.*

Eh bien ! eh bien !

MICHEL.

Calme-toi, Joset ; s'il faut s'batre, tu vois ben que c'est à moi, j'suis l'ainé.

JOSET.

Au contraire, t'es un chef de famille ; j'fis l'cadet, moi, ça n'risque rien.

LE BAILLI.

Petit mutin ! on te fera voir.... Allons, allons, qu'on les chasse.

LA JEUNE FILLE, *bas à Joset.*

N'craignez rien ; v'là M. Clermont, l'valet d'chambre de Monseigneur, c'est tout l'contraire du Bailli.

JOSET.

Ah ! il est bon !

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CLERMONT.

CLERMONT.

QUESTCE donc ? déjà de la rumeur !.... M. le Bailli, vous êtes trop sévère : place pour tout le monde, la meilleure au plus pauvre ; telle est l'intention de Monseigneur.

JOSET, *vivement.*

Dès-lors.... la place est à nous. (*Il pousse Jacques, pense le faire tomber, & son tonneau attrape le Bailli.*)

LE BAILLI.

Ah ! pour le coup....

CLERMONT.

Voici M. de Verseuil.

Digitized by Google

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. DEVERSEUIL.

LE CHŒUR *recommence.*

AH! Monseigneur, daignez venir
Pour voir la fête
Qui s'apprête;
On n'attend que vous pour ouvrir.

(*On lui montre la liste*: Il lit.)

M. DE VERSEUIL.

Mais voilà vraiment des choses très-engageantes. Mes amis, je verrai tout; mais je me réserve ce plaisir-là pour ce soir: que cela ne vous empêche pas de commencer. (*Les marchands s'en vont, il ne reste que le Bailli & les deux petits Savoyards.*) Et ces enfans ne vont pas dans l'enceinte?.. Que vendent-ils?

JOSET.

Du croquet, Monseigneur: on tourne l'aiguille. (*Il en fait le geste.*) Crac.... douze, c'est le gros lot; deux liards pour ça, & l'honneur de votre protection.

M. DE VERSEUIL.

Voyons... (*Il tourne l'aiguille.*) Deux.

JOSET, *ouvrant le tonneau, & y prenant deux oublies.*

Les v'là... Quelle mine ça vous a!

M. DE VERSEUIL, *lui donnant six francs.*

Voilà pour te payer.

JOSET, *remettant l'écu à son frère.*

Tiens, Michel, rends.

MICHEL, *rendant l'écu à M. de Verseuil.*

J'ons pas d'monnoie, monseigneur, ce s'ra pour une autr'fois.

M. DE VERSEUIL, *riant.*

Garde tout.

MICHEL, *avec ame & baisant l'argent.*

Oh! ma mere....

M. DE VERSEUIL.

Vous avez une mere!

Digitized by Google

MICHEL.

Oui, Monſeigneur, & un' bonne, un' ben bonne mere... Il ne nous reſte qu'elle.

JOSET *à Michel.*

Faut li acheter avec ça tout... tout ce qu'elle a d'beſoin.... Mais, Monſeigneur, & nous qui oublions de vous remercier, & de vous faire entendre la p'tite chanſon d' not' pays.

M. DE VERSEUIL.

D'où êtes-vous ?

MICHEL.

Des montagnes de Piémont.

JOSET, *montrant ſon habit.*

Ça s'voit.

M. DE VERSEUIL, *vivement.*

Comment ! vous feriez ?....

LE BAILLI, *d'un air mépriſant.*

Eh ! oui, des Savoyards.

CLERMONT, *bas au Bailli.*

Avez-vous oublié que M. de Verſeuil eſt né.....

LE BAILLI, *bas.*

Ah ! oui,... Que je ſuis donc bê....

MICHEL.

Oh ! ça, c'eſt vrai, Monſeigneur.... j'ſommes des Savoyards.

M. DE VERSEUIL.

J'eſtime fort cette nation ; ce ſont d'honnêtes gens, laborieux, fidèles....

MICHEL.

Monſeigneur eſt ben bon : malheureuſement qu'tout le monde ne penſe pas comme lui : demandez plutôt à Monſieur que v'là.

M. DE VERSEUIL.

Quoi donc ?

JOSET.

J'nons pas d'rancune ; mais c'eſt qu'ſi ce Monſieur que v'là nous avoit chaſſés tout-à-l'heure, comme il en avoit la bonne intention, je n'pourrions pas à préſent avoir l'honneur de vous chanter *Dica*, *Jeannette*, ou une autre pus nouvelle ; car j'en ſavons pluſieurs.

Digitized by Google

LE BAILLI, *à part. frappant du pied.*

L'impudent ! il me la paiera. . . .

M. DE VERSEUIL.

Qu'eſt-ce ?

JOSET.

C'eſt qu'il eſt obligeant, M. le Bailli. . . . v'là déjà qu'i bat la meſure. . . . Michel, à côté d'moi, ton triangle. . . . tu ſais bien ?

CHANSON SAVOYARDE,

Accompagnée du triangle.

Aſcouta, Jeannette,
Veux-tu biaux habits ?
La rirette ;
Aſcouta, Jeannette,
Pour aller à Paris.
Oui-dà ! Monſieur, dit la fillette,
Pourquoi faire, me donner ça ?
Eh ! comment, Jeannette,
Avec tant d'appas,
La rirette ;
Eh ! comment, Jeannette,
Tu n'devines pas ?

MICHEL, *frappant ſur ſon triangle, comme pour appeler le peuple.*

La marmotte en vie, la piece curieuſe.

JOSET.

DEUXIEME COUPLET.

Aſcouta, Jeannette,
Veux-tu de l'argent,
La rirette ;
Aſcouta, Jeannette,
Tiens, prends, mon enfant.
Ah ! ah ! Monſieur, dit la fillette,
Comment faire pour gagner ça ?
Eh ! comment, Jeannette,
Avec tant d'appas,
La rirette ;
Eh ! comment, Jeannette,
Tu n'devines pas ?

MICHEL, *criant.*

La marmotte en vie, la piece curieuſe.

Digitized by Google

JOSET.

TROISIEME COUPLET.

Aſcouta, Jeannette,
Baillo-m'un baiſer,
La rirette;
Aſcouta, Jeannette,
Et ſans me refuſer.
Ah! ah! Monſieur, dit la fillette,
Comment faire pour vous dir' ça?
Sachez que Jeannette,
Quand elle aime bien,
La rirette;
Sachez que Jeannette
Donne ça pour rien.

MICHEL.

La marmotte en vie, la pièce curieuſe.

M. DE VERSEUIL.

Votre chanſon me rappele mes jeunes années.

MICHEL.

Vous avez été dans not' pays, Monſeigneur?

M. DE VERSEUIL, *avec émotion.*

Oui, oui, j'y ai été; je ne l'oublie point.

MICHEL.

Ma fin' c'eſt un bon pays; ſi c' n'eſt qu'on n'y a ni pain, ni argent, ni d' quoi en gagner; mais auſſi, dès qu'on a amaſſé qu'euqu' ſous....

JOSET, *au Bailli, qui remue la botte où eſt la marmotte.*

Ne touchez donc pas, Monſieur.....

LE BAILLI.

Eſt-ce qu'on ne peut pas la voir, cette marmotte?

MICHEL.

Si Monſeigneur le vouloit.....

M. DE VERSEUIL, *riant.*

Oh! je vous en tiens quitte.

LE BAILLI, *avec l'air important.*

Mais moi.....

JOSET, *aſſis ſur ſon tonneau.*

Vous? (*Il le regarde du haut en bas.*) Eh bien all' dort.

Digitized by Google

LE BAILLI.

Ah! elle dort; c'eſt malheureux.

JOSET, *d'un ton réſolu.*

Non, c'eſt hureux.

LE BAILLI.

Et pourquoi?

JOSET, *embarraſſé.*

Parce que..... pendant ce tems-là...., all' n'entend pas d'ſottiſes.

LE BAILLI, *appuyant.*

Ni n'en dit.

JOSET, *du ton du Bailli.*

Comm' vous dites.

LE BAILLI.

Monſeigneur, Monſeigneur.....

M. DE VERSEUIL, *à part.*

Je m'amuſe de leur querelle; mais ne le laiſſons pas voir. (*Haut, s'adreſſant aux enfans.*) Allons, ſongez que M. le Bailli me repréſente.

JOSET, *vivement.*

Monſeigneur, vous n'êtes pas reſſemblant.

M. DE VERSEUIL, *à Joſet.*

Taiſez-vous. Bailli, pardonnez à ſon âge; rentrez dans le parc, votre préſence y eſt néceſſaire; mais ſongez que je veux qu'aujourd'hui tout le monde ſe réjouiſſe.

MICHEL, *bas à Joſet.*

T'as fâché l'Seigneur!

JOSET, *bas.*

Oh! que nenni, j'lons vu s'cacher pour rire.

M. DE VERSEUIL, *aux enfans.*

Vous avez manqué au Bailli, & pour votre punition.... vous reſterez au château.

LE BAILLI, *revenant, & bas au Seigneur.*

Au château! j'obſerverai à Monſeigneur que déjà pluſieurs fois ſa facilité.....

M. DE VERSEUIL.

Mon cher Bailli, j'ai pu y être pris dix fois, vingt fois; je le ſerai peut-être encore, c'eſt un

Digitized by Google

malheur ; mais si un jour, enfin, un seul jour le Ciel me sert assez pour me faire rencontrer une famille honnête à secourir, un véritable pauvre à soulager, sera-ce à moi de me plaindre ? & n'aurai-je pas encore assez bien placé mon argent ?

JOSET, *assis sur la loterie.*

C't'homme-le a du bon !

SCENE V.

M. DE VERSEUIL, MICHEL, JOSET, *ensuite* CLERMONT, UN LAQUAIS.

M. DE VERSEUIL, *revenant à eux.*

J'Ai fait votre paix : on aura bien soin de vous, & vous pouvez vous reposer ici.

MICHEL.

Tout le jour ?

M. DE VERSEUIL.

Oui.

MICHEL.

C'est bon ça ; mais ma mere, all' sera inquiette.

M. DE VERSEUIL.

Elle est ici ?

MICHEL.

Non pas, all' est restée à deux lieues, chez un fermier qui marie sa fille, où que j'devons aller la reprendre.

M. DE VERSEUIL.

Eh ! que fait-elle là ?

MICHEL.

Il' joue de la vielle, pour vous servir.

JOSET.

Et ben, ma fine : on dit même que si all' alloit à Paris.... Oh ! mais j'vous l'amenerons d'main, Monseigneur, & j'li dirons d'apporter sa vielle ; vous l'entendrez ; oh dame ! c'est qu'ça vous a un son.... qu'ça fait un' harmonie.... qu'on s'y peut pas t'nir.

Digitized by Google

M. DE VERSEUIL.

Et votre pere?

MICHEL, *ému.*

Malheureuſement j'l'ons perdu d'bonne heure..... Ah! (*Il ſoupire.*)

JOSET, *ſoupirant auſſi.*

Ah!.... (*Ils ſont prêts à pleurer.*) Faut pas parler de ça, Monſeigneur, parce que.....

M. DE VERSEUIL, *vivement.*

Mes amis, je vous en ſervirai.

MICHEL.

D'l'ouvrage, & du pain, Monſeigneur, v'là tout c'qui nous faut.

M. DE VERSEUIL.

Et comment paſſ'z-vous votre tems?

MICHEL.

J'vais vous l'dire.

JOSET.

J'dirai plus vîte.

MICHEL.

Laiſſe-moi.

JOSET.

Diſons tous deux.

Duo.

Drès que j'voyons paroître le jour,
J'faiſons au Ciel not' priere,
Pour qu'il nous conſerve not' mere,
Pour qu'il conſerve auſſi mon frere,
Et ceux qui plaignont not' miſere.
Et puis d'abord nous nous diſons bonjour.
Bonjour, ma mere, bonjour.
Après, pour gagner not' vie,
Chacun travaille de ſon mieux.

JOSET.

Moi, ma petite loterie.

MICHEL.

Moi, la marmote en vie.
Com' de raiſon.
Le jardinage,
Le labourage
Dans la ſaiſon.
Le ſoir la bourſe eſt bien garnie;

Not·

Not'mere en eſt ravie.
On s'en revient joyeux ;
Et l'on en ſoupe mieux.

JOSET.

On chante la chanſonnette.

MICHEL.

On danſe avec la caſtagnette.

TOUS DEUX.

La flutta,
La tambourina ;
Là, là, là, lá, là, ah!
(*Ils danſent.*)
Si l'on n'a rien gagné le jour ;
S'il faut réduire la pitance,
Dam'! pour ſe conſoler... on danſe ;
On s'étourdit par le tambour ;
On chante la chanſonnette,
On danſe avec la caſtagnette ;
La flutta ;
La tambourina ;
Là, là, là ; lá, là, ah!
Et l'on ſe dit, demain j'ſerons pus ſatisfaits ;
Saute Michel, ſaute Joſet ;
Eh! ſaute, eh! ſaute, là, là, là, ah!

M. DE VERSEUIL.

C'eſt fort bien. Vous avez de la fatigue dans votre métier.

JOSET.

Oh! mais j'ſommes forts..... Voyez plutôt ; (*Il montre ſon bras.*) j'porte cent peſant ; ma loterie à un bras, not' paquet ſous l'autre, la marmotte ſur les épaules, & encore ſur ma tête la vielle de ma mère, quand all'veut bien me l'permettre.

M. DE VERSEUIL, *à Michel.*

Et toi!..... eh! que fais-tu donc?

MICHEL, *modeſtement.*

Je ſoutiens ma mere ; quand elle eſt trop laſſe, Monſeigneur.

M. DE VERSEUIL, *ému & l'embraſſant.*

Bien, bien, Michel : que je t'embraſſe ;..... continuez, mes enfans ; le ciel vous bénira..... Clermont.

CLERMONT, *paroît.*

Monſieur.

Digitized by Google

M. DE VERSEUIL.

Je veux qu'on ait grand soin de ces enfans ; menez-les dans le château ; fais leur tout voir ?....

MICHEL, *d'un air bien suppliant.*

Monseigneur, j'vous demandons pardon, mais voudriez-vous ben dire qu'on donne à dîné à Bébé.

M. DE VERSEUIL.

Sans doute ; eh ! qu'est-ce c'est que Bébé ?

MICHEL, *montrant la boîte.*

C'est not' marmotte, sauf vot' respect, Monseigneur.

JOSET.

Et Brusquet ! que j'avons laissé.... Ah Monseigneur, c'est que vous ne connoissez pas Brusquet.

M. DE VERSUEIL, *riant.*

Oh ! mon Dieu ! non.

JOSET.

Dam', c'est not' chien, Monseigneur : il garde les provisions, fait l'mort, devine les cartes, saute pour le Roi, & pour vous, Monseigneur..... Vous verrez plutôt ce soir.

M. DE VERSEUIL, *à un domestique.*

Je veux qu'on ait grand soin de Brusquet.

MICHEL, *criant de loin au domestique.*

Monsieur, Monsieur, il est chez le jardinier ; vous le trouverez derrière la porte ; un petit chien noir, trois pattes blanches, la queue en trompette, l'oreille déchirée, & crotté.... qu'on ne sait par quel bout le prendre.

LE LAQUAIS, *s'en allant.*

Je vois ça d'ici.

MICHEL, *à M. de Verseuil.*

Que de bontés !... Ah ! si j'savions nous exprimer.

JOSET.

Mais si vous passez jamais par chez nous.... allez.

Ils entrent dans le château.

M. DE VERSEUIL.

Clermont, tu viendras me trouver.

Digitized by Google

SCENE VI.

M. DE VERSEUIL, *seul.*

L'EXCELLENTE journée !.... Je puis donc cette fois me livrer au doux espoir d'avoir rencontré une famille digne de mes bienfaits.

AIR.

Ah ! quel doux moment pour mon cœur !
J'arracherois à la misere
Ces tendres enfans & leur mere !
Ce jour manquoit à mon bonheur.
Mais hélas ! j'ai perdu mon frere ;
Je ne connois plus de parens :
Seul, à la fin de ma carriere,
Qui prendra soin de mes vieux ans ?
Je ne suis point seul sur la terre ;
Tous les pauvres sont mes enfans,
Oui, je le sens ;
L'homme riche, qui veut bien faire,
Peut encor trouver sur la terre
Et des freres & des parens.

SCENE VII.

M. DE VERSEUIL, CLERMONT.

M. DE VERSEUIL.

EH bien !

CLERMONT.

Ils sont enchantés.

M. DE VERSEUIL.

Devines-tu mon projet ?

CLERMONT.

Je m'en doute : en les voyant si aimables, si intéressans, j'ai bien pensé que mon maître seroit tenté de leur faire du bien.

M. DE VERSEUIL.

Oui, mon cher Clermont : mais je veux qu'ils en soient dignes, & tu m'aideras à m'en assurer.

Digitized by Google

Né sans bien, je ne dois ma fortune qu'à mes longs travaux ; en servant ma patrie, j'ai eu le bonheur de m'illustrer & de m'enrichir ; j'espérois, à mon retour d'Amérique, partager mes richesses avec mon frere, ce pauvre Micheli, mais hélas !....

CLERMONT.

Tout vous a confirmé sa mort, & il ne vous reste de lui que son portrait en miniature, qu'il vous envoya à l'instant de votre départ, & qui au costume, annonce qu'il n'étoit pas dans l'opulence.

M. DE VERSEUIL.

J'ai gardé précieusément ce dernier gage de son amitié.

CLERMONT.

Et tel qu'il vous l'a envoyé ; l'on sait bien que vous ne rougissez pas de vos pauvres parens.

M. DE VERSEUIL.

Que ne s'en présente-t-il ?... Mais le ciel me refuse cette satisfaction ; je n'ai su que confusément qu'il avoit épousé une femme vertueuse, qu'un procès injuste..... que la mort, enfin, avoit sans doute terminé leurs malheurs ; c'est ce qui m'a décidé, comme tu sais, à adopter quelques pauvres enfans pour employer ma fortune, & chasser l'ennui de ma solitude ; ceux-ci paroissent honnêtes, gais....

CLERMONT.

Eh ! puis, ils sont du pays de Monsieur.

M. DE VERSEUIL.

Ah ! cela m'a bien un peu déterminé en leur faveur ; mais je serai fort aise de savoir comment ils prendront mes offres ; je veux les leur faire en particulier, afin qu'ils ne puissent pas concerter leurs réponses.... Sépare-les adroitement, & commence à prévenir Michel de mes intentions.

CLERMONT.

Comptez sur mon zèle ; Josef est plus étourdi que son frere ; un rien le distrait, & je pourrai parler à Michel, sans qu'il s'en doute. (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

M. DE VERSEUIL, (*seul.*)

ET leur mere! Ils seroient indignes de mes bienfaits, s'ils pouvoient l'oublier, & je les chasserois à l'instant.... Ils lui enverront des secours: c'est un plaisir que je veux leur laisser: je fais assez pour eux; il est de bornes même à la bienfaisance, & il faut garder quelque chose pour le malheureux du lendemain.... Voici Michel.

SCENE IX.

M. DE VERSEUIL, MICHEL.

M. DE VERSEUIL.

JE veux causer avec toi, mon ami.

MICHEL.

Me v'là à vos ordres, Monseigneur.

M. DE VERSEUIL.

Et de bonne amitié.

MICHEL, *embarrassé.*

Oh! oh!

M. DE VERSEUIL, *approchant le banc.*

Viens t'asseoir.

MICHEL, *les mains croisées & se frottant le ventre.*

Oh! oh!

M. DE VERSEUIL.

Oui, près de moi.

MICHEL, *toujours plus embarrassé.*

Oh! oh!

M. DE VERSEUIL.

Obéis.

MICHEL, *s'asseyant tout d'une piece.*

Me v'là assis, Monseigneur.

M. DE VERSEUIL.

Mets-toi à ton aise.... Allons, tu es là....

Digitized by Google

MICHEL, *roide, sur le bout du banc, les mains gênées, la jambe en avant.*

Je suis à mon aise, Monseigneur.

M. DE VERSEUIL, *riant.*

Soit..... tu me plais!

MICHEL.

Monseigneur est si bon!

M. DE VERSEUIL.

Tu le mérites: je veux te voir heureux; que desires-tu?

MICHEL, *se grattant la tête.*

Oh! dam'! moi....

M. DE VERSEUIL.

Parle.

MICHEL.

J'voudrois..... assez de force..... ou ben assez d'argent pour éviter à ma mere la peine de travailler.

M. DE VERSEUIL.

En te donnant?....

MICHEL.

All' est fiere, ma mere, all' ne veut pas qu'j'acceptions rien que je n'l'yons mérité.

M. DE VERSEUIL.

Hé bien! je t'en ferai gagner.

MICHEL.

Pour ce qui est d' ça, je ne vous volerons pas vot' argent.

M. DE VERSEUIL.

Mais à une condition.

MICHEL, *vivement.*

Ordonnez.

M. DE VERSEUIL.

C'est de rester toujours avec moi.

MICHEL.

V'là qui n' sera pas difficile.

M. DE VERSEUIL.

Tu ne regretteras rien?

MICHEL.

Quand j'aurai ma mere, mon frere.....

Digitized by Google

M. DE VERSEUIL.

Je leur ferai un fort ; mais je ne puis pas te promettre de prendre chez moi toute ta famille ; tu sens bien qu'il m'est impossible....

MICHEL, *vivement, se levant.*

Et moi, Monseigneur, il m'est impossible de les quitter, je n'voulons jamais être assez loin d'eux pour que je n'puisse pas, tous les jours, leur dire bon jour & bon soir.

M. DE VERSEUIL, *se levant.*

Ma fortune !....

MICHEL, *vivement.*

Leur amitié !.... abandonner ma mere !.... Eh ! qui auroit soin d'elle ?

M. DE VERSEUIL.

Joset.

MICHEL.

Et moi ! je.... ah ! Monseigneur.

AIR.

De votre or que pourrois-je faire ?
J'aurois du chagrin, de l'ennui ;
Joset prendroit soin de ma mere ;
Tout l'plaisir seroit donc pour lui ?

Mon bon Seigneur, je vous en prie ;
Laissez-moi toujours avec eux ;
Ça fait le bonheur de ma vie ;
Ici vous m'verriez malheureux.

De votre or que pourrois-je faire ? &c.

DUO.

M. DE VERSEUIL, *à part.*

Son refus m'étonne, m'enchante....
Mais voyons si rien ne le tente ?
(*Haut.*)
Michel, je m'en rapporte à vous.
Auprès de moi restez sans cesse ;
Avoir les plaisirs, la richesse,
Ce destin n'est-il pas bien doux ?
Michel, je m'en rapporte à vous.

MICHEL, *vivement.*

Monseigneur, j'm'en rapporte à vous ;
Près de ma mere être sans cesse,

Digitized by Google

L'aimer, li prouver ma tendreſſe;
Ce deſtin n'eſt-il pas bien doux?

M. DE VERSEUIL.

Dès que le jour commence,
On parcourt les bois, les côteaux;
Les cors, les chiens & les chevaux....
Tous les ſoirs au château l'on danſe.

MICHEL.

Dès que le jour commence,
Pour elle avoir mill' ſoins nouveaux;
La ſoulager par mes travaux,
Et l'embraſſer pour récompenſe.

ENSEMBLE.

M. DE VERSEUIL.
J'apperçois votre répugnance,
Je n'oſe plus vous rien offrir,
Mais en préférant l'indigence,
Craignez de vous en repentir.

MICHEL.
Pardonnez à ma répugnance;
Mais je n'pouvons y conſentir:
Michel eſt né pour l'indigence,
Et Michel ſaura la ſouffrir.

M. DE VERSEUIL, *avec plus de force.*

Dès que le jour commence,
On parcourt les bois, les côteaux.

MICHEL, *de même.*

Dès que le jour commence,
Pour elle avoir mill' ſoins nouveaux.

M. DE VERSEUIL.

Les cors, les chiens & les chevaux....

MICHEL, *inſiſtant.*

La ſoulager par mes travaux....

M. DE VERSEUIL, *vivement.*

Tous les ſoirs au château l'on danſe.

MICHEL, *avec ame, & s'échauffant.*

Et l'embraſſer pour récompenſe.

ENSEMBLE.

M. DE VERSEUIL.
J'apperçois votre répugnance,
Je n'oſe plus vous rien offrir;
Mais en préférant l'indigence,
Craignez de vous en repentir.

MICHEL.
Pardonnez cette répugnance;
Mais je n'pouvons y conſentir:
Michel eſt né pour l'indigence,
Et Michel ſaura la ſouffrir.

M. DE VERSEUIL.

Je vous l'avouerai, Michel, je ne m'attendois pas à ce refus.... (*A part.*) que je ſuis bien loin de blâmer.

SCENE

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, CLERMONT.

CLERMONT, *bas à M. de Verſeuil.*

JE ne puis contenir le petit Joſet; il vouloit abſolument ſavoir ce que vous diſiez à ſon frere; puis, il a apperçu votre uniforme, il a dit auſſi-tôt qu'il vouloit ſervir dans votre régiment; un fuſil s'eſt trouvé là, il s'en eſt emparé, s'eſt mis à faire l'exercice, & a demandé à ſe préſenter à vous.

M. DE VERSEUIL.

Laiſſe-le venir.... (*A part.*) Voyons ſi celui-là.... (*A Michel.*) Ne parlez de rien à votre frere, entendez-vous, Michel?

MICHEL *s'éloigne.*

Non, Monſeigneur. (*Se rapprochant timidement.*) Monſeigneur.... (*En élevant un peu la voix.*) Monſeigneur.

M. DE VERSEUIL, *étonné.*

Que voulez-vous, Michel?

MICHEL, *les larmes aux yeux.*

Je ne vous verrai peut être plus; mais j'vous prions d'croire que, quelque choſe qui arrive, j'ne t'grett'rons pas vot' fortune, mais bien ſeulement vot'amiquié. (*Il s'éloigne triſtement.*) Adieu, Monſeigneur... Adieu. (*Il entre au château.*)

M. DE VERSEUIL.

Adieu, Michel.

JOSET, *qu'on ne voit pas encore, criant.*

En avant.

CLERMONT.

Voilà notre petit mutin.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

M. DE VERSEUIL, CLERMONT, JOSET, (*Joſet entre avec un chapeau à cocarde ſur la tête, & un fuſil ſur l'épaule.*)

JOSET.

EN avant.... (*Il paroît à l'entrée de la couliſſe.*) Marche..... (*Il marche en ſoldat, & s'arrête au milieu du théâtre.*) Mi-tour à droite, mi-tour à gauche, poſez vos armes.... Monſeigneur, j'ai bonne mine, dà.

M. DE VERSEUIL.

Voilà des diſpoſitions.... Tu ſerois donc bien aiſe de ſervir?

JOSET.

Oui, mon Capitaine.

M. DE VERSEUIL.

Soldat?

JOSET.

D'abord.

M. DE VERSEUIL, *ſouriant.*

Officier?

JOSET.

Comme un autre.... quand j'l'aurions mérité.

M. DE VERSEUIL.

Et pourquoi ne t'es-tu pas engagé?

JOSET.

Ma fin', ils diſont comm'ça, que j'navons pas encore la taille.

M. DE VERSEUIL.

Tu veux donc quitter ta mere?

JOSET.

Non pas: nous la menerons à l'armée: eh! ſi je fais une belle action, faut-i pas qu'elle ſoit-là pour la voir donc? & ſi l'on me tue, faut-i pas que mon frere ſoit-là pour la conſoler?

M. DE VERSEUIL.

Mais enfin, ſi l'on ne vouloit, ni de ta mere, ni de ton frere?

Digitized by Google

JOSET.

Alors, le roi perdroit un bon ſoldat.

M. DE VERSEUIL.

Comment ! tu lui tiendrois rigueur juſqu'à ce point-là ?

JOSET.

Oui.

M. DE VERSEUIL, *riant.*

Et s'il t'en prioit ?

JOSET.

Dam'..... Qui m' parle, nous verrons.

M. DE VERSEUIL.

Ah ! je vois que....

JOSET.

Vous n'voyois rian ; car ſi ma mere m' parle par après, le roi aura tort.

M. DE VERSEUIL, *à part avec joie.*

Tous deux.... Suivons. (*Haut.*) Comment, tu refuſerois auſſi ma maiſon, un état tranquille que je puis te procurer ?.... enfin, tu ne voudrois pas reſter ſeul avec moi ?

JOSET.

Seul ?.... oh ! ma fin' non.

M. DE VERSEUIL.

Tu ne m'aimes donc guere ?

JOSET, *embarraſſé.*

Si..... un peu..... pas beaucoup encore.

M. DE VERSEUIL, *à part.*

Il eſt charmant ; (*Haut.*) & ſi je m'offenſois de tes refus ?

JOSET.

Vous me mettriez à la porte, ça ſeroit juſte, & je ne ſerois pas du tout fâché contre vous.

M. DE VERSEUIL.

Joſet, réfléchis.

JOSET.

C'eſt tout réfléchi, Monſeigneur.

M. DE VERSEUIL, *s'amuſant.*

Voyons à nous arranger.

Digitized by Google

JOSET.

Eh! ben, voyons.

M. DE VERSEUIL.

Je prendrai ton frere avec toi.

JOSET.

Bon çà.... Et ma mere?

M. DE VERSEUIL.

Et ta mere?... Je lui ferai une penſion dans ſon pays...

JOSET, *d'un ton d'humeur & s'en allant.*

Adieu, Monſeigneur.

M. DE VERSEUIL.

Tu te fâches?

JOSET, *revenant.*

A vous vrai dire, je n' ſis pas ben aiſe.

M. DE VERSEUIL, *à part.*

Perſiſtons: (*Haut.*) & ſi je le voulois pourtant!

JOSET.

Elle ne le voudra pas elle!....

M. DE VERSEUIL.

Quand je lui ordonnerai, il faudra bien qu'elle y conſente.

JOSET, *en colere.*

Eſt-ce qu'on peut la contraindre à quitter ſes enfans? eſt-ce qu'il y a qu'euqu'un dans le monde qui ait le droit de dire: j' veux que tu quittes ta mere? Eſt-ce que vous auriez quitté la vôtre, vous? fi, fi, vous devriez..... (*Il ſe jette à genoux*) Oh! pardon, Monſeigneur; mais vous m'avez forcé d' vous manquer de reſpect.

M. DE VERSEUIL, *à part.*

Je l'embraſſerois, ſi j'oſois. (*Haut avec l'air fâché.*) Relevez-vous, Joſet; j'excuſe votre jeuneſſe, Michel ſera plus raiſonnable que vous.

JOSET, *vivement & ſans le regarder.*

Je n'en crois rien, Monſeigneur.

M. DE VERSEUIL.

Encore!.... je vous laiſſe un quart-d'heure... prenez garde à ce que vous ferez; mais ſongez que lorſque j'aurai une fois décidé ſur votre ſort, je prétends être obéi ſans réplique; ſinon... (*A part.*)

Digitized by Google

Sortons, car je ne pourrois garder mon sérieux. (*Il sort. En rencontrant Clermont, il rit, & lui fait signe du doigt de ne rien faire paroître.*)

JOSET, *alors levant la tête avec un geste du bras.*

Hum.... Mais qui auroit dit ça d'lui? Oh! mon Dieu!

SCENE XII.

CLERMONT, JOSET.

CLERMONT.

M. Joset, vous avez fait là de belle besogne; voilà Monseigneur dans une colere.....

JOSET.

C'est pour ça que j'voulons m'en aller. (*Il appelle.*) Michel.

CLERMONT.

Pourquoi l'appeller? pour l'engager aussi à la désobéissance, à l'ingratitude? Vous ne le verrez pas que Monseigneur ne le permette.

JOSET, *allant vers le château.*

Je veux l'i parler.

CLERMONT, *le retenant.*

Ah! ça, M. Joset, vous savez que je suis de vos amis; ne nous brouillons pas.... tenez par amitié pour moi, laissez votre frere, & entrez dans ce pavillon, je vous en prie.

(*Il le conduit au pavillon qui est à la premiere coulisse, vis-à-vis le château.*)

JOSET, *entrant.*

A la bonne heure; mais je l'i parlerai.

CLERMONT, *fermant la porte.*

Sans doute. (*Bas.*) Nous y mettrons bon ordre.

JOSET, *à travers la fenêtre, & alongeant le bras entre les barreaux.*

J'li parl'rai, allez....

CLERMONT.

Ce sera de loin, toujours... Courons à présent rejoindre Monseigneur; & savoir ce qu'il veut faire. (*Il entre au château.*)

Digitized by Google

JOSET, *qu'on voit à travers la fenêtre, appelle.* Michel !.... Michel !.... où diable l'ont-ils logé ? Faut pas s'déconcerter pour ça.... (*Il cherche dans le pavillon.*) Une cheminée ! eh oui.... tant mieux, j'sommes au fait ; j'courons là-dedans, dam'! faut voir.... Michel m'entendra, il grimpera auſſi, & nous nous ſauverons..... Bon ! le mouchoir... le v'là. (*Il met un mouchoir bleu autour de ſa tête.*) La gratoire ; j' n'en ons pas beſoin..... Allons, Joſet, hardi, mon garçon, t'y ſeras bentôt. (*Il diſparoît.*)

CLERMONT, *ſortant du château, & regardant de tous côtés.*

Tout eſt tranquille, bon : les ordres de Monſeigneur ſont exécutés.... J'ai enfermé Michel au château.... Joſet eſt là... (*Montrant le pavillon.*) Je ſuis bien ſûr qu'ils ne ſe parleront pas.... (*Il entre dans la foire.*)

SCENE XIII.

JOSET, *& enſuite* MICHEL.

JOSET, *paroiſſant en-haut de la cheminée, & appelant.*

MICHEL ! Michel !... il n'entend pas davantage.... Si j'crie, ça donnera du ſoupçon ; en chantant, il reconnoîtra d'même ma voix, & on ne ſe doutera de rien : mais chanter quand j'ons l'cœur ſerré..... Allons, chantons toujours.... quoique j'n'en aye guere envie.

CHANSON

Qu'il chante en pleurant à moitié.

Une petite fillette,
Qui n'avoit pas plus d'quinze ans,
Pendant qu'on étoit à vêpres,
S'enfuit de chez ſes parens.
Et aie ! & hue !... & pouſſe !... & v'là comme on arrive.
Pauvrette, où qu'vous fuyez comm'ça ?
Le loup bientôt vous croquera....
Ramonez-ci, ramonez-là,
La cheminée du haut en bas.

Digitized by Google

Rien encore ; (*Il écoute.*) ah ! mon Dieu, mon Dieu, il faudra que je chante le second couplet.

DEUXIEME COUPLET.

Alle trouvit sur la route
Un Monsieu ben opulent ;
Il la prit dans son carrosse,
Et tous deux alloient roulant.
Et aie ! & hue !... & pousse !... & v'là comme on arrivé.
Pauvrette, au train dont il y va,
C'monsieu bientôt vous versera.....

(*Michel paroît au haut de la cheminée du château, & chante avec Joset.*)

Ramonez-ci, ramonez-là,
La cheminée du haut en bas.

JOSET.

C'est lui... Écoute, Michel....

MICHEL, *sans l'écouter, chante.*

Avant la fin de l'année
Il survint un accident ;
All' revint dans le village
Et l'on chante en la r'gardant :
Et aie !... & pousse !... & v'là ce qu'en arrive.
A fillette ainsi qui s'en va
Autant il en arrivera.
Ramonez-ci, ramonez-là,
La cheminée du haut en bas.

JOSET.

Tais-toi donc.

MICHEL.

Tu n'veux pas que j'chante ? t'as ben chanté, toi.

JOSET.

C'est vrai ; mais n'faut pas qu'on nous voie.

MICHEL.

On n'a rien à nous dire ; j'sommes sur nos terres.

JOSET.

J'ons à te parler..., j'sis désolé, Michel.

MICHEL.

Comment ça ?

JOSET.

Ce Seigneur si bon.... c'est affreux !

MICHEL.

Dis-moi donc....

Digitized by Google

JOSET.

Deſcends.

MICHEL.

M. Clermont a fermé la porte.

JOSET.

Saute.

MICHEL, *meſurant la hauteur de l'œil.*

Il n'y a pas d'ordre; ça n'a pas été fait à ma meſure.

JOSET.

Et le toit donc?

MICHEL.

T'as raiſon.

JOSET, *deſcendant.*

Regarde ſi perſonne ne vient.

MICHEL, *deſcendant.*

Ma fin', je regarde à mes pieds.... m'y v'là.

JOSET, *en bas.*

M'y v'là auſſi. (*Ils s'embraſſent pluſieurs fois, ſans pouvoir parler.*)

MICHEL.

Eh ben, mon pauvre Joſet?

JOSET.

Ah! mon cher Michel.... tu ne ſais pas?

MICHEL.

J'm'en doute.... qu'as-tu répondu?

JOSET.

Et toi?

MICHEL.

Non.

JOSET.

Non, auſſi....

MICHEL.

Embraſſons-nous.... Quitter c'te mere!....

JOSET.

Ce ſeroit la tuer, & nous après.... allons-nous-en....

MICHEL.

Oui, car je n'ſaurions pus qu'répondre.

JOSET.

Il a dit qu'i nous forceroit ben de li obéir.

MICHEL.

Le méchant! Fuyons. JOSET.

Digitized by Google

JOSET.

Oui, oui, & ben vite.

MICHEL.

Par où ?

JOSET.

Eh ! par-là. (*Montrant la porte par où ils ſont entrés.*)

MICHEL.

Mais la porte.....

JOSET.

Enfonce-la.... un coup de pied.... tiens. (*Il donne des coups, & Michel auſſi.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI, *ſortant de la foire au bruit des coups qu'ils donnent à la porte ; & enſuite d'autres gens de la foire. Marchands, Gardes & Payſans.*

LE BAILLI, *à part.*

AH ! ah ! que font-ils là ?

MICHEL.

V'là une pierre.

JOSET.

Bon.... (*Il s'en ſert pour frapper la porte.*) ferme.... ça va.

LE BAILLI, *à part.*

Je les y prends. (*Il fait ſigne à des gens de la foire de venir.*)

MICHEL.

La ſerrure remue.

JOSET.

Elle ſaute.

MICHEL.

Sauvons-nous vîte.

JOSET.

Oui, car on nous arrêteroit.

LE BAILLI, *s'approchant & les ſaiſiſſant.*

Ah ! ah ! eh, pourquoi vous arrêteroit-on ?

MICHEL.

Ciel ! c'eſt l'Bailli.

Digitized by Google

JOSET.

Courons, & laiſſe le dire.

(*Les Gardes entourent la porte.*)

LE BAILLI.

Doucement, doucement; on ne s'en va pas de cette façon.

JOSET.

Nous ſommes ben libres, peut-être?

LE BAILLI.

Libres de briſer les ſerrures! des enfans qu'on reçoit cent fois mieux qu'ils ne le méritent, & qui, par reconnoiſſance.... Quand Monſeigneur ſaura....

MICHEL.

Qu'allons-nous devenir?.... M. le Bailli, laiſſez-nous.

LE BAILLI.

Ah! vous pleurez, à préſent!.... ſavez-vous bien que votre trouble, cette crainte, cette envie de fuir doivent faire ſoupçonner.....

JOSET, *vivement.*

Quoi, ſoupçonner, voyons?

LE BAILLI, *avec fermeté.*

Tout.

JOSET, *à Michel.*

Oh! mon Dieu! eſt-ce qu'il nous croiroit capables d'avoir vo.....

MICHEL, *lui mettant la main ſur la bouche.*

N'dis pas c'mot-là, ça fait mal.

JOSET.

S'il pouvoit avoir une pareille idée.... eh ben, il n'y a qu'à nous fouiller.

LE BAILLI, *s'adouciſſant.*

Je ne dis pas.....

JOSET.

Tu l'penſes; oh! maudit Bailli, tu verras, tu verras, pardine, tout ce que j'avons dans nos poches: tiens, regarde..... & ça, (*du fromage.*) & ça, (*des noix*) & ça, (*du pain noir*); à toi, Michel, fais de même, jette par terre..... (*Aux gens de la ſoire.*) Venez voir auſſi, vous autres;

Digitized by Google

tant mieux ; il y en aura pus d'témoins d' ſa malice, & de not' innocence.

LE BAILLI, *criant.*

L'innocence ne crie pas ſi haut.

JOSET.

Les méchans ont la voix ſi forte....

LE BAILLI.

Petit drôle !

JOSET.

Petit ou grand, il n'eſt pas queſtion de ça ; voyez....

LE BAILLI, *appercevant une boîte de fer blanc que Michel met dans ſa veſte.*

Eh ! qu'eſt-ce que c'eſt que cette boîte ?

MICHEL.

Ah ça, c'eſt différent.

JOSET.

Et montre li c' qu'il y a dans la boîte.

MICHEL.

C'eſt not' ſecret, l' ſecret d' not' mere, qu'all' nous a donné en pleurant, & qu'all' nous a tant recommandé de toujours conſerver, queuqu' choſe qui nous arrive..... tu l'ſais ben, Joſet ? M. le Bailli n'exigera peut-être pas....

LE BAILLI, *prenant la boîte & la ſecouant.*

Voyons toujours.... puiſqu'on veut que je voie.... Ah ! ah ! un anneau, un cachet.... Hum, hum.... & puis un.... ah ! ciel, un portrait qui appartient à Monſeigneur !

JOSET & MICHEL, *voulant reprendre le portrait.*

Ça n'eſt pas vrai.

LE BAILLI, *aux Gardes.*

Meſſieurs, Meſſieurs, je ne veux pas qu'on m'accuſe d'animoſité envers ces petits garnements, mais je vous en fais juges.... Connoiſſiez-vous ce portrait ?

UN GARDE.

Eh ! ſurement ; je l'ai vu dans le cabinet de Monſeigneur.

UN AUTRE GARDE.

Pardine ; il y a ben long-temps qu'il l'a.

LE BAILLI, *aux enfans.*

Vous entendez ?

MICHEL.

Eſt-il poſſible ?

JOSET.

Sachez.....

LE BAILLI.

Taiſez-vous.... Après les bontés de Monſeigneur !

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Il faut qu'on les puniſſe,
Qu'on les mene en priſon.
S'introduire par artifice !
Voler après dans maiſon !
Il faut qu'on les puniſſe ;
Qu'on les mene en priſon.

LE CHŒUR.

Il faut qu'on les puniſſe, &c.

(Ici Clermont paroît, écoute, & voyant qu'on accuſe les enfans, il ſort pour aller avertir M. de Verſeuil.)

LES ENFANS.

Quelle injuſtice !
Nous en priſon !
Et pour quelle raiſon
Faut-il qu'on nous puniſſe ?

LE BAILLI.

J'ai vu cela ſur leur viſage ;
J'en étois ſûr : je l'ai prédit.
Oui, Monſeigneur doit être inſtruit ;
Il va les chaſſer du village,
Comme menteurs,
Comme voleurs.

LES ENFANS.

Chaſſés du village !
Chaſſés par Monſeigneur.....
Ah ! quel déshonneur !
Ma mere en mourra de douleur.

LE BAILLI.

Un anneau d'or.... cette ſerrure....

(Tous diſent après lui.)

Et ce cacher.....
Et ce portrait.....

Digitized by Google

LES ENFANS.

C'eſt le portrait
Et le cachet
De not' pere.

LE BAILLI, LES GARDES, *riant aux éclats.*

Ah! ah! de leur pere....
Un cachet....
Un portrait....
La ruſe eſt trop groſſiere.

(*Aux Enfans.*)

Convenez plutôt du fait.

LES ENFANS.

Non, non, non....

LES ENFANS.

Non, c'eſt une injuſtice;
Ecoutez qu'on vous éclairciſſe....
Au nom du Ciel!... quel déſeſpoir!
Arrachez-nous à leur malice.
Ah! Monſeigneur, où donc êtes-vous!

LES AUTRES.

Il faut qu'on les puniſſe,
Et c'eſt à la juſtice
De faire ſon devoir.
Qu'on les ſaiſiſſe;
Venez avec nous.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, M. DE VERSEUIL, *amené par Clermont.*

CLERMONT.

OUI, Monſeigneur, on les accuſe, & il paroit qu'ils ſont coupables.

M. DE VERSEUIL.

O ciel! eux coupables!.... Je ne puis le croire.

LES ENFANS *courant à lui, & ſe proſternant.*

Monſeigneur.....

LE BAILLI.

Monſeigneur, c'eſt cet anneau, ce cachet & ce portrait qu'on a trouvés ſur eux.

M. DE VERSEUIL, *étonné.*

Un cachet! un portrait.... Ah! Dieu.... (*à part.*) Ils l'ont pris.... Sauvons-les d'abord.

Digitized by Google

MICHEL.

Quand vous ſaurez....

M. DE VERSEUIL, *ſévérement.*

Je ſais.... tout. (*ſe remettant.*) Il ſembleroit en effet que ce portrait eſt celui qui m'appartient.... mais c'eſt un haſard..... très-étonnant, ſans doute, qui a produit cette reſſemblance: ce portrait eſt à eux.

CLERMONT, *à ſon maître.*

A eux!

M. DE VERSEUIL, *fixant Clermont.*

Oui, Clermont, j'ai envoyé celui que tu connois....

LE BAILLI.

Pardonnez-moi, Monſeigneur, je l'ai vu il n'y a pas une heure dans votre cabinet.... Je vais....

M. DE VERSEUIL, *avec un ton ferme.*

Non; je vous dis que je ſuis ſûr du contraire, (*d'un ton plus poſé.*) Je conviens que l'événement eſt étrange, & je ſerai bien aiſe d'en cauſer avec eux. (*Clermont paroît très-étonné, & rentre au château pour s'aſſurer du fait.*)

LE BAILLI, *aux gardes.*

Il veut leur épargner même la honte, & vous verrez qu'il finira par leur pardonner.....Un Bailli n'a rien à faire dans ſa place avec un homme comme celui-là

(*Il ſort avec tout le monde & paſſe dans le parc.*)

SCENE XVI.

M. DE VERSEUIL, MICHEL, JOSET.

(*Michel veut parler avant que tout le monde ſoit parti, & M. de Verſeuil l'en empêche.*)

MICHEL, *quand ils ſont tous ſortis.*

AH! Monſeigneur.... Que d'graces à vous rendre!

M. DE VERSEUIL, *le repouſſant.*

J'ai eu pitié de vous; mais à préſent que nous ſommes ſeuls, dites-moi ce qui a pu vous porter à une pareille action.

Digitized by Google

JOSET.

Vous croyez donc.....

MICHEL, *d'un ton bien douloureux.*

Ah ! mon Dieu, il le croit !

M. DE VERSEUIL.

Vous avez dû voir mon motif ; votre franchiſe peut ſeule mériter votre pardon ; avouez.....

MICHEL.

Mais, Monſeigneur, je n' pouvons pas abſolument avouer une choſe dont j' ſommes incapables.

M. DE VERSEUIL.

Quoi donc ! joindre l'impoſture à la faute !

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, CLERMONT.

CLERMONT, *accourant avec la plus grande joie.*

LE voilà, le voilà ; c'eſt le portrait.... celui qui eſt à vous.... il étoit dans le cabinet, comme vous le diſoit le Bailli.

M. DE VERSEUIL.

Eſt-il poſſible ?

MICHEL, *un genou en terre.*

Mon bon Dieu, j'vous remercie.

JOSET, *au Seigneur avec colere.*

Vous voyez pourtant....

M. DE VERSEUIL.

Et par quel prodige !.... D'où viens donc celui-ci ?

MICHEL, *pleurant.*

C'eſt celui de not' pauvre pere.

M. DE VERSEUIL.

Son nom ?

MICHEL.

Micheli.

M. DE VERSEUIL.

Micheli ! O ciel ! en croirai-je....

MICHEL, *lui donnant de vieux papiers.*

Regardez plutôt, Monſeigneur ; v'là tous nos papiers....

Digitized by Google

M. DE VERSEUIL.

Aurai-je la force de cacher l'émotion que je sens!.... mes amis, mes enfans.... Vous êtes justifiés; pardon, pardon.... Je vous le demande les larmes aux yeux.

MICHEL.

Ah! Monseigneur, laissez donc, c'est déjà....

JOSET, *faisant du coude.*

Hum!

M. DE VERSEUIL.

Vous ne savez pas..... Vous le saurez bientôt: ce portrait...., il m'est bien cher; apprenez..... mais non, je veux que la justification soit publique & si claire.... Clermont, cours, assemble tout le village, tout le pays; qu'on sache....

CLERMONT.

J'y vole.... (*Il entre dans la foire.*)

MICHEL.

Nous partirons après; pas vrai, Monseigneur?

M. DE VERSEUIL, *avec tendresse.*

Oui, après.... si vous l'exigez.... Joset, tu m'as pourtant prié de te laisser vendre du croquet.

JOSET, *secouant la tête.*

Oh!.... oui.... mais à présent.

M. DE VERSEUIL.

J'ai dans l'idée que tu feras ce soir de bonnes affaires.

JOSET, *hochant la tête.*

Bah!

CLERMONT, *revenant de la foire.*

Les voici.

M. DE VERSEUIL, *à Clermont.*

Bon, cache Michel & Joset derriere toi....

(*Clermont se mettant devant eux.*)

Digitized by Google

SCENE XVIII. & DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI, GARDES, PAYSANS, PAYSANNES, MARCHANDS, MARCHANDES.

M. DE VERSEUIL.

BAILLI, je ne veux plus qu'on reparle de ce qui s'eſt paſſé.

LE BAILLI, *à part.*

Je m'en étois douté.

M. DE VERSEUIL.

J'ai entendu la juſtification de ces enfans ; j'en ſuis ſatisfait ; mais dans ce moment une choſe plus intéreſſante m'occupe. J'apprends que mes neveux viennent d'arriver dans le château, & j'ai compté ſur votre éloquence pour célébrer leur retour

LE BAILLI, *ſe rengorgeant.*

Monſeigneur !....

M. DE VERSEUIL.

Ce ſont des jeunes gens de la plus belle eſpérance ; ſur-tout une éducation.....

LE BAILLI.

Sans doute, je ſens bien....

M. DE VERSEUIL.

Non, c'eſt que vous ne pouvez pas vous l'imaginer.

LE BAILLI.

Pardonnez-moi, Monſeigneur, je ſais bien ce qu'il faut dire en pareil cas.... Conduiſez-moi donc vers ces reſpectables rejettons....

M. DE VERSEUIL, *ſe reculant, ainſi que Clermont.*

Les voici.

LE BAILLI, *reculant de ſurpriſe.*

Que vois-je ! (*Les enfans veulent ſe ſauver.*

M. DE VERSEUIL, *les arrêtant.*

Non, non, reſtez. M. le Bailli a quelque choſe à dire.

Digitized by Google

LE BAILLI, *très-ému.*

Monseigneur n'a pas réfléchi que je suis dans mes fonctions d'Officier municipal, & que c'est me compromettre.....

M. DE VERSEUIL.

Non, ma foi, Bailli, ce sont mes neveux, mes héritiers, & je suis bien fâché.....

LE BAILLI.

Vos neveux !

M. DE VERSEUIL.

Seulement les fils de mon frere... de mon frere Micheli, & vous savez bien que c'est mon vrai nom.

LES ENFANS.

Est-il possible !... Ah Monseigneur, ne vous moquez-vous pas de nous ! (*Ils lui baisent les mains & le pan de son habit.*)

M. DE VERSEUIL, *les embrasse.*

Non, mes enfans ; j'ai souffert de me contraindre un instant ; mais c'étoit sous votre habit, sous celui de l'indigence honnête & accusée, que j'ai voulu vous reconnoître publiquement ; vous êtes dignes de mes bienfaits, puisque vous les avez sacrifiés à la nature.

MICHEL, *avec ame.*

Ah ! ma mere.... enfin tu seras heureuse.

JOSET, *vivement.*

Si elle pouvoit le savoir tout de suite !

M. DE VERSEUIL.

Oui sans doute, elle le saura. (*à un laquais.*) Courez. (*Joset & Michel parlent bas à un domestique, & semblent lui dire où il trouvera leur mere ; le laquais sort.*)

LE BAILLI.

Mais Monseigneur, expliquez-nous. ...

M. DE VERSEUIL.

Micheli étoit mon frere aîné, ils ont perdu leur pere, & je vais leur en servir.

MICHEL.

A nous ! à nous.... & dans un pareil état !

Digitized by Google

M. DE VERSEUIL.

Vous avez ce qui les honore tous.... la vertu. Je vous formerai au monde, à la vie que vous allez mener, à la fortune qui vous attend: & pour premiere leçon, c'eſt ici que je vous la donne; ne mépriſez jamais vos pauvres parens.

LES ENFANS, *à genoux.*

Ah! Monſeigneur..... mon oncle!

M. DE VERSEUIL.

Rendez heureux tout ce qui vous environne, & ſi vous avez à vous plaindre de quelqu'un, ſachez vous en venger. (*Il donne à Michel ſa bague, & à Joſet ſa bourſe.*)

MICHEL, *vivement.*

Ah! oui.... (*au Bailli affectueuſement.*) M. le Bailli, aimez-nous. (*Il lui donne la bague.*)

JOSET *à Jacques, lui donnant la bourſe.*

A moi, que je me venge auſſi.... Eh! Marchand: vends-moi toute ta boutique. (*Il lui donne la bourſe.*) Ne compte pas mon ami, ni moi non plus, & embraſſons-nous. (*Joſet donne tous les pains d'épices aux jeunes filles.*)

JACQUES.

Mercie, M. le Chevalier.

M. DE VERSEUIL.

Bien, mes enfans; je vois que vous profiterez... allons, Joſet, pour la dernier fois, débite ta marchandiſe.... Jeunes filles, approchez, *v'là le plaiſir*, tournez l'aiguille, il y a douze maris là-dedans, & Joſet dote aujourd'hui douze filles du village.

JOSET, *montrant une des jeunes filles.*

A commencer par celle-ci, qui a eu pitié de moi.

(*Toutes les jeunes filles s'approchent. Alors Joſet les fait tirer à la loterie; cela forme pantomime pendant le chœur: à chaque lot le tambour roule.*)

LE CHŒUR.

Le bon Seigneur!
L'heureuſe journée!
Puiſſe ſa deſtinée,
Paiſible & fortunée,
Payer un ſi bon cœur!

Digitized by Google

Vive notre Seigneur ;
Ah ! quel bon cœur !
Le bon Seigneur !

VAUDEVILLE.

M. DE VERSEUIL.

Mes amis, je dois vous le dire :
De tous, je suis le plus heureux ;
Le Ciel a comblé tous mes vœux,
Et j'obtiens ce que je désire.
Mais aussi souvenez-vous bien,
Malgré votre métamorphose,
Que le rang, le nom ne font rien,
Que le cœur seul est quelque chose.

MICHEL ET JOSET.

O not' bienfaiteur ! ô not' pere !
Comment payer tant de bienfaits ?
Non, non, je n'oublierons jamais
Ce que pour nous vous daignez faire.
Si nous faisons ici queuqu' bien,
Vot' exemple seul en s'ra cause.
Par nous mêmes je n' sommes rien.
Par vous je vaudrons quelque chose.

LE BAILLI.

Malgré toute ma prévoyance,
J'étois éloigné de prévoir
Ce qu'ici nous venons de voir :
Bénissons-en la providence.
Un petit mal fait un grand bien,
Et ma rigueur seule en est cause.
Voilà pourtant comme d'un rien
La justice fait quelque chose.

MICHEL, *au Public.*

Les deux Savoyards !.... quel ouvrage !
Comment traiter ce sujet-là ?
Messieurs, prononcez sur cela,
Nous attendons votre suffrage.
Si vous approuvez, on fait bien
Que votre indulgence en est cause.
Voilà pourtant comme d'un rien
Vous pouvez faire quelque chose.

FIN.

Digitized by Google

LES

DEUX PORTEURS DE CHAISE,

COMÉDIE-PARADE,

En un Acte & en Vaudevilles,

PAR MM. DE PIIS ET BARRÉ;

Représentée pour la premiere fois, à Trianon, devant LEURS MAJESTÉS, *le Jeudi 26 Juillet 1781, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.*

NOUVELLE ÉDITION.

PAR EXPRÉS COMMANDEMENT DE SA MAJESTÉ.

M. DCC. LXXXII.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LÉANDRE, Amoureux d'Isabelle,	*le Sr Michu.*
PIERROT, Valet de Léandre,	*le Sr Clairval.*
CASSANDRE,	*le Sr Rosiere.*
LE DOCTEUR,	*le Sr Chevalier.*
ISABELLE,	*la Dlle Lescot.*
COLOMBINE, Suivante d'Isabelle,	*la Dlle Billioni.*

Le Théâtre représente la façade d'un Sallon donnant sur une cour, ouvert d'une porte au milieu, & d'une fenêtre de chaque côté.

Digitized by Google

LES DEUX PORTEURS DE CHAISE,

COMÉDIE-PARADE.

SCENE PREMIERE.

COLOMBINE, ISABELLE, *dans le Sallon dont les portes sont ouvertes.*

COLOMBINE.

AIR: *V'là c' que c'est que d'aller au bois.*

Voilà notre amour culbuté,
Car Léandre ainſi rebuté,
A ne plus vous voir eſt butté.
Et comme il machine
D'aller à la Chine,
Son Valet
M'a dit qu'il falloit,
Qu'il ſuivît ſon cabriolet.

ISABELLE.

Je conçois que ſi Pierrot part,
Tu pleureras de ſon départ;
Mais tu conviendras, d'autre part,
Que de moi, Léandre
Ne doit rien attendre;
Car j'ai ſu que ce fréluquet
Pour mon bien ſeul me reluquoit.

COLOMBINE.

AIR: *N'avez-vous pas vu l'horloge?*

Votre mine
Le domine

Digitized by Google

Par un plus puissant attrait,
Ne croyez pas qu'il combine
Son amour par l'intérêt.

ISABELLE.

Laissons cela, Colombine,
Dites-moi quelle heure il est.

COLOMBINE.

AIR : *Vous l'ordonnez, je me ferai connoître.*

Pourquoi cela ?

ISABELLE.

C'est qu'aux heures prochaines
J'ai le dessein de faire un choix tout neuf ;
Cassandre à dix, & le Docteur à neuf,
Viennent, à part, me présenter leurs chaînes.

COLOMBINE.

Quoi ! vous voulez que l'Amour vous inspire
Pour l'un des deux des sentimens divers ;
Allez ; il n'est en Amant, comme en vers,
Point de degrés du médiocre au pire.

AIR : *Le lendemain.*

Et puis le beau Léandre
Afin d'être dégagé,
Ne viendra-t-il pas prendre
Comme il le doit, son congé ;
Après les larmes d'usage,
Rien qu'en vous baisant la main,
Il remettra son voyage
Au lendemain.

ISABELLE.

AIR : *Mon petit cœur à chaque instant soupire.*

A son abord je saurai me soustraire,
Et si jamais il paroît dans ces lieux,
Sans dire un mot, je fixerai sur terre,
Bon gré, malgré, mes regards sérieux.

COLOMBINE.

Je vous entends ; s'il vous dit qu'il vous aime,
Modestement vous baisserez les yeux ;
Mais je crains bien que par ce stratagême
A vos genoux vous ne le voyez mieux.
Tout justement le voici qui s'avance
Avec Pierrot, le long du pavillon.

ISABELLE.

Il est, ma Chere, il est de la prudence
De lui fermer au plutôt le sallon.

COLOMBINE.

Quoi, vous traitez Léandre de la sorte !

ISABELLE.

Oui, je le veux.

Digitized by Google

COLOMBINE.

Hélas ! j'obéirai ;
Mais je crains bien quand il reste à la porte,
Qu'Amour chez vous ne soit déjà rentré.
(Colombine ferme la porte du Sallon.)

SCENE II.

Les précédentes, *dans le Sallon ;* LEANDRE, PIERROT ; *en dehors du côté de la grille.*

LEANDRE.

AIR : *Chanson, chanson.*

JE tremble fort que cette Belle
Ne soit à mes adieux rebelle ;
Mais avançons :
Et pour nous faire reconnoître ;
Soupirons près de sa fenêtre,
Quelques chansons.

PIERROT, *va à la fenêtre du côté de la remise.*

A s'accorder de sa guittare,
Mon très-cher Maître se prépare ;
Nous cependant,
En jouant de la castagnette,
Pour complimenter la Soubrette,
Faisons pendant.....

LEANDRE, *va à la fenêtre du côté de la grille.*

AIR : *Du serein qui t'a fait envie.*

C'en est donc fait, & je décampe
Pour suivre votre ordre inhumain ;
Mais dans quelqu'endroit que je campe,
Je vous écrirai de ma main.
En adressant à la plus belle
Mon billet qu'Amour dictera,
Je suis presque sûr, Isabelle ;
Qu'à vous seule on le remettra.

PIERROT.

AIR : *Sans cesse à la ville, à la cour.*

Le cœur de désespoir navré,
Il est vrai que je le suivrai ;
Mais si-tôt que j'arriverai,
Tu peux compter, ma Colombine,
Qu'au même instant je t'écrirai
A l'encre de la Chine.

LEANDRE.

AIR : *Du serein que t'a fait envie.*

Vous payez ma flamme fidelle

Digitized by Google

Du silence le plus moqueur ;
Mais quoique vous fassiez si d'elle,
Je la garderai dans mon cœur.
En revenant, Beauté fournoise,
Je compte sur un autre accueil ;
Car nul petit pied de Chinoise
Ne pourra me donner dans l'œil.

PIERROT.

AIR : *Sans cesse à la Ville, à la Cour.*

En dépit de tout alentour
Sous peu je serai de retour ;
Mais puissiez-vous, sans nul détour,
Incomparable Colombine,
Vouloir encore à votre tour ;
D'un Magot de la Chine !

LEANDRE.

AIR : *Du Serin qui t'a fait envie.*

Dans cinq ou six mois, il n'importe,
Quelque matin, ou quelque soir,
Vous recevrez à votre porte,
(Si le chaud vous y fait asseoir)
De bijoux une malle pleine ;
Et vous y trouverez, sur-tout,
Un beau Léandre en porcelaine,
Pour couronner votre surtout.

PIERROT.

AIR : *Sans cesse à la Ville, à la Cour.*

Fidele à ton minois coquin,
Que je sois un maître faquin,
Si, pour te faire un casaquin,
Je ne remets, ma Colombine,
Cinq ou six aunes de Pékin
Au Courrier de la Chine.

COLOMBINE, *à la fenêtre, du côté de la remise.*
(*Léandre passe aussi du même côté.*)

AIR : *Lisette est faite pour Colin.*

Eloignez-vous subitement
Avec Monsieur Léandre :
Car ma Maîtresse à son tourment,
Ne veut plus condescendre.
Nous attendons en ce moment
Le Docteur & Cassandre,
Pour juger successivement
Lequel elle doit prendre.

LEANDRE.

AIR : *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Qu'ils paroissent, je me ris d'eux,
Et s'ils veulent se battre,
Afin de les pourfendre en deux,

Digitized by Google

Je vais me mettre en quatre.

PIERROT.

Moi, je ne ſuis pas envieux
Qu'on les anéantiſſe :
Il ſuffit de berner les vieux,
Pour en faire juſtice.
AIR : *Laiſſez paître vos bêtes.*
Cherchons un ſtratagême.

COLOMBINE.

Cachez-vous & ne parlez pas ;
Car le Docteur lui-même,
Dirige ici ſes pas.

LEANDRE.

Sanbleu !
Morbleu !
Par la corbleu !
Si je ne modérois mon feu,
Ce vieux, ſous peu,
Verroit beau jeu.

PIERROT, *faiſant paſſer Léandre derriere le Docteur, qui frappe à la porte.*

J'aviſe un ſtratagême :
Eſquivons-nous à petits pas :
Que le Docteur, lui-même,
Ne nous entende pas.

SCENE III.

ISABELLE, COLOMBINE, *en dedans.* LE DOCTEUR, *frappant à la porte du Salon.*

LE DOCTEUR.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougere !*

AMour, tu rends tout facile.
Ce rendez-vous plein d'appas,
Me fait, vers ce domicile,
Galoper à petits pas.
Pour prix d'un auſſi beau zele ;
Si vous aimez le Docteur,
Ouvrez-lui, Mademoiſelle,
Votre porte & votre cœur.

ISABELLE, *ouvrant la porte.*

Permettez que l'on s'explique,
Avant d'aller en avant,
Dans votre tendre ſupplique,
Vous vous donnez pour ſavant ;

Digitized by Google

Mais si je puis m'y connoître,
Soit dit sans vous alarmer,
Vous ne pouvez pas trop l'être,
Pour m'apprendre à vous aimer.

(*La Scene se passe sur le devant du Sallon.*)

LE DOCTEUR.

AIR : *Ah, ah, ce n'est pas cela.* (des Sabots.)

Si je m'annonce pour Docteur,
C'est que ma science est grande.
Grecs & Latins n'ont point d'Auteur
Qu'aisément je n'entende.

ISABELLE & COLOMBINE.

Ah, ah, ah, ah,
Ce n'est pas cela,
Monsieur, qu'on vous demande.

LE DOCTEUR.

J'aurai, si nos nœuds sont certains,
De l'esprit en commande;
D'une chanson, tous les matins,
Je vous ferai l'offrende.

ISABELLE & COLOMBINE.

Ah, ah, ah, ah,
Ce n'est pas cela,
Monsieur, qu'on vous demande.

LE DOCTEUR.

Quand aux cadeaux, ne craignez pas
Qu'avec vous je marchande;
Je ne suivrai jamais vos pas,
Si quelqu'autre vous mande.

COLOMBINE.

Ah, ah, ah, ah,
Ma foi, c'est cela,
Monsieur, qu'on vous demande.

SCENE IV.

Les Précédens, CASSANDRE, *en dehors, du côté de la grille, sans voir ce qui est dans le Sallon.*

CASSANDRE.

AIR : *Pan, pan, pan, pan, pan.*

A Ce rendez-vous
Si doux,
Pour être venu d'avance,
Voi-là-t-il pas que la toux

Me

Digitized by Google

Me fait reſſentir ſes coups.
(*En touſſant.*)
Houx, houx, houx, houx, houx.
Voudroit elle, en conſcience,
Houx, &c.
(*Il prend des paſtilles pour appaiſer ſa toux.*)
D'un auſſi malingre époux ?

LE DOCTEUR, *voyant Caſſandre du dedans du Sallon.*

AIR : *de Joconde.*

Mais quel eſt donc cet étranger :
Me ſeriez-vous traîtreſſe ?

ISABELLE, *à Colombine.*

Parle, toi.

COLOMBINE.

C'eſt, pour abréger,
Un oncle à ma Maîtreſſe.
Comme il déteſte les pédans,
Et la Philoſophie,
Il pourroit vous montrer les dents.

LE DOCTEUR.

Parbleu, je l'en défie.

COLOMBINE & ISABELLE.

AIR : *Toujours, toujours, il eſt toujours le même.*

Point de milieu,
Si vous voulez nous plaire.

LE DOCTEUR.

Et mais, mon Dieu !

COLOMBINE & ISABELLE.

(*On place le Docteur ſur un balcon.*)
Cachez-vous dans ce lieu.

LE DOCTEUR.

D'où vient qu'il auroit lieu
De ſe mettre en colère ?

COLOMBINE & ISABELLE.

Suffit ; droit comme un pieu,
Attendez ſon adieu ;
Point de milieu,
Si vous voulez nous plaire.

ISABELLE.

AIR : *La lumiere la plus pure.*

Sauf le plaiſir qu'on peut prendre,
A vous voir vif & gaillard,
Savez-vous, Monſieur Caſſandre,
Qu'on vous attendoit plus tard ?

CASSANDRE.

Quand d'un auſſi beau viſage,
On veut obtenir la main,
On ne ſauroit à mon âge,
Trop tôt ſe mettre en chemin.

Digitized by Google

COLOMBINE.

Monsieur, sans être importune,
Ne pourroit-on pas, au fond,
Savoir si votre fortune
A votre flamme répond ?

CASSANDRE.

Va, va, par des soins sans nombre,
Pour cet objet sans pareil,
Apprends que j'ai mis à l'ombre
Vingt mille écus au soleil.

ISABELLE.

Un pareil discours m'assomme,
Prétendroit-on m'acheter ?

CASSANDRE.

Je vous offre cette somme,
Mais, dussiez-vous l'accepter,
Je soutiens sans hyperbole,
Que je ne vous prise pas ;
C'est tout au plus une obole
Pour chacun de vos appas.

SCENE V.

Les Précédens, PIERROT, *en Marquis ridicule*, & LEANDRE.

(Pendant le Couplet qui suit, Pierrot fait cacher Léandre proche la grille.

PIERROT.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

Restez pour être éclairci,
Derriere cette grille :
Tout ira bien, Dieu merci ;

LEANDRE.

(A peine apperçoit-on Léandre.)
De voir la fin de ceci,
Je grille, je grille, je grille.

PIERROT.

Je saurai cacher mon jeu,
Et j'ose vous promettre,
Que la pauvre fille en feu,
Va prendre tout au pied de——
——La lettre, la lettre, la lettre.

AIR : *Je suis joyeux.*

Dans ce local

Digitized by Google

N'eſt-il aucun vaſſal ?
Par un bachanal
Infernal,
Doublons notre ſignal.

CASSANDRE.

Ma frayeur eſt ſans égale.
Va-t-il entrer dans la ſalle ?
Je me trouve mal.

COLOMBINE.

Remettez-vous, c'eſt quelqu'original.

CASSANDRE.

Dis plutôt un rival
Que je crois très-brutal ;
Et qui, d'un bras fort déloyal,
Me donneroit le bal.

(*On fait placer Caſſandre ſur l'autre balcon.*)

COLOMBINE.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Puiſque vous craignez de paroître
Aux regards de cet étranger,
Je ne vois que cette fenêtre
Qui vous reſte pour vous ranger.

PIERROT, *entrant dans le ſallon.* (très-haut.)

AIR : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

Dans ce logis j'arrive pour ſurprendre
Un certain Leandre,
Qu'on dit nuit & jour
Etre dans ce ſéjour.
Eſt-il ici ?

COLOMBINE.

Non pas, que je le ſache.

PIERROT.

Le traître ſe cache.
Viſitons ces lieux :
Jugeons-en par nos yeux.

PIERROT, *donnant une lettre à Iſabelle.*

AIR : *Vaudeville du Tableau parlant.*

Sachez que ce maraud
Devoit en mariage,
Epouſer au plutôt
Ma ſœur Margot.

ISABELLE, *ayant jeté un coup d'œil ſur la lettre.*

Je vois le badinage.

LE DOCTEUR & CASSANDRE.

Ah, ventrebleu ! j'enrage
De croquer le marmot.

ISABELLE.

Mais c'eſt Pierrot !

Digitized by Google

PIERROT, *à Isabelle.*

AIR : *Ah ! le bel oiseau, maman !* (à demi-voix.)

J'ai pris ce déguisement
Pour écarter tout le monde :
Mais de votre tendre Amant,
Lisez ce billet charmant.

COLOMBINE.

Pierrot, parle doucement ;
Nous avons ici du monde.

PIERROT.

J'en suis trop certain, vraiment ;
Depuis que j'ai fait ma ronde.
Mais pour peu qu'en ce moment
Isabelle me seconde,
Mon Maître va promptement
Voir la fin de son tourment.

(On baisse la rampe pour commencer l'orage.)

ISABELLE.

AIR : *Dans ma cabane obscure.*

Pierrot & Colombine,
Taisez-vous, s'il vous plaît ;
Je veux, à la sourdine,
Déchiffrer ce poulet.

PIERROT.

Mais la nuit vient se mettre
Tout en face du jour.

ISABELLE.

Je lirai cette lettre
Au flambeau de l'Amour.

(L'orage commence. Isabelle lit la lettre ; Colombine & Pierrot parlent bas ensemble.)

CASSANDRE.

AIR : *De la confession.*

Ah ! combien le vent,
En s'élevant,
Fait de ravage !

LE DOCTEUR.

Ah, grands Dieux ! quel vent
Souffle du côté du levant !

CASSANDRE.

Il me donne au milieu du visage.

LE DOCTEUR.

C'est un vent d'orage.

CASSANDRE.

Mais il pleut vraiment :
Je serai noyé dans ma cage.

LE DOCTEUR.

Je sens clairement
Qu'il grêle épouvantablement,

Digitized by Google

CASSANDRE.

Mais ce n'eſt peut-être *qu'un paſſage.*
Il faut du courage.

LE DOCTEUR.

Je ne perdrai point
Une goutte de ce nuage.

CASSANDRE.

L'eau tombe à tel point,
Que mon dos tient
A mon pourpoint.

LE DOCTEUR.

Ceci paſſe un peu le badinage.

CASSANDRE.

Ventrebleu, j'enrage.

LE DOCTEUR.

Ah, Dieu, quel éclair!
Rien n'eſt plus clair
Que ce préſage.

CASSANDRE.

On croiroit que l'air
Ne forme plus qu'un ſeul éclair.

LE DOCTEUR.

Mais la nue à coup ſûr ſe partage

CASSANDRE.

Quel affreux tapage!

LE DOCTEUR, *tombant à ſes genoux.*

Je ſuis tout tremblant
En ſentant trembler le vitrage.

CASSANDRE, *joignant les mains.*

Ah! ciel! qu'en roulant
Ce grand coup-là faſſe chou-blanc.

ISABELLE, *bas à Pierrot.*

AIR: *Des billets doux.*

Léandre innocent à mes yeux,
Eſt, dis-tu, proche de ces lieux:
Mais je crains un eſclandre;
A Caſſandre ainſi qu'au Docteur,
Il pourroit arriver malheur
S'il alloit les ſurprendre.

PIERROT, *bas.*

J'ai des moyens très-poſitifs
Pour faire évader vos captifs;
Et qui plus eſt, Madame,
Je veux les faire défiler
Sans qu'ils entrent en pour-parler
Sur leur commune flamme.

AIR: *O ma tendre muſette!* (très-haut.)

Il faut céder, ma Belle,
A la fatalité,

Digitized by Google

Et je compte, Iſabelle,
Sur l'hoſpitalité;
D'en médire à la ronde,
Sans doute on ſe promet:
Mais ſi l'honneur en gronde,
La ſaiſon le permet.

ISABELLE & COLOMBINE.

AIR: *Ah, maman! que je l'échappai belle!*

Ah, vraiment!
C'eſt la choſe impoſſible;
Croyez fermement
Qu'on eſt un peu trop ſuſceptible,
Pour prêter, le temps fut-il terrible,
Aucun logement
Tout près de notre appartement.

CASSANDRE & LE DOCTEUR.

Ah, vraiment!
Que cet homme eſt terrible!
Pour peu qu'un moment
A ſa demande on ſoit ſenſible;
C'en eſt fait, dans cette gêne horrible,
Sans ſoulagement,
Je demeure éternellement.

PIERROT.

Sans voiture, il me ſemble plauſible,
Que le grand chemin doit être encore inacceſſible;
Mon départ ne peut être exigible.

LE DOCTEUR & CASSANDRE.

Ah, quel garnement!
Que ne ſort-il pédeſtrement?

ISABELLE.

AIR: *En roulant ma brouette.*

Mais par parenthèſe,
Sans tant diſcuter,
J'ai là-bas ma chaiſe,
Daignez l'accepter.

PIERROT.

Oh! ne vous déplaiſe,
Avant d'y monter,
Je ſerai bien aiſe
De la viſiter.

(*Pierrot deſcend du Sallon, & va ſous la remiſe viſiter la chaiſe & ſe mettre dedans.*

Digitized by Google

SCENE VI.

ISABELLE, COLOMBINE, CASSANDRE, LE DOCTEUR.

ISABELLE, *à Colombine.*

AIR : *Des pendus.*

NE perdons pas un seul moment,
Et toutefois va prudemment,
Pour en être enfin délivrées,
Chercher les deux grandes livrées,
Qui, dans l'antichambre, en un coin,
Sont toujours en cas de besoin.

ISABELLE.

AIR : *Quel déſeſpoir !*

Mon cher Docteur,
Pour emmener ce téméraire,
Mon cher Docteur,
Il ne nous manque qu'un porteur.

LE DOCTEUR.

Eh bien, que puis-je y faire ?

ISABELLE.

Eh bien, la choſe eſt claire :
Il faut vous contrefaire
Sous cet habit impoſteur.

LE DOCTEUR.

Mais mon honneur....

ISABELLE.

Ne doit conſiſter qu'à me plaire.
Mon cher Docteur,
Servez-nous de ſecond porteur.

LE DOCTEUR, *en mettant une des deux redingotes apportées par Colombine.*

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Vous le voulez, je me déguiſe ;
Il faut en faire à votre guiſe ;
Mes bras porteront aiſément,
Pour ſuivre des projets ſi droles,
Cet homme que j'ai franchement
Déja porté ſur les épaules.

(*Il ſort du Sallon & s'approche de la chaiſe.*)

ISABELLE, *à Caſſandre.*

AIR : *Des Folies d'Eſpagne.*

Si vous m'aimez, fachez, Monſieur Caſſandre,
Que ſans chercher ni de mais, ni de ſi,
Sous ces habits, il faut vîte deſcendre,

Digitized by Google

Et transporter ce quidam loin d'ici.

CASSANDRE.

Si du plaisir la fatigue est la source,
Pour ce trajet me voilà tout dispos;
Mais permettez que pour prix de ma course,
A vos genoux je cherche le repos.

PIERROT.

AIR: *Oh! oh! oh! Ah! ah! ah!*

Eh bien! faquins, finirez-vous?
J'ai l'ame impatiente,
Et je vous rostrai tous de coups,
Si l'on ne diligente.

CASSANDRE & LE DOCTEUR, *à part, en se toisant l'un & l'autre.*

Apparemment que celui-là
Est le Laquais qui m'aidera
La, la.

PIERROT.

Oh! oh! oh! ah! ah! ah!
Les maudits Porteurs que ceux-là!

CASSANDRE & LE DOCTEUR.

AIR: *Un moment seulement.*

Un moment;
Quel tourment!

PIERROT.

Un moment,
Doucement.

ISABELLE & COLOMBINE.

Doucement,
Doucement.
Allez également.

CASSANDRE & LE DOCTEUR.

Il semble
Que tout se rassemble
Pour m'accabler cruellement.

PIERROT, *en dedans.*

Vous, derriere, & vous par devant,
Ne pouvez-vous marcher ensemble?

CASSANDRE & LE DOCTEUR.

Un moment;
Quel tourment! &c.

SCENE VII.

LEANDRE, COLOMBINE, ISABELLE.

LEANDRE, *du côté de la grille, les voyant de loin.*

AIR: *Oh! oh! oh! ah! ah! ah!*

Enfin, les voilà décampés:
Pierrot m'en débarrasse;

Et

Digitized by Google

Et ces deux Vieillards bien dupés
M'abandonnent la place ;
Cherchons l'Amour en entrant-là,
Je suis sûr qu'il me menera
La, la,
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !
Aux pieds de celle que voilà.
(Il entre dans le Sallon.)
Sur ma destinée au plutôt,
Que votre cœur prononce ;
Du billet qu'a remis Pierrot,
Donnez-moi la réponse.

COLOMBINE.

Le pauvre Amant que c'est donc-là !
Eh quoi ! vous demandez cela !
La, la,
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !
Ne la lisez-vous donc pas-là ?
(Elle fait signe à Léandre de lire dans les yeux d'Isabelle.)

LEANDRE.

Oui, pour le coup dans vos beaux yeux
Léandre la devine ;
Et dès ce moment précieux,
Plus de voyage en Chine.

ISABELLE.

Quand mon Amant s'embarquera,
Et qu'Isabelle le suivra,
La, la,
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !
C'est à Cythere qu'on ira.

COLOMBINE.

AIR : *De l'Amour Quêteur.*

Cythere, à parler franchement,
Est un Pays imaginaire,
Qui n'est nulle part sur la terre,
Et s'y trouve à tout moment.
Quand on est deux, & quand on s'aime,
Sans chercher bien loin on le voit ;
Car Cythere est dans l'endroit
Qu'on habite soi-même.

ISABELLE.

Cythere est un climat charmant,
Où l'on peut, quelque tems qu'il fasse,
Sans pour cela changer de place,
Voyager également.
Quand on est deux, & quand on s'aime,
Le cœur n'est jamais refroidi ;
Car Cythere est au midi

Digitized by Google

Dans le fond du nord même.

LEANDRE.

Ah ! que l'Amour eſt inventif !
Ce Dieu, ſi favorable aux hommes,
A fait pour tous tant que nous ſommes,
Son Empire portatif.
Quand on eſt deux, & quand on s'aime,
On y peut entrer nuit & jour ;
Car le flambeau de l'Amour
En tout tems luit de même.

SCENE VIII.

CASSANDRE & LE DOCTEUR, *amenant la chaiſe en dehors*, & les Précédens *en dedans.*

CASSANDRE.

AIR : *M. la Paliſſe eſt mort.*

ENfin, on peut s'arrêter,
La chaiſe n'eſt pas légere.

LE DOCTEUR.

Ne pouvant plus la porter,
Il faut la mettre par terre.

CASSANDRE.

AIR : *Dans le fond d'une écurie.*

Dans le fond de la remiſe,
C'eſt à toi de la ſerrer.

LE DOCTEUR.

C'eſt par toi, ſans murmurer,
Qu'elle y doit être remiſe.

CASSANDRE, *à part.*

Qu'a-t-il donc à différer ?
Que je ris de ſa mépriſe !

ENSEMBLE.

Il faut, à nous ſéparer,
Cependant nous préparer.

CASSANDRE.

Es-tu la Fleur ou la Brie ?

LE DOCTEUR.

Es-tu la Brie ou la Fleur ?

CASSANDRE.

Quitte un peu ce ton railleur.

LE DOCTEUR.

Ceſſe la plaiſanterie.

Digitized by Google

CASSANDRE.

Iſabelle eſt pour mon cœur
Une Maîtreſſe chérie.

LE DOCTEUR.

Moi, d'Iſabelle, en honneur,
Je ſuis l'humble ſerviteur.

CASSANDRE.

Allons, tiens, prends le pour-boire
Que m'a donné ce vaurien.

LE DOCTEUR.

Eh, non, non; garde le tien,
Au contraire, j'oſe croire
Que tu recevras le mien.

CASSANDRE.

Parbleu! la drole d'hiſtoire.

LE DOCTEUR.

Tu te fais prier pour rien.

CASSANDRE.

Non, mais je te veux du bien.

LE DOCTEUR, *ôtant ſa redingote.*

Otons, ſans plus nous morfondre,
Cet habit diſgracieux.

CASSANDRE, *ôtant la ſienne.*

Se peut-il? Ah, juſtes Dieux!
Mais j'ai de quoi vous répondre.

LE DOCTEUR.

Ciel! en croirai-je mes yeux?
Tout ceci vient me confondre.

ENSEMBLE, *d'un ton menaçant.*

Nous voici deux amoureux,
Savoir lequel eſt heureux?

SCENE IX *& derniere.*

PIERROT, *qui étoit derriere pendant le dernier couplet, & les Précédens.*

AIR: *Pour un maudit Péché.*

MEs chers Meſſieurs, tout beau:
Commencez par vous taire;
L'Amour m'a fait cadeau
De ſon petit flambeau,
Pour que je vous éclaire
Sur votre qui-pro-quo.....

(Ici Pierrot va ſe mettre avec Colombine à une des fenêtres, & Léandre & Iſabelle ſont à l'autre.)

Eh bien! cela doit faire

Digitized by Google

Tableau.
Avec ſon cher Amant,
Vous voyez Iſabelle ;
Ils s'étoient méchamment
Brouillés pour un moment ;
Mais près de ſa cruelle
Mon cher Maître eſt depuis
Ce qu'auprès de ma Belle
Je ſuis.

LE DOCTEUR & CASSANDRE.

AIR : *Que le ſoleil dans la plaine.*

Ainſi donc pour l'inhumaine
Qui tantôt s'eſt ri de nous,
D'une tempête ſoudaine
Nous aurons ſenti les coups.

PIERROT.

Prenons du ſort qui tout enchaîne,
Et qui s'oppoſe à vos deſirs,
Vous la peine,
Nous les plaiſirs.

CHŒUR.

AIR : *Il m'en pend.* (Contredanſe.)

Protégez,
Ménagez
Cette bagatelle
Nouvelle :
Qu'elle échappe à la main
D'un Cenſeur par trop inhumain.

PIERROT.

Meſſieurs, l'on voit voler ſouvent
Au gré du vent,
Ces bouteilles
Vermeilles,
Qu'un enfant
En ſoufflant,
Fait éclore facilement :
Elles durent plus d'un inſtant,
Quand rien ne va les heurtant.

ENSEMBLE.

Protégez,
Ménagez
Cette bagatelle
Nouvelle :
Qu'elle échappe à la main
D'un Cenſeur par trop inhumain.

FIN.

Digitized by Google

Desforges, Pierre Jean Baptiste Choudard, called

LES

DEUX PORTRAITS,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS LIBRES.

PAR Mr. DESFORGES, Comédien du Roi.

A MARSEILLE;

CHEZ SUBE & LAPORTE, Libraires;
au Parnasse Français.

M. DCC. LXXIV.

AVEC PERMISSION.

Digitized by Google

On trouve chez Sube & Laporte, Libraires, au Parnasse Français, à Marseille, un assortiment de Pièces de Théâtre séparées, ainsi que tous les Théâtres complets.

Digitized by Google

ÉPITRE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

GÉNIE ardent, dont la plume féconde
Embraſſa tout, & fut ſublime en tout :
Seul dieu du Pinde, aſtre brillant du goût,
Dont les rayons ont éclairé le monde,
VOLTAIRE, enfin je t'offre cet encens,
Que je brûlai ſi long-tems en ſilence.
J'ai trop ſouffert de cette violence,
Et juſqu'à toi j'éleve mes accens.
Dans ſes accords, ſi ma Muſe chancelle,
Pour l'excuſer, peins-toi tout l'embarras
D'un tendre amant, qui voudroit, à ſa Belle,
Parler des feux dont il brûle pour elle,
Qui le voudroit..... & qui ne l'oſe pas.
Depuis long-tems je te lis & je t'aime :
(Malheur à qui te lira ſans t'aimer)
De la beauté l'empire eſt moins ſuprême;
Pour un inſtant, elle peut nous charmer;
Mais, plus puiſſant que le dieu d'amour même,
C'eſt pour toujours que tu ſçais enflammer.
Quand le feu pur d'un ſublime délire
Dans tout mon être eſt allumé par toi,
Quand je contemple ou MÉROPE *ou* ZAYRE;
Qui peindra bien ce qui ſe paſſe en moi!...
Mon œil te ſuit au temple de mémoire;

Digitized by Google

Je vois, (de loin) les neuf Sœurs & la gloire
Te couronner de feſtons immortels,
Et, de leurs mains, t'élever des autels.
Que de printems, dont la fleur vient d'éclore,
Séchent au pied du laurier toujours verd,
Qui plus touffu, plus frais qu'à ſon aurore,
De ſes rameaux ombrage ton hyver!
Tant de ſplendeur. . . . une ſi belle vie
Livrent mon ame aux tranſports de l'envie; . . .
Non, de ce monſtre entouré de ſerpens;
Idole impur, d'un tas d'êtres rampans,
Qui, trop abjects & trop bas par eux-mêmes,
Pour ſe tirer de leur obſcurité,
Vont achetant, à force de blaſphêmes,
Le droit d'aller à l'immortalité,
Pour faire horreur à la poſtérité.
Du haut du trône, où t'adore la terre,
Homme divin, tu nous peins le géant,
A qui des Nains oſent livrer la guerre:
Il en ſourit, ſans trouble & ſans colère,
Et, d'un clin d'œil, les rend à leur néant.
Si dans l'ardeur que ton grand nom m'inſpire,
Je porte envie au héros que j'admire,
Ma jalouſie eſt fille de l'honneur,
Et je me plais à lui livrer mon cœur.
Je plains celui qui du ſein de la fange
Oſa ſur toi lancer ſon fiel impur,
Et s'avilit pour ceſſer d'être obſcur.
En répétant une hymne à ta louange

Digitized by Google

De l'impoſteur l'âge préſent te vange,
Et l'abandonne aux mépris du futur.
Sans attaquer ta vie & ta mémoire,
Que n'a-t-il ſçû ſe borner, comme moi,
A deſirer d'être auſſi grand que toi!...
Ce deſir ſeul m'aſſocie à ta gloire.
Flambeau du ſiécle, immortel Ecrivain,
Je mets la mienne à dévorer ſans ceſſe
Tous les tréſors de ton eſprit divin.
J'apprens tes vers & voilà ma richeſſe,
Je t'idolâtre, & voilà ma grandeur.
Si l'univers qui m'a donné l'exemple
Du ſentiment dont je fais mon bonheur
Pour t'adorer, eût eu beſoin d'un temple,
Tout l'univers l'eût trouvé dans mon cœur.

ENVOI.

Daigneras-tu permettre à mon jeune pinceau
De t'offrir ſon premier ouvrage?
Je vois avec douleur qu'à ce foible tableau,
Apelles ne ſauroit accorder ſon ſuffrage.
Ah! plus audacieux & cependant plus ſage,
Que n'ai-je fait un ſeul au lieu de deux Portraits.
J'aurois pû, ſans trembler, t'en préſenter l'hommage,
Et l'Univers entier, à l'aſpect de tes traits,
Eût encenſé le peintre en adorant l'image.

Par ſon très-humble & très-reſpectueux ſerviteur.
P. J. B. DESFORGES.
Comédien du Roi.

Digitized by Google

ACTEURS.

LISE, jeune Veuve.

ÉMILIE, jeune Veuve, Amie de Liſe.

Le Marquis DE CLAIRFONS, Amant de Liſe.

Le Chevalier DE TÉLIS, Amant d'Émilie.

La Scène eſt dans une Maiſon de Campagne, où ſont retirées Liſe & Émilie pendant leur veuvage.

Digitized by Google

LES DEUX PORTRAITS, COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente un Cabinet. On voit une Table, ſur laquelle ſe trouve tout ce qui eſt néceſſaire pour peindre en miniature.

SCENE PREMIERE.

ÉMILIE, Le Chevalier DE TÉLIS.

ÉMILIE.

VOUS voulez que déjà je renonce au veuvage ?
A peine de ſes fers l'hymen me voit ſortir.

TELIS.

Mais, Madame, l'hymen n'eſt point un eſclavage,
Quand le plus tendre amour avec lui nous engage.

EMILIE.

Non, je ne puis y conſentir.
Eh ! pourquoi faire une folie,
Dont nous pourrions nous repentir ?

TELIS.

Qu'entends-je, cruelle Emilie ?

Digitized by Google

Que me faites-vous preſſentir ?
Vous ne m'aimez donc point ?

EMILIE.

Eh ! pourquoi, je vous prie ?
Comment, parce qu'on s'aime, il faut qu'on ſe marie ?
Mais, Télis, vous n'y penſez pas.
Aimer, ſe voir aimé de même,
Voilà le vrai plaiſir, c'eſt le bonheur ſuprême :
Et pour vous il n'a point d'appas ?

TELIS.

Madame, mon bonheur, quoi que vous puiſſiez dire,
N'eſt pas parfait... Sans ceſſe je ſoupire :
On ne ſoupire pas, quand on ſe trouve heureux.

EMILIE.

Ah ! l'on peut ſoupirer quand on eſt amoureux ;
On le doit, qui plus eſt.... Mais quel eſt ce prodige ?
Le voilà donc cet homme indifférent,
Qui s'amuſe de tout, que jamais rien n'afflige.
Qu'avez-vous fait de cet air conquérant ?
Qu'eſt devenu ce ton ſi léger, ſi frivole,
Ce jargon ſi plaiſant, cette gaité ſi folle ?
Vous voilà bien changé !... Ce que c'eſt que l'amour !...
Si vous voulez pourtant me faire votre cour,
Soyez un peu plus gai.... la triſteſſe me glace...
Vous riez ?...

TELIS, *riant.*

Ah ! parbleu, j'en rirai plus d'un jour....
Quoi, vous avez été dupe de ma grimace ?...
Je ſuis donc bien changé, bien lugubre, à vos yeux !
Ah ! faites-moi l'honneur de me connoître mieux :
Puiſqu'avec la gaité l'amour ſe concilie,
Je vous jure que déſormais
Je ſerai plus gai que jamais.
Je crains, autant que vous, de faire une folie ;
Dont nous pourrions nous repentir.
Quand vous voudrez ſerrer la chaîne qui nous lie ;
Vous aurez la bonté de m'en faire avertir.....
Mais, tout en plaiſantant, j'oublie

Le

Digitized by Google

Les soins que nous devons tous deux à l'amitié.
Lise est toujours en proie à la mélancolie,
Et l'état de Clairfons si digne de pitié.

EMILIE.

Aussi votre Clairfons est un singulier être :
Cet homme-là, Monsieur, ne sçait point se connoître ;
Il est fait pour prétendre aux plus brillans succès,
Mais bon... il n'en croit rien & timide à l'excès ;
Un coup d'œil l'interdit, un mot le décourage,
Vous-même quelquefois vous lui faites ombrage,
Oui vous-même... en un mot, ce n'est point un Français.
Lise, ma pauvre amie, (& c'est ce dont j'enrage)
Prise du même mal, a les mêmes accès.

TELIS.

Ils s'aiment tous les deux de l'amour le plus tendre,
Et ne sont malheureux que faute de s'entendre.
Unissons-nous pour faire leur bonheur ;
Il ne peut qu'ajouter au nôtre.
Ils sont vraiment faits l'un pour l'autre :
Biens, naissance, enfin tout s'accorde en leur faveur ;
Et de cette union je veux avoir l'honneur.
Je cours chez mon ami, je veux qu'à sa Maîtresse
Il fasse, dès ce jour, l'aveu de sa tendresse....
Vous, que Lise chérit, vous lisez dans son cœur ?

EMILIE.

Non : elle se fait violence,
Et garde jusqu'ici le plus profond silence.

TELIS.

Eh bien, aujourd'hui même, il lui faut arracher
Ce secret important qu'elle veut vous cacher....

EMILIE.

Je la vois....

TELIS.

Comme elle est inquiète, abattue !
Elle a l'air de souffrir.

EMILIE.

Télis, que cette vue

Digitized by Google

Redouble notre empreſſement.

TELIS.

Laiſſons-la ſeule, en ce moment,
S'entretenir de ce qu'elle aime,
Qu'elle ſoit un inſtant toute entiere à l'amour,
Vous verrez qu'à votre retour
Son cœur s'ouvrira de lui même.

(Ils ſortent.)

SCENE II.

LISE, *ſeule, s'approche de la Table, & ſe diſpoſe à peindre.*

OUI, je le reconnois. Oui, c'eſt Clairfons.... Enfin
Je verrai ſans rougir l'objet de ma tendreſſe.
Je n'ai pas eu beſoin d'adreſſe,
L'amour ſeul a conduit ma main.
Clairfons qu'attends-tu donc pour parler de ta flamme?
Je ne dois qu'à tes yeux l'aveu de ton ſecret.
Rougirois-tu d'aimer?... Crains-tu qu'on ne te blâme?
Et ſuis-je faite enfin pour qu'on m'aime à regret?
Mais non... l'aveu qu'il me refuſe,
Sur ſes lèvres toujours je le vois expirer.
Il craint de m'offenſer; & ſa bouche confuſe,
Toute prête à s'ouvrir, ne fait que ſoupirer....
Je ſuis veuve, & je puis recevoir ſon hommage:
Eſt-ce à moi de le prévenir?...
Mais peut-être Emilie en ce lieu va venir,
Cachons-lui cette chere image;
Préſentons à ſes yeux celle de ſon amant;
Elle me la demande avec empreſſement,
Et rien ne peut, je crois, la flatter davantage....

Digitized by Google

SCENE III.

LISE, ÉMILIE *arrive pendant les derniers Vers, & après s'être panchée sur l'épaule de Lise pour voir ce qu'elle fait, elle prend le Portrait.*

EMILIE.

On ne pouvoit mieux le saisir.
Comment d'idée!... Ah! Lise, il faut que je t'embrasse.

LISE.

Mon travail est payé, puisqu'il vous fait plaisir.

EMILIE.

Mais admires donc. C'est sa grace;
Ce sont ses yeux..... Enfin j'y trouve tous ses traits.
Ton pinceau cependant lui prête des attraits.
Tu l'as flatté, ma chere.... Eh bien, ton cœur soupire?
Si du moins je savois d'où provient ton martyre,
Je te plaindrois.... Mais, quoi? jeune, pleine d'appas,
Tous les cœurs, à l'envi, s'empressent sur tes pas.
Ah! cette destinée est vraiment douloureuse,
Et je te plains de bonne foi.

LISE.

Comment, vous me croyez faite pour être heureuse?

EMILIE.

Mais tu peux l'être autant que moi.
Je suis toujours contente; & sais-tu bien pourquoi?
L'amour, l'amour a fait le bonheur de ma vie.

LISE.

(*Soupirant haut.*) (*A part.*)
Je ne l'aurois pas cru... Que je lui porte envie!

EMILIE, *à part.*

Un soupir!... Bon, elle est à bout.
Bientôt je saurai le mystère.
(*haut.*)
J'ai si bien fait que l'amour suit mon goût;
Et prend en tout mon caractère.
Esclave, j'ai rangé mon maître sous ma loi;

Digitized by Google

Je ſuis gaie, & je veux qu'il ſoit gai comme moi.
Oh ! oh ! je commande à Cythère.
Il faut, pour te diſtraire un peu,
Que je te faſſe lire un ſingulier aveu
De Clairfons.

LISE.

De Clairfons !

EMILIE.

Dans ce billet, lui-même
Très-plaiſamment me déclare qu'il m'aime.

LISE, *à part.*

Clairfons ? ... Ah ! je vais me trahir.

EMILIE, *à part.*

Fort bien.... Grace à mon ſtratagême,
Son ſecret, à préſent, ne ſauroit plus me fuir. ...
(*Elle lit.*)
» Iris, depuis que je t'adore,
» Le Soleil a deux fois brillé dans ce ſéjour,
» Et j'ai langui ſans eſpoir de retour.
» Si tu veux à ton char me retenir encore,
» Iris, il faut m'aimer avant la fin du jour ;
» Car demain la naiſſante aurore
» Pourroit bien dans mon cœur ne plus trouver d'amour.

LISE.

La déclaration eſt un peu cavalière,
Et je ne ſais ſi je la goûterois.

EMILIE.

Moi, j'aime aſſez cette manière :
Elle eſt neuve, elle eſt ſingulière,
Et pour moi le bizarre eut toujours des attraits.

LISE, *d'une voix étouffée.*

De Clairfons .... un billet ſemblable ! ...
Je ne l'en croyois pas capable. ...
Je ne le reconnois ... point du tout à ce trait. ..

EMILIE.

Liſe ... eh bien ... déſormais ceſſeras-tu de feindre ?
Cet embarras ... & ce tendre intérêt,
Malgré toi, de ton cœur m'ont appris le ſecret.

Digitized by Google

LISE, *troublée.*

De mon cœur !...

EMILIE.

Calme-toi.... Va, je n'ai qu'un regret,
C'eſt que ce cœur ait pu ſi long-temps ſe contraindre,
Et douter de mon amitié.

LISE.

Ah ! je mérite au moins votre pitié,
Car je me trouve fort à plaindre.

EMILIE.

A plaindre, parce que l'amour
A ſu trouver enfin le chemin de ton ame ?
Eh bien, c'eſt un tribut qu'elle paye à ſon tour.
Rien ne ſe dérobe à ſa flamme.
Payer ce tribut aujourd'hui ...
Demain... c'eſt bien la même choſe.

LISE.

Eh bien, oui, c'eſt l'amour qui fait tout mon ennui ;
Mais n'eſt-il point de terme aux tourmens qu'il me cauſe ?
Je vous l'avoue enfin ... Clairfons eſt mon vainqueur.
Je languis, je brûle, & j'ignore
Si j'ai fait naître dans ſon cœur
Le même feu qui me dévore.

EMILIE.

De ta peine, à préſent, je ne ſaurois douter.
Un malheureux aveu devroit-il tant coûter ?...
Comment Clairfons peut-il s'obſtiner à ſe taire ?
Croit-il obtenir du retour
Sans jamais dire un mot d'amour ?
C'eſt dommage... il a de quoi plaire :
Jeune, riche, fort amoureux :
Vous êtes faits pour être heureux :
Ne parviendrez-vous pas à vous tirer d'affaire ?

LISE.

Hélas ! ce ne ſera jamais
Tandis que cet amour....

EMILIE.

Eh ! c'eſt-là ta reſſource ;

Digitized by Google

C'eſt cet amour qui déſormais
Des plaiſirs les plus doux ſeroit pour toi la ſource.
Tiens, vois Télis & moi, quel eſt notre bonheur!
Je ne ſais ſi c'eſt deſtinée,
Rapport de caractère, égalité d'humeur;
Mais je ſens que vers lui mon ame eſt entraînée:
Nous nous aimons à la fureur.
Toujours conduit par l'alégreſſe,
Notre amour eſt toujours égal.
Si tu prenois de nous des leçons de tendreſſe,
Tu ne t'en trouverois pas mal.....

SCENE IV.

LISE, EMILIE, TELIS *arrivant.*

EMILIE.

VOUS venez à propos... Je veux, depuis une heure,
Lui prouver que l'amour eſt un Dieu plein d'appas;
Mais je n'y réuſſirai pas:
Dans ſon entêtement toujours elle demeure....

TELIS, *à Liſe.*

Quoi! vous pourriez douter de ſes charmes vainqueurs?
Vous ignorez encor le prix de ſes douceurs?
L'amour, par ſon heureuſe flamme,
A le droit d'embraſer tous les cœurs des mortels:
Dans vos yeux il a des autels,
N'en auroit-il point dans votre ame?

LISE.

Pour me faire goûter le funeſte poiſon
D'une dangereuſe tendreſſe,
Dans vos diſcours, au défaut de raiſon,
Vous ſavez mettre au moins beaucoup de politeſſe.

EMILIE.

Ah! Télis, quelle trahiſon!
Par votre faible elle vient de vous prendre,
De la raiſon à vous?....

Digitized by Google

TELIS.

Vous plaisantez toujours
Très-joliment.... Mais je veux vous surprendre ;
(*A Lise.*)
Et si de la raison j'emprunte le secours,
Me promettez-vous de vous rendre ?

LISE.

Je pense que d'abord il faudroit vous entendre....

TELIS.

L'Amour, je le soutiens, est le Dieu des beaux jours.
Eh ? peut-on concevoir un plaisir plus sensible
Que celui de deux vrais Amans,
Engagés dans des nœuds charmans,
Par un penchant aussi doux qu'invincible ?
Dans leurs tendres épanchemens
Comme leurs ames se confondent !
Voyez leurs yeux qui se répondent,
Et dans quels doux raviſſemens
L'amour a plongé tout leur être !
Le moindre objet a des charmes pour eux.
Point de déguisement : les cœurs vraiment heureux
Ne craignent point de le paroître.
Suivez deux vrais Amans dans la société,
Comme tout se ressent de leur félicité !
Comme autour d'eux tout renait, tout s'anime !
L'indifférent même, à son tour,
Sent que l'on peut devoir son bonheur à l'amour ;
Au lieu d'en être la victime.
Enfin, pour ajouter encor
Aux traits de cet Amour qui vous paroît à craindre,
Si l'on veut à nos yeux présenter l'Age d'or,
Le bonheur des Amans est tout ce qu'il faut peindre.
Ai-je bien raisonné ?...

EMILIE.

Quel sublime Orateur !...

TELIS, *à Lise.*

Mais vous ne dites rien.

LISE.

Ce portait est flatteur ;

Digitized by Google

Je dois avouer qu'il m'enchante ;
Mais ce n'eſt qu'un tableau trompeur,
Et qu'une illuſion riante.
Conſultez les Amans, interrogez leur cœur.

TELIS.

Il en eſt, j'en conviens, que l'amour rend à plaindre ;
Et j'en quitte un dans le moment.

EMILIE.

Qui donc ?

TELIS.

Clairfons... Un feu qu'il ne ſauroit éteindre,
Eſt devenu pour lui le plus affreux tourment,
Et vingt fois pour ſa vie il m'a tout laiſſé craindre.
Quel eſt donc le cœur ſans pitié
Pour qui ſa douleur a des charmes ?
Liſe ; vous répandez des larmes.

LISE, *troublée.*

Clairfons eſt notre ami.

TELIS.

Sans doute... & l'amitié
Eſt la cauſe de vos allarmes.
S'il le ſavoit, je crois qu'il ſeroit ſoulagé.

LISE.

Il n'en ſauroit douter.

TELIS.

Il en doute, Madame ;
Et même j'avois arrangé
Certain projet qui pût tranquilliſer ſon ame.
Vous ne le verrez point... Sa faibleſſe, aujourd'hui,
Doit, ſelon mes conſeils, le retenir chez lui.
Votre amitié pourroit ſoulager ſon martire.

LISE.

Eh bien... que faut-il faire ?

TELIS.

Il lui faudroit écrire,

LISE.

Comment ?

TELIS.

Ce qu'une amie écrit en pareil cas.

LISE,

Digitized by Google

LISE.

Mais, Télis, vous n'y penſez pas.

TELIS.

Pardonnez-moi, vraiment j'y penſe.

LISE.

Mais je n'écris jamais...

EMILIE.

C'eſt-là ton embarras?
Quand on n'a jamais fait une choſe, on commence.

TELIS.

Voiſinage, amitié, tout doit vous inviter
A cette faible complaiſance.
Préparez-vous... Je vais dicter...

LISE.

Allons donc... puiſqu'il faut ſe rendre:
Me voilà prête à vous entendre.....

EMILIE.

Je dicte, moi... » Je prends le plus vif intérêt..

LISE.

Ce début eſt beaucoup trop tendre.

EMILIE.

Non, non... moins qu'il ne le paroit.

LISE.

Eh bien, je n'écris point qu'on ne change de ſtyle.

EMILIE, *à Télis.*

Il faut ſe faire à ſon humeur.
» Monſieur... je vois avec douleur..
(A la fin, te voilà docile)
» Douleur... qu'une ſombre langueur..

LISE.

Ce mot me paroit inutile.

EMILIE.

Comment, ce mot!.. Il ne t'engage à rien.

LISE.

Je ne l'écrirai pas.

EMILIE.

Elle eſt trop difficile.
Dictez, Télis, dictez, vous ſerez plus habile...

Digitized by Google

TELIS.

» Que vous ne vous portez pas bien.
» Croyez que ſi les vœux d'une amitié ſincere
» Avoient le droit de vous guérir,
» Vous n'auriez pas encor bien long-temps à ſouffrir....
Ah! çà, parlez-moi ſans myſtere,
Comment trouvez-vous ce billet?

EMILIE.

Quant à moi, ſa froideur me glace.

LISE.

Et moi, cette froideur me plaît:
Je la trouve fort à ſa place.

TELIS.

Tel qu'il eſt, pour Clairfons il aura mille appas;
On ſent mieux un plaiſir qu'on n'oſoit point attendre.
A l'inſtant je cours le lui rendre,
Et contremander ſon trépas.

LISE, *à part.*

A leur aſpect, mon embarras redouble.
Cachons-leur, s'il ſe peut, ma tendreſſe & mon trouble.

EMILIE. *Elle ſort.*

Attends-moi donc.

TELIS.

Oui, ne la quittez pas.
Son cœur ſe rend, la choſe eſt manifeſte:
L'amour a fait le premier pas,
Votre amitié fera le reſte.... (*Emilie ſort.*)

SCENE V.

TELIS, *un moment ſeul;* CLAIRFONS *enſuite vient aſſez à temps pour entendre ces quatre vers.*

TELIS.

ENFIN, ce cher billet, je l'ai donc obtenu!
Un billet de la main de Liſe!
Pauvre Clairfons! je ris déja de ſa ſurpriſe,
Oh! je ſuis enchanté de l'avoir prévenu.

Digitized by Google

CLAIRFONS, *à part.*

Qu'entends-je !... Seroit-il un traître ?

TELIS.

Allons... Ah ! te voilà, toi ?... Je te croyois mort.

CLAIRFONS.

S'il ne tenoit qu'à vous, je devrois déja l'être.

TELIS.

Oh ! oh ! quel eſt donc ce tranſport ?

CLAIRFONS.

A ton indignité ne cherche point d'excuſe.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui (je commence à le voir)
Que ta fauſſe amitié m'abuſe.

TELIS.

Je vivrois bien cent ans avant de concevoir
Ce que tout cela ſignifie.
Et de quoi faut-il donc que je me juſtifie ?
Ne pourrai-je au moins le ſavoir ?

CLAIRFONS.

Tu ſais combien Liſe m'eſt chère ;
Je n'eus rien de caché pour toi :
Dans mon cœur naïf & ſincère
Tu liſois auſſi-bien que moi.
Ah ! ſi Liſe avoit ſu te plaire,
Pourquoi me dire le contraire ?
Eſt-ce pour mieux me la ravir
Que tu feignois de me ſervir ?
D'accord avec l'amour, l'amitié me déchire !...

TELIS.

Ah ! je crois pourtant qu'à préſent
Je comprends ce que tu veux dire.
Mon cher ami, laiſſe-moi rire ;
Car, d'honneur, jamais rien ne fut auſſi plaiſant.

CLAIRFONS.

Quoi ! tu peux ajouter l'outrage
A la plus noire trahiſon ?

TELIS, *à part.*

Amuſons-nous un peu des tranſports de ſa rage :
Je puis, quand je voudrai, le mettre à la raiſon.

Digitized by Google

(*Haut.*)

Mais, ces reproches-là, les crois-tu de saison ?
De son cœur on n'est point le maître.
Lise a donné le sien ... est-ce ma faute, à moi ?
En tout ceci je ne suis point un traître :
Je t'ai servi de bonne foi.
Tiens, pour témoin je prends Lise elle-même :
Va lui demander si jamais,
Ou ma bouche, ou mes yeux ont dit que je l'aimois.
J'ai parlé mille fois de ta tendresse extrême :
Lise est sensible ... Eh bien ? ...

CLAIRFONS.

Et ce n'est pas pour moi.

TELIS.

Tu peux être sûr que Lise aime
Quelqu'un qui le mérite aussi bien que toi-même,
Et qui ressent pour elle autant d'amour que toi.

CLAIRFONS.

Hélas ! qu'ai-je besoin de vivre,
Puisque je ne vis point pour recevoir sa foi ?
Ah ! trop cruel ami, c'est toi seul qui me livre
Au désespoir affreux ....

TELIS.

Va, tu me fais pitié.
Non, je ne suis point fait pour trahir l'amitié :
Apprends enfin à me connoître.
Tu vois bien ce billet qui te rend furieux ?
Eh bien, il est pour toi ...

CLAIRFONS.

Vrai manège de traître.

TELIS.

Mais n'en crois que tes propres yeux.
S'il n'étoit pas pour toi, te le ferois-je lire ?
(*Clairfons déchire le billet avec le plus grand sang froid.*)
Que vois-je ? O ciel ! il le déchire !
Parbleu, le trait est curieux.

CLAIRFONS.

Pour me tromper encor, la ruse est trop grossière.

Digitized by Google

TELIS.

L'aveugle qu'on voudroit guérir,
Et dont les yeux à la lumière
Se fermeroient exprès, quand il peut les ouvrir,
Ne paroîtroit-il pas d'une folie étrange ?
Que faut-il faire enfin pour te persuader ?

CLAIRFONS.

Tes soins sont superflus : je ne prends plus le change.

TELIS.

Ah ! parbleu, malgré toi, je te ferai céder.
Je te dis qu'elle t'aime, & tu peux tout attendre
Des sentimens...

CLAIRFONS.

Va, laisse-moi :
Je connois tout le prix d'un ami tel que toi,
Et je ne veux plus rien entendre....

TELIS, *à part.*

Si Lise paroissoit elle-même à ses yeux,
Elle seule pourroit l'engager à se rendre :
Je vais adroitement l'envoyer en ces lieux. (*Il sort.*)

SCENE VI.

CLAIRFONS, *seul.*

J'AI donc perdu toute espérance?
Pour jamais de son cœur me voilà donc banni !
..... Je suis cruellement puni
D'avoir pris autant d'assurance
Dans les soins d'un perfide ami !
Mais Lise ne sait pas que Télis est un traître :
D'un si triste penchant son cœur auroit frémi :
Il faut le lui faire connoître :
Ses yeux, alors, sur moi se fixeront peut-être....
Grands Dieux ! moi me servir de ce moyen affreux !
Imiter un perfide !... Ah ! soyons malheureux,
Mais ne nous rendons point coupable.
De ta Lise, ô mon cœur ! garde le souvenir :
D'approuver un forfait le sien est incapable :
Mérite-la du moins, n'ayant pu l'obtenir.

Digitized by Google

SCENE VII.

CLAIRFONS *assis*... LISE *arrivant.*

LISE, *à part.*

DIEUX! c'est Clairfons... Je vois que dans le piège
Télis a voulu m'attirer.
Dois-je l'éviter?... Resterai-je?

CLAIRFONS, *à part.*

Hélas!...

LISE, *à part.*

Je l'entends soupirer.

CLAIRFONS, *à part.*

Je sens que ma douleur à chaque instant s'irrite.
Non, je ne suis pas assez fort
Pour résister au trouble qui m'agite.
O Lise! je vous perds.... C'est l'arrêt de ma mort.
(*Il se lève, & voit Lise.*)
Dieux! que vois-je?.. Ah! Madame, excusez mon audace.
Avant que pour jamais j'abandonne ces lieux,
Accordez-moi du moins cette dernière grace,
Et je me dérobe à vos yeux.

LISE, *troublée.*

Monsieur... vous m'étonnez... Si rien ne vous oblige
A nous priver du plaisir de vous voir,
Soyez certain qu'ici personne ne l'exige.
Vous nous faites honneur... & vous devez savoir...

CLAIRFONS.

Je nourrissois, Madame, un téméraire espoir,
Si le respect le plus sincère,
Le plus pur, le plus tendre amour,
Pouvoient espérer de vous plaire.
Hélas! je me flattois qu'un jour....
Vous détournez les yeux... Écoutez-moi, Madame:
C'est aujourd'hui, pour la première fois,
Que d'un timide amant vous entendez la voix;
C'est la dernière aussi.. Dans le fond de mon ame,
Jusqu'ici, j'ai caché le secret de ma flamme:
Mais votre cœur a fait un choix,

Digitized by Google

Sans murmurer, & sans m'en plaindre.
En ce moment, au moins, je dois cesser de feindre.
(*Après un silence.*)
L'Amour, qui rassembla tous ses traits dans vos yeux,
Alluma dans mon sein tout ce qu'il a de feux.
Ah! sans les adorer, peut-on voir tant de charmes?
Mais je dois vous cacher ma douleur & mes larmes.

LISE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Dieux! que je suis émue!... Auriez-vous oublié
Que par les nœuds de l'amitié....

CLAIRFONS.

Pour moi ce souvenir est bien flatteur sans doute:
Vous n'êtes point barbare, & votre cœur écoute
La voix d'une tendre pitié;
Mais, puisqu'à mes malheurs il n'est point de remède,
Au sort qui me poursuit il faut bien que je cède.
Croyez que ce triste secret
De mon cœur s'échappe à regret.
Je méritois moins que tout autre
Que vous fussiez sensible à la plus juste ardeur.
En renonçant à mon bonheur,
Mes derniers vœux sont pour le vôtre....
(*A part, en s'en allant.*)
On ne mourut jamais de douleur ni d'amour,
Puisque le Ciel me force à voir encor le jour. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

LISE, *seule.*

JE ne sais si je veille, ou si c'est un mensonge.
Que veut-il dire?... un autre est mon vainqueur;
Un autre a su trouver le chemin de mon cœur.
Dans un doute cruel ce langage me plonge.
Si du moins j'avois pu dissiper son erreur?...
Mais, au milieu de son délire,
Que son amour s'exprimoit avec feu!
Le voilà donc, ce tendre aveu:
C'est pour moi que son cœur soupire.

Digitized by Google

(En ce moment, elle prend le portrait de Clairfons, & ſe diſpoſe à y travailler.)

Eh! quel autre que toi mérite mieux le mien?
Quel autre eſt digne de me plaire?...
(Elle travaille.)

SCENE IX.

LISE, *aſſiſe & travaillant;* TELIS, *ſans être vu & ſans la voir.*

TELIS.

CLAIRFONS vient de ſortir... A ſon triſte maintien,
J'ai vu dans l'inſtant que l'affaire
N'eſt pas plus avancée... & je n'y comprends rien.
D'honneur, je ne ſais comment faire....

LISE, *à part.*

Si je pouvois en liberté, *(Télis la voit.)*
Ainſi qu'à ton portrait, te jurer à toi-même
Que mon cœur eſt à toi, que c'eſt toi ſeul que j'aime,
Clairfons, quelle ſeroit notre félicité!

TELIS, *s'approchant d'elle, mais à part.*

Dans une douce rêverie
Elle eſt plongée entièrement.
A qui s'adreſſe-t-elle?... A l'image chérie
Qui lui retrace ſon Amant.
Je ſuis charmé de l'aventure.

LISE, *à part toujours.*

Mais quel eſt ce rival dont il eſt ſi jaloux?

TELIS.

Elle peint à merveille.

LISE.

Ah! Clairfons, je t'aſſure
Que tes ſoupçons me font injure.
Pourrois-je cependant ne pas les trouver doux?
C'eſt l'amour ſeul qui les fait naître.
Va, je me trouve heureuſe autant qu'on le peut être;
Et tes feux ſont payés du plus tendre retour....

TELIS.

Mais voilà qui devient auſſi clair que le jour.

Digitized by Google

Si Clairfons étoit là, dans quelle douce ivreſſe
Le plongeroit ce ſpectacle charmant?
Courons l'en avertir; qu'il vienne, qu'il s'empreſſe,
Et qu'il la trouve encor dans ce raviſſement.
Il eſt bien doux pour un Amant
De ſurprendre ainſi ſa Maîtreſſe. (*Il ſort.*)

LISE, *ſeule.*

Mais, du plaiſir de regner dans ſon cœur,
En cet inſtant, tandis que je m'enivre,
Je ne réfléchis pas que peut-être il ſe livre
A la plus mortelle douleur....
Pour le déſabuſer, que faut-il que je faſſe?
Séyères loix du devoir, de l'honneur,
Ne me ferez-vous point de grace,
Et mettrez-vous toujours obſtacle à mon bonheur?
Mais j'entends la voix d'Emilie:
Feignons de travailler au portrait de Télis....

(*Elle met précipitamment celui de Clairfons dans ſa poche.*)

SCENE X.

LISE, EMILIE.

EMILIE *arrive en chantant.*

OH! dans ſon cabinet toujours enſevelie!
Quand elle eſt là, tous ſes vœux ſont remplis.

LISE.

C'eſt une affaire d'habitude:
Et comme, dans la ſolitude,
On eſt plus libre & moins diſtrait;
De Telis, en repos, j'achevois le portrait.

EMILIE.

Tu trouveras toujours le moment favorable:
Ton ouvrage eſt preſqu'à ſa fin.
Viens, viens te promener... le temps eſt admirable!

LISE.

Volontiers... Entrons au jardin.

Digitized by Google

SCENE XI.

CLAIRFONS *arrive les yeux baissés, & se promène tristement.*

PUIS-JE entrevoir encor quelque apparence
Au changement du sort le plus affreux ?
Que la douceur de l'espérance
Entre facilement dans un cœur amoureux !...
Va savoir, m'a-t-il dit, quel est l'Amant heureux.
Eh ! comment dois-je le connoître ?
Attendons un instant, elle viendra peut-être....
Un sentiment délicieux
Suspend ici le chagrin qui m'accable !
Et le plaisir d'être en ces lieux,
Qu'habite un objet adorable,
Me fait trouver mon sort moins déplorable....
Ce cabinet qu'elle aime, & dont elle a fait choix,
Ces pinceaux que sa main a touchés mille fois ;
(*Il s'approche de la table.*)
Tout m'est cher... Dieux ! que vois-je !.. ô douleur !..
ô surprise !...
Le portrait de Telis peint de la main de Lise !
Ah ! traître !... & je puis supporter
Les coups affreux que ta main détestable
Se plaît sans cesse à me porter !
Ce dernier est trop fort, & je sens qu'il m'accable.
(*Il se jette avec fureur dans un fauteuil.*)
Ce n'est donc pas assez que par d'indignes soins,
Il m'enlève à jamais la Beauté que j'adore !
De son bonheur le cruel veut encore
Que mes tristes yeux soient témoins !
D'une jalouse frénésie,
Dans mon cœur, à plaisir, il distille le fiel !
Dieux ! je sens, aux transports dont mon ame est saisie,
Que le poison le plus cruel
Est celui de la jalousie.

Digitized by Google

SCENE XII.

CLAIRFONS, TELIS.

TELIS

EH bien, mon cher ami, ſuis-je encor un trompeur?
Conviens qu'il faut avoir bien de la complaiſance
Pour t'avertir ainſi de ton bonheur.

CLAIRFONS.

Ah! pour ranimer ma fureur,
Il ne falloit que ta préſence.
Ajoute la derniere horreur
A toutes les horreurs dont tu me rends victime.
Traître!... viens me percer le cœur;
Il te manque encore ce crime.

TELIS.

Me voilà bien récompenſé!
A ce charmant accueil qui peut donner naiſſance?
D'honneur, je n'aurois pas penſé
Mériter de ta part tant de reconnoiſſance.
Saurai-je au moins....

CLAIRFONS, *mettant l'épée à la main.*

C'en eſt trop... défends-toi.

TELIS.

Ah! ah! directement ceci s'adreſſe à moi.
Allons, je le veux bien, moi... je vais me défendre.
Auparavant, pourtant, je crois qu'en bonne foi,
Il ſeroit juſte de m'apprendre
La raiſon de ce que je voi.
Si l'on me tue, au moins que je ſache pourquoi:
En pareil cas, c'eſt bien la moindre choſe.

CLAIRFONS *s'approche, & lui montre, avec la pointe de ſon épée, ſon portrait qui eſt ſur la table.*

Regarde... TELIS.

Mon portrait!

CLAIRFONS.

Oſeras-tu nier....

TELIS,

Nier... moi!.. Non, vraiment.. je n'oſe..

Digitized by Google

Il seroit très-plaisant de me justifier
D'un honneur qu'on me fait... Je puis certifier
Pourtant que j'en ignore absolument la cause.

CLAIRFONS.

Eh bien, nous allons voir quel est celui des deux,
De l'innocent ou du coupable,
Qui méritera d'être heureux.

TELIS.

Tu prends, pour t'en instruire, un chemin pitoyable;
Car il peut arriver que le plus mal-adroit
Se trouve justement être aimé de la Belle,
Et que l'autre n'ait aucun droit
Sur le cœur de l'objet qui fait notre querelle.
Mais dans ce beau dessein je te vois affermi,
Et je ne puis, quoi qu'il m'en coûte,
Rien refuser à mon ami.
Allons... (*Il met l'épée à la main.*)

CLAIRFONS.

Va, ce n'est pas la mort que je redoute;
Tu le sais trop, cruel.

SCENE XIII.

TELIS, CLAIRFONS, LISE.

LISE, *accourant.*

QUE vois-je, justes Dieux!
(*Elle se jette sur l'épée de Télis, & la lui arrache. Clairfons jette son épée d'un air confus.*)

TELIS, *à part.*

Eh! tout enfant qu'il est, l'amour a du courage.

LISE.

Comment, chez moi, presqu'à mes yeux,
Vous osez faire éclater votre rage!
Qui peut causer ces transports furieux?

TELIS.

Madame, vous allez savoir tout le mystère.
Monsieur veut me persuader
Que j'ai le bonheur de vous plaire.

Digitized by Google

Moi, qui me doutes du contraire,
A toutes ſes raiſons je ne veux point céder.
En vos mains je remets l'affaire,
Et c'eſt à vous de décider.

LISE.

Votre inconſéquence ordinaire,
A chaque inſtant, ſe fait ſentir.

TELIS.

Mais de ce labyrinthe il faut pourtant ſortir.
Je ne ſerai jamais ſûr de mon exiſtence,
Tant que vous vous plairez à garder le ſilence.
Si, par hazard, j'étois votre vainqueur,
Clairfons reſpectera l'objet de votre ardeur,
Mais, ſi c'eſt lui que votre cœur préfère,
Inſtruiſez-le de ſon bonheur.
En tout cas, tirez-moi d'affaire.
Il eſt dur de ne point ſavoir,
Quand on vit le matin, ſi l'on vivra le ſoir.

CLAIRFONS.

Non, je n'attendrai pas que Madame prononce;
Et ſon amour pour vous, qu'en ce lieu tout annonce,
Devoit réprimer mes tranſports.
Vous m'avez confondu ... Je connois tous mes torts;
Mais, à les excuſer, je ne veux point prétendre,
La cauſe en eſt trop belle; & l'amour le plus tendre,
L'excès de cet amour qui dévore mon cœur,
Peut bien juſtifier l'excès de ma fureur....
Vous m'avez pu trahir.... un traître eſt un infame;
Mais un traître honoré de l'amour de Madame
Devient pour moi l'objet le plus ſacré.

TELIS.

Quel jargon!.. vous voyez... le pauvre homme eſt timbré;
Mais guériſſez-le, je vous prie.

LISE.

Ceci paſſe la raillerie.
Vous croyez donc, Meſſieurs, qu'il faut qu'un de vous deux
Abſolument ait le droit de me plaire;
Et ſur quoi fondez-vous ce ſoupçon téméraire?

TELIS.

Un billet.... un portrait... mais rien n'eſt moins douteux.

Digitized by Google

De la lettre qu'ici je vous ai fait écrire
Naît un quiproquo ſingulier.
Je m'en felicitois en mon particulier.
Je ne ſais ce que j'ai pu dire.
Clairfons eſt arrivé... grand tapage, grand bruit.
Ce malheureux billet augmente ſon délire;
Il croit qu'à moi-même on l'écrit.
Je veux l'engager à le lire:
Sans m'écouter, il le déchire;
Ainſi le voilà fort inſtruit.
Dans ce cabinet ſolitaire
Je viens quelques momens après:
Vous étiez ſeule... à l'ordinaire...
Et ſous votre pinceau j'ai reconnu ſes traits.
Je cours l'en avertir... il arrive... à la place
De ſon portrait, il voit le mien.
Comme lui, cela m'embarraſſe;
Et d'honneur, je n'y comprends rien.

LISE, *à part.*

Je me doutois bien qu'Emilie
Me faiſoit faire une folie.
Je ne dois plus garder un dangereux ſecret.
(*Haut.*)
Vous vous êtes trompé, Monſieur, & le portrait
Que vous avez vu... c'eſt le vôtre.

TELIS.

Comment? le mien!

LISE.

Monſieur, je n'en ai point fait d'autre.

TELIS.

Mais j'étois donc aveugle... Et certaines douceurs,
Qui m'ont ſemblé partir du plus tendre des cœurs,
Pardon, Madame, à qui s'adreſſoient-elles?
Etoit-ce à mon portrait auſſi?

CLAIRFONS, *à part.*

Ah! je tremble.

LISE, *à part.*

Il n'eſt point d'épreuves plus cruelles.

TELIS.

Hom! j'entrevois quelque myſtère ici.....

Digitized by Google

SCENE XIV & derniere.

LISE, CLAIRFONS, EMILIE, TELIS.

EMILIE.

SI l'on savoit ce qui m'amène,
Je vois ici quelqu'un qui seroit bien en peine.
Au Jardin, par hazard, n'auroit-on rien perdu?...
(*Lise se trouble, & cherche à cacher son embarras.*)

TELIS, *se fouille.*

Ma foi, je ne crois pas.

CLAIRFONS, *avec inquiétude.*

Je ne crois pas moi-même.

EMILIE, *à Clairfons.*

Rassûrez-vous, Monsieur, il vous sera rendu :
(*En regardant Lise.*)
Je ne veux point priver la Dame qui vous aime,
D'un don qui lui sera sans doute précieux.
L'image de ce qui nous flatte
Charme toujours le cœur en attachant les yeux.
C'est une vanité sentie & délicate
Que de se reproduire ainsi,
Pour plaire à la Beauté qu'on aime.
Tenez...

CLAIRFONS.

Dieux! mon portrait!...

TELIS.

Et c'est celui-là même
Que Madame peignoit ici.

EMILIE.

Comment?

TELIS.

Chut.

CLAIRFONS, *à part.*

De sa main mon portrait!... Ah! Madame...

EMILIE & TELIS.

Eh bien?

LISE, *après un moment de silence.*

C'en est assez, ne cachons plus ma flamme.
Vivez, Clairfons, vivez pour mon bonheur :

Digitized by Google

Tant d'amour me contraint à vous rendre les armes.
Nous aurions tous les deux bien moins verſé de larmes,
Si vous aviez mieux ſu lire au fond de mon cœur.

CLAIRFONS.

Eſt-ce une illuſion ?... Grands Dieux ! qu'elle a de charmes !

LISE.

Que le don de ma main diſſipe vos alarmes :
Soyez heureux pour moi... je le ſerai pour vous.

TELIS,

J'eſpère qu'à préſent tu ſeras moins jaloux.

CLAIRFONS.

Ah ! mon ami, tu ſais combien l'amour abuſe.
Cet amour qui fit mon erreur,
Auprès de l'amitié me ſervira d'excuſe.
Enfin donc tout s'unit pour faire mon bonheur.

TELIS.

Eh bien, croyez-vous, Emilie,
Que ce bonheur qui les attend
Ne nous permettroit pas d'en eſpérer autant ?
Qu'une chaîne heureuſe nous lie :
De quatre vrais amis que le ſort ſoit égal.
Tenez, prenez l'original
En même temps que la copie...

(Il va à la table où eſt reſté ſon portrait, il le prend & le donne à Emilie.

EMILIE.

Liſe, pour m'obliger, a tracé ce portrait :
De lui vient tout le mal... il faut que je l'expie ;
Ainſi voilà ma main.

TELIS.

Je vous paſſe le trait
En faveur de la conſéquence,
Et je laiſſe à l'Hymen le ſoin de ma vengeance.

EMILIE.

Je le veux bien.. mais, à mon tour,
De la mienne, Télis, je chargerai l'Amour.

FIN.

Permis d'imprimer & diſtribuer, à Marſeille le 11 Mai 1774.
VITALIS, P. D. R. D. P.

Digitized by Google

LES
DEUX SŒURS,
COMÉDIE.
EN UN ACTE ET EN PROSE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Colleville, Anne Hyacinthe Celle de Saint-Léger, dame de

LES

DEUX SŒURS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR Mlle DE SAINT-LÉGER.

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre des Variétés Amusantes, le samedi 14 Juin 1783.

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, N°. 64.

M. DCC. LXXXIII.

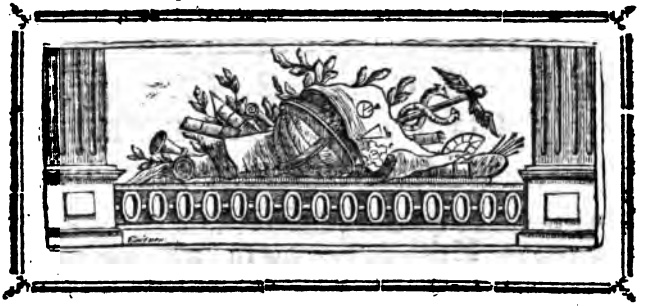
Avec Approbation & Permission.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MADAME DE MELCOUR, *veuve.*	Mlle PRIEUR.
ROSETTE, *sa fille aînée, âgée de quatorze ans.*	Mlle LEBLANC.
EUGÉNIE, *cadette d'un an.*	Mlle CHAUMONT.
M. DE FLORVAL, *ami de la maison.*	M. BEAULIEU.
LISETTE, *suivante.*	Mlle DESTRÉES.

La Scene est dans le Sallon de Madame de Melcour.

Digitized by Google



LES DEUX SŒURS.

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *ſeule, tenant une lettre.*

DANS nos mains une lettre d'amour doit ſe changer en billet au porteur ; & ce M. de Verſac ne me donne que deux louis pour remettre celle-ci à ma jeune maîtreſſe, dont il lui a plu de devenir amoureux au bal, pour l'y avoir vu une ſeule fois. — Qui dit amoureux, dit généreux : voici mademoiſelle Roſette. Duſſé-je me brouiller avec elle, je garde le poulet.

(*Elle met la lettre dans la poche de ſon tablier.*)

Digitized by Google

SCENE II.

LISETTE, ROSETTE.

ROSETTE.

Ah! te voilà, ma chere Lisette! si tu savois combien je t'aime! — Mais qu'est-ce que tu caches donc là avec tant de soin?.... Quelque chose qui me regarde, j'en suis sûre.

LISETTE, *d'un air indifférent:*

Bon! ce n'est rien.

ROSETTE.

Laisses-moi voir un peu... Je suis certaine ... — Tiens, ce sera sûrement de.... Tu sais bien.... Regarde plutôt toi-même.... Est-ce que tu me boudes, ma chere Lisette?

LISETTE.

A dieu ne plaise, Mademoiselle; vous me dites des douceurs à la journée depuis quelque temps.

ROSETTE.

Il en sûr que tu as toute ma confiance & mon amitié: oh! c'est bien vrai! Mais, quittes donc cet air *emprunté*. Tu l'as vu, n'est-ce pas? M'aime-t-il toujours? Je parirois que c'est lui qui t'a donné ce billet pour moi. — Tu ris.... Nous allons le lire, n'est-ce pas, ma bonne amie?

LISETTE.

C'est ce qui vous trompe; qu'il soit de lui, ou qu'il n'en soit pas, nous ne le lirons point.

ROSETTE.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Ah! pourquoi?... Et que diroit madame votre mere, dont vous êtes le bijou, si elle venoit à découvrir ce mystere?

ROSETTE.

Elle ne le saura pas, puisque tu as la complaisance d'être dans nos intérêts.

Digitized by Google

LISETTE.

Je dois être dans les intérêts d'un mari, mais non dans ceux d'un amant.

ROSETTE.

Il m'épousera, sois-en bien sûre. D'ailleurs, à mon âge, tu me parle déja mariage!

LISETTE.

A quatorze ans, déja vous parlez autrement!

ROSETTE.

Tu es ennuyeuse aujourd'hui, comme l'ami de maman.

LISETTE.

M. de Florval. Peste! Vous trouvez ennuyeux un homme de vingt-cinq ans, grand & bien fait: n'est-ce pas aussi parce qu'il rend justice à votre sœur?

ROSETTE, *avec humeur.*

Qu'est-ce que cela me fait qu'on regarde ma sœur? Avec ses yeux toujours baissés, & tous les charmes qu'il lui prête; maman trouve ma physionomie cent fois plus animée que la sienne.

LISETTE.

Oh! vous êtes plus éveillée, sans contredit. D'ailleurs, votre maman vous gâte un peu, & vous en abusez pour l'éloigner de votre sœur; mais, patience, elle triomphera par son mérite; c'est moi qui vous le prédit.

ROSETTE.

Tu voudrois m'impatienter.... Mais je ne prends jamais qu'en bonne part les choses que tu me dis.

LISETTE.

Mon dieu, quelle douceur!

ROSETTE, *d'un air caressant.*

Si tu voulois.... Combien je t'aurois d'obligation!... Je ne l'oublierois de ma vie.

LISETTE.

Tout cela est inutile.

Digitized by Google

ROSETTE.

Ah! c'en eſt trop : je me faiſois un plaiſir, une véritable joie de vous donner ma jolie boîte à bonbons garnie en or : j'avois déja dit à maman qu'elle étoit perdue pour pouvoir en diſpoſer ; gardez votre lettre, je garderai tous mes bijoux, moi.

LISETTE.

Vous n'aurez pas le meilleur, aſſurément. Qu'eſt-ce qu'une petite boîte comme cela dit au cœur ? Rien du tout : au lieu qu'une lettre bien agréable, bien vive, bien paſſionnée... trouble, émeut, on la lit cent fois!...

ROSETTE, *lui donnant ſa boîte ſans la regarder. Liſette la prend tout doucement.*

Prends donc des bonbons dans cette jolie boîte.

LISETTE, *lui donnant la lettre de la même maniere.*

Allons, prenez donc de l'amour dans ce charmant billet.

ROSETTE.

Que tu es bonne! (*Elle lit.*)

« Ah! quand pourrai-je vous revoir, ma charmante » Roſette! Mon bonheur a fui comme une ombre » légere quand vous quittâtes cette aſſemblée où vous » brilliez ſeule, où je n'appercevois que vous. » Liſette! il n'appercevoit que moi! (*Elle continue.*) « Et je ne vis plus qu'un lieu de ténebres où j'avois vu » le temple de la beauté. Dites, ſouveraine impérieuſe, » qui me tyranniſez avec violence, qui m'ôtez le repos, » le ſommeil, la raiſon. » Tu vois bien qu'il eſt amoureux, fou! (*Elle continue.*) « Dites quand il me ſera » poſſible d'admirer encore tant de charmes. Inventez » un ſtratagême ; l'amour en a mille. » Ah! la jolie lettre!

SCENE III.

Digitized by Google

SCENE III.

Madame DE MELCOUR, ROSETTE, LISETTE.

Madame DE MELCOUR.

QUE faites-vous-là, ma fille ?

ROSETTE, *extrêmement troublée.*

Rien.... maman.... (*En disant cela elle cache sa lettre derriere elle, & la donne à Lisette qui la prend.*)

LISETTE, *mettant la lettre dans sa poche.*

Oh! rien du tout, Madame.

Madame DE MELCOUR, *à Rosette.*

Tant pis : vous aimez votre maman, & vous ne vous attachez point à remplir les devoirs qu'elle vous prescrit.

ROSETTE, *embrassant sa mere.*

Ma chere petite maman, j'allois....

Madame DE MELCOUR.

Je conçois qu'il est possible, peut-être, (avec un cœur ingrat,) de désobéir à la mere qui nous ordonne impérieusement de suivre ses volontés ; mais comment peut-on rien refuser à celle qui ne nous conseille que pour notre bien, qui n'a en vue que notre avantage & notre bonheur ?

ROSETTE.

Ma chere maman, j'ai pris ce matin ma leçon de musique, & mon maître a été content.... Oh! bien content!

LISETTE, *à part.*

Je le crois, il est bien payé.

Madame DE MELCOUR.

C'est votre émulation, Rosette, qui doit vous répondre de vos progrès. Vous avez un si bon moyen pour vous rendre l'étude agréable ! Dites, plus j'aurai de

Digitized by Google

talens, & plus j'aurai de consolations dans mes peines; plus je serai utile un jour à mes enfans. Tenez, je vois avec regret que votre sœur met plus d'application que vous à tout ce qu'elle fait.

ROSETTE, *bâille.*

Maman, ma sœur est d'un caractere si sombre, si différend du mien....

LISETTE, *à part.*

Oh! très-différent.

Madame DE MELCOUR.

J'aime votre gaieté, ma fille; mais que j'aimerois à ne vous voir rire, que quand vous seriez satisfaite de vous-même, à pouvoir regarder votre enjouement comme le signe certain de l'approbation que vous donneriez à votre conduite! Concevez-vous ce consentement intérieur dont je veux vous parler?

ROSETTE, *bâillant encore.*

Oui, maman, & pour vous plaire je mettrai à profit toutes les minutes de ma journée.

Madame DE MELCOUR.

Puisque c'est ainsi, Lisette donnez-lui son métier; nous allons travailler ensemble.

(*Elles se mettent à l'ouvrage. Lisette sort.*)

SCENE IV.

Madame DE MELCOUR, ROSETTE.

Madame DE MELCOUR.

QUITTONS un entretien trop sérieux. Vous irez bientôt à ce même bal, où vous vous êtes tant amusée, à ce que vous m'avez dit; & cette fois je vous y accompagnerez toutes les deux.

ROSETTE.

Vous.... y viendrez, maman?

Digitized by Google

Madame DE MELCOUR.

Assurément, mon cœur ; croyez qu'il a fallu l'obstacle de ma mauvaise santé, ce jour-là : la connoissance intime des personnes chez lesquelles vous étiez, & ma condescendance pour vos plaisirs, pour vous avoir confiées à Lisette. L'œuil d'une mere ne doit jamais quitter ses enfans.

ROSETTE, *à part.*

Je le verrai donc encore une fois.

Madame DE MELCOUR.

Que fait votre sœur?

ROSETTE.

Elle lit, dans sa chambre.

Madame DE MELCOUR.

Que le caractere de cet enfant est sérieux, pour son âge!

ROSETTE.

Ah! maman, elle m'ennuie. ... On n'y sauroit tenir, quand nous sommes ensemble. Elle ne diroit pas quatre paroles, si je ne la questionnois. (*La contrefaisant.*) *Oui, non; vous avez raison, ma sœur.*

Madame DE MELCOUR.

Il est des personnes plus réservées les unes que les autres. (*A part.*) Une ame honnête, pourtant, se répand au dehors, & la sienne, renfermée, n'agissant que sur elle-même.... (*Rosette embrasse sa mere.*) Oui, tu me dédommages. Ouvres-moi ton cœur; ne connois jamais la contrainte & la dissimulation, avec celle qui voudroit rapprocher son âge du tien, pour mieux attirer ta confiance....

Digitized by Google

SCENE V.

EUGÉNIE, Madame DE MELCOUR, ROSETTE.

EUGÉNIE, *avec timidité.*

MAMAN, voudroit-elle me permettre auſſi de travailler auprès d'elle ?

Madame DE MELCOUR, *avec bonté.*

Pourquoi me demander cette permiſſion ? n'avez-vous pas toujours le droit de m'approcher ? Où pouvez-vous mieux être qu'auprès de moi. (*Regardant ſes enfans.*) Où ſuis-je mieux qu'auprès de vous ?

(*Madame de Melcour fait ſigne de ſe contenir, à* Roſette, *qui affecte de l'embraſſer.*)

EUGÉNIE.

Maman, je m'apperçois que je vous gêne, je m'en vais.

Madame DE MELCOUR, *à part.*

Voyez ſa défiance ; eſt-elle aſſez dure à ſupporter ? (*Haut.*) Vous ne croyez point à la ſincérité de mes diſcours ; vous jugez donc votre mere, Mademoiſelle, & vous la condamnez, ſans doute ?

EUGÉNIE, *à part.*

Je me ſens prête à pleurer.

Madame DE MELCOUR, *avec un dépit qui éclate.*

Oui, parlez à part ; renfermez tout au dedans de vous-même ; ne laiſſez rien pénétrer de vos penſées, craignez qu'elles ne vous échappent.... Ah ! ſi vous méditiez ſur les moyens de faire mon bonheur, vous changeriez de caractere, ſans doute. — Qu'attendez-vous pour vous aſſeoir ? A peine entrée, vous voudriez déja me quitter.

Digitized by Google

EUGÉNIE.

Je ſuis la ſeule perſonne avec qui maman ſe fâche.

Madame DE MELCOUR.

Un reproche ! & l'ai-je mérité, quand je ſouffre par elle ? (*Eugénie veut ſortir.*) Reſtez, Mademoiſelle. (*Tendrement.*) Mettez-vous auprès de moi, ma fille. (*Eugénie feſtonne.*) Vous irez au bal jeudi ; vous aimez la danſe, ainſi vous vous amuſerez, du moins, je l'eſpere.

ROSETTE.

Oh ! je m'amuſerai, moi ! je n'attends jamais qu'on me recommande de me divertir.

Madame DE MELCOUR, *à Eugénie.*

Eh bien ?

EUGÉNIE.

Eſt-ce à moi, que maman parle ?

Madame DE MELCOUR.

A qui donc ? & ſans doute. (*A part.*) Loin de me deviner, elle ne m'entend ſeulement pas. L'habit que j'ai commandé pour vous, ſera-t-il prêt ?

EUGÉNIE.

Maman, je n'en ſais rien.

Madame DE MELCOUR, *avec humeur.*

Tant pis ; à votre âge on n'eſt pas de cette indifférence pour la parure.

ROSETTE.

Ah ! ma petite maman ! on voyoit que toutes les Demoiſelles me regardoient avec jalouſie l'autre jour. Vous rappellez-vous, Eugénie, cette ennuyeuſe femme, mal coëffée, qui avoit l'air ſi ſotte, & qui ne vouloit danſer que des contredanſes anciennes ?

EUGÉNIE.

Je l'ai perdu d'idée.

Digitized by Google

Madame DE MELCOUR, *à Roſette.*

Votre ſœur vous fait la morale.

EUGÉNIE, *vivement.*

Maman, ce n'eſt pas mon intention.... ah! ne le croyez pas.

Madame DE MELCOUR.

Pourquoi donc vous effrayer de tout? Je vois avec plaiſir que vous n'avez point ſaiſi les ridicules qui n'ont pu échapper à la critique de votre ſœur; cette même critique ſeroit bien ſévere à votre égard, Roſette, ſi l'on vous entendoit tenir d'auſſi frivoles diſcours à votre âge.

LISETTE, *entre.*

Meſdemoiſelles, votre maître de géographie vous attend.

Madame DE MELCOUR.

Allez, mes enfans, allez. De la patience, & de l'application ſur-tout.

(*Roſette embraſſe ſa mere. Eugénie la regarde, fait une profonde révérence & ſort.*)

SCENE VI.

Madame DE MELCOUR, *ſeule.*

POURQUOI ne m'a-t-elle pas embraſſé comme ſa ſœur? Sont-ce-là de ces devoirs que l'on preſcrit? & faut-il dire à ſa fille: *Embraſſez-moi?* Ah! que cette indifférence m'eſt ſenſible! — Mais, ſongeons au bonheur de Roſette. Florval, le pere, eſt enchanté de l'hymen de ſon fils avec ma fille, projeté depuis ſi long-temps. Et moi, quel choix plus heureux pouvois-je faire? Qui jamais eut des mœurs plus douces, des qualités plus attachantes que cet aimable jeune homme?

UN LAQUAIS.

M. de Florval.

Digitized by Google

SCENE VII.

Madame DE MELCOUR, M. DE FLORVAL.

Madame DE MELCOUR.

POURQUOI ne vous ai-je point vu pour le dîner, Florval? Vous le savez; l'amitié que j'ai pour votre pere s'étend tous les jours davantage sur vous, & je vous ai déja prié de regarder ma maison comme la vôtre.

FLORVAL.

Mon cœur vous respecte autant qu'il vous chérit, Madame, & ma reconnoissance....

Madame DE MELCOUR.

Brisons là. (*Ils s'asseyent.*) J'avois besoin de vous voir. Ah!...

FLORVAL.

Vous soupirez?

Madame DE MELCOUR.

Qui n'a pas des peines, mon cher Florval?

FLORVAL.

Quelles que puissent être les vôtres, je les partagerai.

Madame DE MELCOUR.

Je n'abuserai pas de ce soin généreux; les plaisirs sont le seul sujet que l'on veut traiter à votre âge.

FLORVAL, *vivement.*

A mon âge, on est sensible. Daignez vous confier....

Madame DE MELCOUR.

On me croit une heureuse mere.... & cependant la douceur que ce titre si cher devroit répandre sur ma vie, est bien souvent troublée.

FLORVAL, *à part.*

Seroit-elle donc instruite de la témérité de Versac?

Digitized by Google

(*Haut.*) Vous m'étonnez. La charmante Roſette, cet enfant chéri, préféré, auroit-il....

Madame DE MELCOUR.

Je ne la préfere point à ſa ſœur : elle m'entraîne davantage, & voilà tout. Vous ne connoiſſez pas la foibleſſe d'une mere, mon jeune ami, & le pouvoir des careſſes ſur ſon cœur. Roſette, franche, ingénue, n'oppoſe aucun obſtacle à ma pénétration ; je ſuis tous les mouvemens de ce cœur ſimple & pur, & reçois d'elle-même les moyens de la garantir & de veiller ſur lui. Voilà le pouvoir qui flatte, qui honore une mere tendre, celui qu'elle tient de la confiance de ſa fille, & non de la contrainte.

FLORVAL.

Combien de tels ſentimens ſont dignes de vous ! Mais Eugénie eſt plus timide & non moins tendre, ſoyez-en certaine.

Madame DE MELCOUR.

C'eſt cette crainte qui me bleſſe. Jamais je ne pris un front ſévere en parlant à mes enfans. Tout le ſecret de l'éducation eſt dans l'art de perſuader, je le ſens ; & je me ſuis toujours rendue plus inſinuante, plus indulgente avec elles, que ne l'eût été toute autre perſonne dénuée de mes droits ; auſſi Roſette n'a-t-elle point cette timidité qui m'alarme dans ſa ſœur ; rien n'eſt prévu dans ſes careſſes ; elle ſe jette, quand il lui plaît, dans mes bras, parce qu'elle ne ſait point réſiſter à la douce impulſion qui l'y porte : pour prolonger le temps de la ſécurité, j'ai prolongé celui de ſon enfance, elle en conſerve tous les privileges heureux. Eugénie, ſa cadette, au contraire, en annonçant une raiſon trop précoce, montre une ame tardive, ténébreuſe, pour ainſi dire ; elle échappe à mes regards, à l'intérêt qu'elle doit m'inſpirer, à mon cœur qui l'appelle.... Je ne le dis qu'à vous, mon cher Florval, ſouvent j'en verſe des larmes.

FLORVAL.

Digitized by Google

FLORVAL.

Craignez auſſi de vous livrer à une erreur dangereuſe. Dans ſon regard ſeul ſe peint la ſenſibilité de ſon ame. Elle vous craint beaucoup, c'eſt qu'elle vous craint en proportion de ce qu'elle vous aime. Pourquoi ne pouvez-vous pas les appercevoir, quand tous les jours je découvre en elle mille vertus; & juſqu'à ſa timidité, n'en eſt-elle pas une? n'eſt-elle pas la plus précieuſe pour ſon ſexe, la plus chere au nôtre?... Quelle eſt la jeune perſonne, bien née, qui n'eſt pas timide à treize ans? Oſerai-je vous le dire? le cœur ne peut embraſſer, avec une parfaite égalité, deux ſentimens ſemblables; & ſans vous accuſer d'injuſtice, il ſe pourroit aiſément que Roſette l'eût toujours emporté ſur ſa ſœur dans votre ame.

Madame DE MELCOUR.

Ce reproche me touche. Celle qui la premiere nous fit connoître un ſentiment délicieux, doit néceſſairement nous être bien chere: il eſt facile de céder au pouvoir qu'elle a pris ſur nous dès en naiſſant; mais je ſuis coupable; oui, je le ſuis, ſi j'ai fait appercevoir à Eugénie qu'elle étoit la cadette.

FLORVAL.

Non, vous ne fûtes jamais coupable envers elle.

Madame DE MELCOUR.

Je ne ſuis point raſſurée, mon ami, ſur ma conduite & ſur ſon attachement. Aidez-moi à lire dans ſon cœur: j'ai déja remarqué la confiance que vous lui inſpirez: je vais aſſiſter un moment à la leçon de géographie, je l'enverrai ici tenir ma place auprès de vous. Dites-lui, mon cher Florval, que je ſuis dans le deſſein de la mettre inceſſamment au couvent; obſervez bien tous ſes mouvemens, ſachez pénétrer juſqu'au fond de ſon ame; & ſi vous m'y trouvez, ſi le regret de me quitter l'afflige, ſi vous voyez ſes larmes.... pardonnez-moi

Digitized by Google

de les avoir fait couler; je leur devrai le bonheur de ma vie.

FLORVAL.

Comptez que cette épreuve va vous assurer pour jamais de son cœur.

Madame DE MELCOUR.

Hélas! je n'ose encore l'espérer. Voilà des livres sur cette table, si vous voulez vous en occuper en attendant ma fille.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

FLORVAL, *seul.*

SENSIBLE mere, vous doutez du cœur qui vous est acquis, & la prévention vous ferme les yeux sur celui qui vous reste à acquérir. Vous croyez, dans votre erreur, que le cœur de Rosette vous est ouvert; & dans ce même instant, il est une barriere entre vos deux ames: votre fille a un secret pour sa mere. Ce fat de Versac m'a tout appris lui-même. — Oser m'avouer qu'il ressent de la passion pour une fille que ses mœurs lui ôtent le droit d'épouser! — Que je suis ému à la seule pensée de voir & d'affliger Eugénie! Non, ma tendresse pour elle n'est point une illusion. Eugénie est l'objet vertueux que desiroit mon cœur, quand il méditoit en secret sur le bonheur d'aimer. La voilà, cachons-lui mon trouble.

Digitized by Google

SCENE IX.

EUGÉNIE, FLORVAL.

EUGÉNIE, *à part.*

Je n'oserai jamais lui parler la premiere.... Je me sens toute tremblante.

FLORVAL.

Chere Eugénie ! Eh quoi ! me craignez-vous donc aussi ? Une mere si tendre & si bonne, un ami.... qui ne songe qu'à vous, qui voudroit n'être occupé que du soin de votre bonheur .... sont-ils donc des objets de contrainte & d'effroi ?

EUGÉNIE.

J'ai bien des défauts, sans doute. Mais je ne suis point ingrate.

FLORVAL, *avec transport.*

Vous ! ingrate ? Oh non ! non, vous ne l'êtes point. .... Votre ame, trop généreuse .... mais aussi .... chere Eugénie, pourquoi vous refuser une consolation si douce ? je ne vous vis jamais embrasser votre mere ! Ces caresses de l'innocence....

EUGÉNIE, *vivement.*

Ah ! quand Rosette est dans les bras de maman, que ne puis-je être seulement à ses pieds, je me trouverois trop heureuse !

FLORVAL.

Et vous la laissez dans l'erreur ! Affligée de votre mélancolie, ne sachant comment y remédier ; que fais-je ? par excès de délicatesse, vous soupçonnant de froideur peut-être, ... elle se trouve réduite à prendre un parti qui lui coûte beaucoup ; jugez-en vous-même ; malgré l'amertume qu'elle trouve dans l'exécution d'un

Digitized by Google

tel projet, elle ſe propoſe de vous mettre inceſſamment au couvent.

EUGÉNIE.

Je ne la verrai donc plus tous les jours !... Hélas ! tant mieux, maman ſera plus tranquille. Je m'apperçois ſouvent que je l'embarraſſe ; ma préſence lui eſt importune, elle en ſera délivrée. Quand je reviendrai, je me ſerai peut-être rendue plus digne de lui plaire.

FLORVAL.

Croyez, croyez qu'elle ſentira bien vivement la privation où elle ſera de ſon Eugénie.

EUGÉNIE.

Son Eugénie !... Vous venez de prononcer ce mot-là d'une maniere !... Ah ! maman ne m'a jamais appellée ſon Eugénie.

FLORVAL.

Plus je lis dans votre ame, & plus je vois combien il vous ſeroit facile de faire le bonheur d'une mere qui vous aime.

EUGÉNIE.

Je fais ce que je peux. Elle deſire beaucoup que ma ſœur s'occupe, & tous les jours j'avance en ſecret ſon ouvrage. De même, quand maman a été bien malade, Roſette étoit un peu plus raſſurée que moi ſur l'état de ſa ſanté ; & comme j'allois plus ſouvent qu'elle dans la chambre de maman, ſi-tôt qu'elle me diſoit avec bonté : « Eſt-ce donc vous ma fille ? » je déguiſois ma voix, & lui répondois tout doucement : « Oui, ma chere maman, c'eſt moi, c'eſt Roſette, » & elle étoit contente ; cela faiſoit du bien à ſa ſanté, & je m'en allois quand je pleurois.

FLORVAL, *à part.*

Je ſuis pénétré. Je ne puis plus contenir les tranſports de mon cœur.

EUGÉNIE.

Qu'avez-vous donc ?

Digitized by Google

FLORVAL, *voulant se mettre à ses genoux, & se détournant avec précipitation.*

Eugénie!... chere Eugénie! (*A part.*) Son âge.... le respect qu'il m'inspire.... son innocence.... la confiance d'une mere.... non, je ne troublerai point la paix de son cœur. C'est à l'amour....

SCENE X.

Madame DE MELCOUR, FLORVAL, EUGÉNIE.

Madame DE MELCOUR, *fixant Eugénie.*

SA contenance est la même. Son air est serein. (*A Eugénie.*) Ne cherchant que votre repos.... votre satisfaction.... j'ai dû prendre un parti assez rigoureux pour une mere sensible; mais la nécessité.... Vous êtes instruite apparemment de mes desseins sur vous?

EUGÉNIE.

Maman, je vous obéirai.

Madame DE MELCOUR.

Allez. Remontez dans votre chambre.

SCENE XI.

FLORVAL, Madame DE MELCOUR.

FLORVAL.

VOUS paroissez agitée, Madame! quel motif?

Madame DE MELCOUR.

Ah! ne me le demandez pas. Je dus toujours m'attendre à trouver de la soumission dans mes enfans mais:

Digitized by Google

étoit-ce donc là tout ce que ma tendresse avoit lieu d'en espérer ?

FLORVAL.

Douteriez-vous encore ? Ah ! si vous aviez entendu votre chere Eugénie ! quel cœur plus tendre se développa jamais d'une maniere plus touchante ! Elle n'a nommé que vous pendant notre entretien, n'a consulté que vos intérêts : elle croit votre repos attaché à son absence, elle se soumet avec joie ; aucun murmure ; sa mere ordonne de son sort, le ciel a parlé.... Mais quelle indifférence ! . . . je m'en apperçois trop, un voile épais couvre vos yeux. Laissez-moi les dessiller, laissez-moi faire une seconde épreuve que vos deux filles subiront également. Ne m'interrogez pas. Mon bonheur tient au vôtre d'assez près, pour que vous puissiez vous en rapporter entiérement à mes soins.

Madame DE MELCOUR.

Ils me touchent, mon cher Florval. Mais parlons de vous seul ; toute consolation n'est pas interdite à mon cœur ; mon amitié, aussi active que la vôtre, s'occupoit de vous en secret ; elle veille à votre félicité.... En pourrez-vous douter, quand je vous dirai que, d'intelligence avec votre pere, je vous fais le sacrifice de tout ce que j'ai de plus précieux au monde.

FLORVAL.

Quoi, Madame !... elle seroit à moi ! Dieu ! Eugénie...

Madame DE MELCOUR.

Oui, mon ami, Rosette est à vous. — Mais quoi ! vous semblez interdit, vous pâlissez !

Digitized by Google

SCENE XII.

LISETTE Madame DE MELCOUR FLORVAL.

LISETTE.

AH ! Madame, mademoiſelle Eugénie pleure ; elle fond en larmes.

Madame DE MELCOUR, *s'appuyant ſur Florval.*
Elle pleure ! mon cher Florval ! Eugénie ! elle pleure !

LISETTE, *à part.*
Comme Madame dit cela avec joie ! On voit bien qu'elle ne l'aime pas autant que mademoiſelle Roſette.

Madame DE MELCOUR.
Il ſuffit, laiſſez-nous.

SCENE XIII.

FLORVAL, Madame DE MELCOUR.

FLORVAL.

MADAME, au nom de l'amitié, de tout ce qui vous eſt cher, accordez-moi la grace que je vous demande. Eugénie, émue, en larmes, parle déja vivement à votre cœur ; connoiſſez-la mieux. Daignez paſſer dans ce cabinet d'où vous pourrez entendre, & n'en ſortez qu'à un ſignal de ma part. Elle voudra compter auprès de vous les derniers inſtans qui vont l'en ſéparer, à ce qu'elle croit : ne vous trouvant pas ici, je profiterai de cela pour l'entretien que je deſire, & que je vous ſupplie de m'accorder.

Digitized by Google

Madame DE MELCOUR.

Qu'exigez-vous ?

FLORVAL.

Votre bonheur, & celui d'Eugénie.

Madame DE MELCOUR.

Vous le voulez ? — Paix. J'entends ma fille.

(*Elle ſe cache dans le cabinet.*)

SCENE XIV.

ROSETTE, FLORVAL.

ROSETTE.

OU donc eſt maman ? je ne la vois point ici. Ma ſœur pleure !... Ah ! je voudrois bien que vous me diſſiez pourquoi ; vous le ſavez ſans doute ; mais vous ne me direz rien, parce que vous me cachez tout.

FLORVAL.

Si j'avois des ſecrets pour vous, ce ſeroit par la ſeule crainte de vous faire de la peine en vous les découvrant : la beauté ne devroit jamais répandre de larmes.

ROSETTE, *à part.*

Il faut le connoître, M. de Florval, il eſt plus aimable que je ne le croyois. (*Haut.*) Vous m'apprendrez donc tout ce que vous ſavez, ſi je vous en prie bien fort.

FLORVAL.

Aſſurément. Je ne pourrai réſiſter à vos prieres. (*D'un air indifférent.*) La premiere nouvelle & la moins affligeante, c'eſt qu'on va mettre Eugénie au couvent.

ROSETTE.

Au couvent ! eſt-ce bien vrai ?... & cela vous fait-il de la peine, Monſieur ?

FLORVAL.

Digitized by Google

FLORVAL.

Nullement, je vous le jure. Vous devez le voir dans mes yeux.

ROSETTE, *à part.*

M'aimeroit-il donc auſſi ?

FLORVAL.

Je crois qu'elle partira demain.

ROSETTE.

Ce ſéjour la diſſipera. Elle eſt ſi peu faite pour le monde, ma pauvre petite ſœur ! Oh ! c'eſt bon ! J'étois à peu près l'enfant gâté, je ſerai la fille unique.

FLORVAL, *à part, d'une maniere à être entendu.*

Non, je ne ſaurai jamais me réſoudre à l'affliger : qu'un autre lui apprenne ſes malheurs, qu'il en ait le courage, pour moi....

ROSETTE.

Vous parlez de malheurs. Vous me cachez quelque choſe.... Voilà donc comme vous tenez votre promeſſe ?

FLORVAL.

Que vous êtes cruelle, d'abuſer de votre aſcendant ſur moi pour en apprendre ce que je voudrois vous cacher au prix de tout !

ROSETTE.

Mondieu, vous m'effrayez. Dites-moi ce ſecret, dites-le moi tout à l'heure. Je le veux.

FLORVAL.

Hélas !

ROSETTE.

Peut-on faire languir à ce point !

FLORVAL.

Vous me contraigniez à vous obéir, vous voulez recevoir de moi le coup qui va vous frapper ! eh bien....

ROSETTE.

Mais quoi donc ?

Digitized by Google

FLORVAL.

Votre mere....

ROSETTE, *avec impatience.*

Maman ?

FLORVAL.

Votre mere eſt ruinée.

ROSETTE, *pleurant preſque.*

Elle eſt ruinée! comment, ruinée !... Ah! Monſieur, nous n'aurons plus de carroſſe, ni de domeſtiques pour nous ſervir ?

FLORVAL.

La plus affreuſe miſere....

ROSETTE.

Que je ſuis donc malheureuſe ! Je ne m'accoutumerai jamais à la miſere. Non, cela n'eſt pas poſſible. Priez maman, priez-là, Monſieur, de me mettre au couvent comme ma ſœur. (*Eugénie paroît.*) Ah ! pleurez à préſent ; vous en avez aſſez de ſujet, maman eſt ruinée.

(*Elle ſort.*)

SCENE XV.

EUGÉNIE, FLORVAL.

EUGÉNIE, *alarmée.*

QUOI, maman !... Elle a des malheurs ?...

FLORVAL.

Je ne puis vous les cacher, ma chere Eugénie. Un homme dont la phyſionomie annonçoit la probité, qui, depuis le veuvage de madame de Melcour, avoit toute ſa fortune entre les mains, vient de faire banqueroute, & de l'envelopper dans ſa ruine....

EUGÉNIE, *déſeſpérée.*

Maman ! maman ! eſt-elle donc bien affligée ?....

Digitized by Google

Et vous la laiſſez ſeule ! vous, Monſieur ! vous, ſon ami ! (*Elle défait ſes boucles d'oreille & ſon collier.*) M. de Florval, vous m'avez toujours obligée, vendez mes bijoux, vendez les tous, donnez-en l'argent à maman. — Mais quelle foible reſſource !... Allons, je broderai ſi bien, je travaillerai avec tant d'aſſiduité.... — Obtenez une grace, c'eſt à vous que je la demande ; obtenez de ma mere que je n'aille plus au couvent. Je lui ſerai utile aux travaux de la maiſon ; je ſuis forte, quoique je paroiſſe délicate. Ma ſœur la conſolera, s'occupera du ſoin de lui plaire ; & moi, je les ſervirai.

SCENE XVI.

Madame DE MELCOUR, FLORVAL, EUGÉNIE.

Madame DE MELCOUR, *ſe jettant dans les bras d'Eugénie.*

PARDONNE à ta mere : daigne la pardonner, ô ma chere Eugénie !

EUGÉNIE.

Vous m'embraſſez, maman ! que ne puis-je adoucir vos chagrins, comme vous ſavez me conſoler !

Madame DE MELCOUR.

Des chagrins, j'en aurois quand tu m'aimes ! quand je connois ton cœur & tes vertus ! (*A Florval.*) Je fus cruellement abuſée, je perds une erreur délicieuſe. Mais la vérité m'eſt cent fois plus chere, mon ami ; je vous dois tout. — Ne contraignez point ces douces larmes qui vous échappent, elles m'éclairent ; vous ſerez heureux, tu ſeras heureuſe, oui....

Digitized by Google

SCENE XVII.

LISETTE, EUGÉNIE, FLORVAL, Madame DE MELCOUR.

LISETTE, *à madame de Melcour.*

Ah! Madame, il eſt donc vrai que nous allons perdre mademoiſelle Eugénie ? c'eſt une déſolation ici depuis que nous ſavons tous ſont départ.

Madame DE MELCOUR.

Elle ne quittera jamais le cœur qu'elle a remplit.... Si l'on ſavoit punir des ingrats, ſi j'en croyois l'indifférence qu'une fille inſenſible m'inſpire, c'eſt elle que j'éloignerois à l'inſtant. — Allez, qu'elle ne paroiſſe pas devant mes yeux.

LISETTE.

Je ne puis ſavoir de qui Madame veut parler ?

Madame DE MELCOUR, *vivement.*

Eh ! quelle autre abuſa de ma tendreſſe, ſi ce n'eſt Roſette ?

LISETTE, *à part.*

Elle ſait tout ; je ſuis perdue ! (*Haut.*) Ah! Madame, ne me chaſſez pas. Voici le billet de M. de Verſac ; à mademoiſelle Roſette ; ce n'eſt que le ſecond qu'il lui a écrit, depuis qu'il en eſt devenu amoureux au bal ; j'attendois un moment favorable pour vous le donner, & vous prouver mon zele, & croyez que j'ai fait bien des remontrances à Mademoiſelle votre fille. Oh! rien n'eſt plus vrai, rien n'eſt plus vrai.

Madame DE MELCOUR.

Verſac.... Un billet à ma fille ! une intrigue!... quel myſtere ſe laiſſe entrevoir ? (*A part.*) N'aviliſſons pas l'une aux yeux de l'autre. Retirez-vous pour un moment, Eugénie. Florval, laiſſez-moi. (*Madame de Melcour lit.*)

Digitized by Google

Un homme ſans mœurs ! (*A Liſette.*) Que Roſette deſcende à l'inſtant ; & vous, ſortez pour jamais de ma préſence.

LISETTE.

Madame !...

Madame DE MELCOUR.

Je ne puis vous pardonner, vous ne pouvez vous juſtifier.

SCENE XVIII.

Madame DE MELCOUR, *ſeule.*

J'AI donc expoſé ma fille par ma négligence, & quand je m'arrogerai le droit de condamner ſa conduite, elle aura celui de me reprocher la mienne ! — Sans Eugénie, mon cœur ſeroit-il aſſez déchiré ? Voici Roſette.... Quelle eſt ma foibleſſe ! Ah ! je l'aimois avec idolâtrie !

SCENE XIX.

Madame DE MELCOUR, ROSETTE.

Madame DE MELCOUR.

AVANCEZ : levez ce front humilié par l'idée de la miſere, & voyez ſur le mien la rougeur que votre baſſeſſe y porte, vous n'êtes point pauvre ; vous êtes dégradée ; vous avez encore tous vos biens ; mais vous avez perdue ma tendreſſe : infortunée, *avant que de naître !* quoi ! déja vous renoncez au bonheur ! vous vous rendez mépriſable !

ROSETTE.

Maman, qu'ai-je donc fait pour mériter votre colere ?

Digitized by Google

Madame DE MELCOUR, *lui donnant la lettre.*

Liſez ma honte, & la vôtre : au reſte, je ne m'en étonne plus. A quelles vertus peut-on prétendre en n'aimant pas ſa mere ?

ROSETTE.

Liſette m'a trahie ! ciel !

Madame DE MELCOUR.

Le crime ſe trahit lui-même. L'homme capable de ſéduire mes domeſtiques, de chercher à vous corrompre, l'eſt de vous nuire, de vous perdre dans l'eſprit d'autrui. Dans vingt maiſons, actuellement on lit vos lettres.

ROSETTE.

Je n'en ai pas écrit.

Madame DE MELCOUR.

On publie votre intrigue. On meſure, en frémiſſant, juſques où peut aller un jour l'audace d'une femme qui commence ſi jeune à manquer de délicateſſe & de pudeur ! Jeune inſenſée ! il n'appartenoit qu'à moi de douter de votre tendreſſe ; mais pouvois-tu douter de la mienne, & des ſoins que j'aurois pris de ta félicité ?

ROSETTE, *ſe jette à ſes pieds.*

Ah ! maman ! rendez-la moi, cette tendreſſe ſi précieuſe que j'ai mérité de perdre, & ſans laquelle je ne puis vivre.

Madame DE MELCOUR.

Relevez-vous ; je ne laiſſe point les ingrats à mes pieds.

ROSETTE.

Maman !

Madame DE MELCOUR.

Vous irez demain au couvent, Mademoiſelle.

ROSETTE.

Ordonnez de ma vie, & vous me verrez ſoumiſe ; mais ne m'éloignez pas accablée de votre indignation.

Madame DE MELCOUR, *à part.*

J'appelle en vain ma ſévérité.

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

EUGÉNIE, *paroît la premiere*, FLORVAL, Madame DE MELCOUR, ROSETTE.

Madame DE MELCOUR, *à Eugénie.*

VIENS, ma chere Eugénie, viens tout espérer, tout attendre de ton pouvoir sur mon cœur : quels dédommagemens pourront jamais réparer mes torts auprès de toi! j'ai pu te méconnoître! épuise à ton tour mes bienfaits; ordonne, parle, qu'exiges-tu de ma tendresse?

EUGÉNIE, *dans les bras de sa mere.*

Oh! maman, la grace de ma sœur.

ROSETTE.

Eugénie, combien je vous respecte & me propose de vous prendre pour modele! Oui, ma sœur, unissez-vous à moi pour fléchir maman, que j'ai trop offensée, dont je n'ai pas assez senti les bontés.... Mais j'en reconnois tout le prix; & c'est par mon amour, mes soins & des vertus, que je veux désormais les mériter.

Madame DE MELCOUR.

Embrassez-moi, mes enfans : ce jour où j'ai versé des pleurs est le plus heureux de ma vie; & vous, mon cher Florval, à qui je dois ces doux instans, j'ai lu dans votre cœur : nourrissez-y l'espoir qui vous flatte; je vous promets Eugénie, vous serez l'un à l'autre.

FLORVAL.

Ah! Madame! je l'adorois! Recevez, pour Eugénie, *ce premier aveu* de mon amour.

Digitized by Google

Madame DE MELCOUR, *à Eugénie.*

Ne cache point ta rougeur, ma fille, elle me promet ta félicité. (*A Roſette.*) Vous le voyez, elle a mérité la main d'un homme vertueux : il ne tiendra qu'à vous qu'on cherche à mériter la vôtre. Les fautes ſervent à nous éclairer : c'eſt pour cela mes enfans que je ne rougis point à vos yeux de mes foibleſſes, parce qu'elles pourront vous guider dans la conduite de votre vie, & vous apprendre que le premier devoir d'une mere eſt de veiller ſur ſes enfans, & de leur aſſigner à tous la même place dans ſon cœur.

Lu & approuvé. A Paris, le premier Juillet 1784.
SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer. A Paris, le premier Juillet 1783.
LE NOIR.

Digitized by Google

LES
DEUX SYLPHES,
COMÉDIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES DEUX SYLPHES,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN VERS,

MÉLÉE D'ARIETTES;

PAR M. IMBERT,

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi le 18 Octobre 1781.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lion, près de la nouvelle Comédie Françoise.

M. DCC. LXXXI.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ZILLA.	Mme. TRIAL.
ZADIR.	M. MICHUT.
FELINE.	Mme. BILLIONI.
Ier. SYLPHE.	Mlle. ADELINE.
IIe. SYLPHE.	Mlle. CARLINE.

TROUPE DE SYLPHES.

La Scene eſt dans une Iſle qui eſt ſous les auſpices de l'Amour.

Digitized by Google

LES DEUX SYLPHES, COMÉDIE.

(*Le Théâtre représente un bocage. On voit à droite le Temple de l'Amour, avec sa Statue à l'entrée, & à gauche un berceau*).

SCENE PREMIERE.

ZADIR, *seul.*

A l'Amour allons rendre hommage.
A l'Amour ! il me cauſe, hélas ! bien du chagrin.
(*Il ſe promene en rêvant*).
Mais chaque jour quelle inviſible main
D'une fraîche guirlande embellit ſon image ?

Digitized by Google

Qui t'offre donc, Amour, cet hommage ſecret ?
(*Avec l'expreſſion de la triſteſſe*).
C'eſt ſans doute un Amant qui n'éprouve en effet
Que tes faveurs, ta bonté paternelle ;
Et chaque jour ſon offrande nouvelle
Eſt le prix d'un nouveau bienfait.
J'ai, pour découvrir ce myſtere,
En ce lieu devancé le jour.
L'Inconnu ne vient point . . .
(*Il regarde douloureuſement la Statue*).
Je méritois, Amour,
Ainſi que lui, ta faveur tutélaire.
Mais pour Zilla tu connois mon ardeur,
Et le mépris en eſt la récompenſe !
Tu nourris l'amour dans mon cœur,
Et dans le ſien l'indifférence.

ARIETTE.

Toi, qui me tiens dans l'eſclavage,
Amour, hélas ! cruel Amour !
Chaque jour je te rends hommage,
Et tu m'affliges chaque jour !

Divinité dure & cruelle,
Parmi tes Sujets amoureux
Faudra-t-il que le plus fidèle
Soit auſſi le plus malheureux ?

Toi, qui me tiens, &c.

Etes-vous donc ce que nous ſommes,
Eternels habitans des Cieux ?

Digitized by Google

Eſt-il des ingrats chez les Dieux ;
Comme il en eſt parmi les hommes ? . . .
Mais l'Inconnu ſans doute aura craint d'approcher :
Sous ce berceau ſongeons à nous cacher.

SCENE II.

ZADIR, ZILLA *s'avançant à travers le bocage, une guirlande à la main.*

ZADIR (*à part*).

J'ENTENS du bruit... quoi ! Zilla, ce me ſemble...
Par ce ſentier . . . Ciel ! la voilà.
C'eſt elle-même.

ZILLA (*aux pieds de la Statue*).

Amour, Dieu de Zilla !

ZADIR (*à part*).

Qu'entens-je ? elle eſt ſenſible ! Oui, mais pour qui ? je tremble.

ZILLA (*de même*).

O mon maître ! ô mon bienfaiteur !
Reçois cette offrande légere,
L'ouvrage de mes mains, le préſent de mon cœur.

(*Elle poſe la guirlande ſur la Statue*).

ZADIR (*à part*).

Ah ! je meurs en ce jour de joie ou de douleur.

Digitized by Google

ZILLA.

Je ne viens point t'offrir d'importune priere.

ARIETTE.

Mon Amant eſt fidèle & tendre :
Je n'ai plus de vœux à former ;
Je n'ai que des graces à rendre :
Amour, non, je ne veux qu'aimer.

Sur le crime & ſur l'innocence
Ta voix prononce ſans retour ;
Tu punis par l'indifférence,
Tu récompenſes par l'amour.

Mon Amant, &c.

Mais de ma bouche il eſt tems qu'il apprenne
Que mon cœur l'a payé du plus tendre retour.
(*Plus haut*).
Oui, je veux à Zadir rendre amour pour amour.

ZADIR (*haut*).

A Zadir! Dieu! Zilla! ...quoi! ... je reſpire à peine.

ZILLA.

Eh quoi! tu m'écoutois, Zadir?

ZADIR (*avec rapidité*).

Oui, j'étois-là.
Je viens de te voir, de t'entendre.
Tu m'aimes. Oh! oui. Ma Zilla,
Comme ta voix, ton cœur eſt tendre.

ZILLA (*tendrement*).

Je pourrois me fâcher, je croi ;

Digitized by Google

Mais, Zadir, j'aime mieux encore
Te pardonner.

ZADIR.

Et c'eſt donc toi
Qui venois chaque jour au lever de l'aurore
Parer la Statue?

ZILLA.

Oui, c'eſt moi.
Tous les matins j'apportois mon offrande,
Et je diſois; en poſant ma guirlande:
Je te rends grace, Amour; Zadir m'aime encor.

ZADIR.

Quoi?
As-tu pu ſi long-tems feindre l'indifférence?

ZILLA.

Ah! Zadir, pardonne en ce jour
Une trop juſte défiance:
Par-tout où l'on connoît l'amour,
On connoît auſſi l'inconſtance.
Tu le ſais trop.

ZADIR.

Mais, Zilla, quand j'y penſe,
Tu m'as bien fait ſouffrir!

ZILLA.

Crois-moi;
Va, je ſouffrois autant que toi.

Digitized by Google

DUO.

ZADIR & ZILLA.

Ne ſongeons qu'à la tendreſſe
Qui nous conſole aujourd'hui ;
Un ſeul inſtant d'allégreſſe
Efface un ſiecle d'ennui.

ZILLA.

Oui, je ſens que, pour vivre,
J'ai beſoin de t'aimer.

ZADIR.

C'eſt l'Amour qu'il faut ſuivre ;
Il doit tout enflammer.

ZILLA.

Ah ! l'on ceſſe de vivre
Quand on ceſſe d'aimer.

ZADIR & ZILLA.

Ne ſongeons, &c.

ZILLA.

Mais vers nous Feline s'avance,
Il faut nous ſéparer.

ZADIR.

Si-tôt ?

ZILLA.

Oui, mon cher Zadir, il le faut.
Tu ſais qu'elle veilla ſur ma plus tendre enfance ;
Qu'elle me ſert de mere : il ſeroit dangereux
Qu'elle nous vît enſemble.

ZADIR.

Tu le veux ?
Adieu donc.

Digitized by Google

SCENE III.

ZILLA, ZADIR.

ZILLA (*à part*).

Il s'en va. Je l'afflige, & je l'aime!
Je ne me trompois point; c'eſt Feline elle-même,
C'eſt moi qu'elle cherchoit.

FELINE.

Zilla,
J'ai deux mots à vous dire; écoutez, je vous prie.
A Cynéir, après cela,
Vous irez faire compagnie;
Il eſt à la maiſon.

ZILLA (*diſtraite & regardant du côté de Zadir*).

Qui?.. lui?...
Quoi! ma Bonne!... Cynéir?

FELINE.

Oui.
Celle à qui vous devez le jour qui vous éclaire,
La Fée, en vous quittant, me laiſſa près de vous,
Et me tranſmit pour un emploi ſi doux,
Et ſon amour, & ſon titre de mere.
Je vous l'ai dit ſouvent.

ZILLA (*diſtraite*).

A moi?... non...

Digitized by Google

FELINE.

Comment? non !

ZILLA (*de même*).

Oui, je voulois vous dire.

FELINE.

Ah ! bon !

Vous n'êtes pas un enfant ordinaire,
Si ſa bouche a dit vérité ;
Le Ciel veille ſur vous : l'eſprit & la beauté,
Vous avez tout, vous ſavez plaire.
La Fée encor m'avoit prédit, Zilla,
Que vous auriez de la ſageſſe.

ZILLA (*toujours diſtraite*).

Oh ! non.

FELINE.

Si-fait, ſi-fait, je le confeſſe ;
Vous avez montré tout cela.
Et je le vois, Zilla, je vous ſuis chere :
Mon entretien, un peu long quelquefois,
Sans vous ennuyer, vous éclaire.

ZILLA (*plus attentive & tendrement*).

Il eſt vrai.

FELINE.

La vieilleſſe eſt triſte ; mais je crois
Etre moins triſte que mon âge.

ZILLA.

Comme une mere, oui, mon cœur vous chérit.
Avec un tendre cœur vous avez un eſprit
Toujours aimable autant que ſage.

Digitized by Google

FELINE.

C'eſt aſſez de vieillir ſans prendre un air chagrin;
On doit être indulgente, alors qu'on n'eſt plus belle;
Et quand notre figure enfin
A ceſſé de payer, il faut payer pour elle.

COUPLETS.

A quoi nous ſert le ton hargneux?
L'humeur eſt un fort mauvais guide;
Car cent mots triſtes & fâcheux
N'effacent jamais une ride.
Pourquoi donc vieillir par l'eſprit?
Ah! ne vieilliſſons que par l'âge.
Je vois toujours qu'un vieux viſage
N'eſt pas auſſi vieux quand il rit.

Pourquoi pleurer, pourquoi gémir,
Quand on a vu fuir ſon bel âge?
Chaque âge amène ſon plaiſir,
Tant la Nature eſt bonne & ſage.
Au paſſé comme à l'avenir
Elle attache une jouiſſance;
Si la jeuneſſe a l'eſpérance,
La vieilleſſe a le ſouvenir.

Mais ne voilà-t-il pas qu'en vous parlant j'oublie
Ce que je viens vous dire? Avant de s'en aller,
La Fée a dit, Zilla, que vous pourriez couler
Des jours heureux, dignes d'envie;
Que vous feriez votre ſort; mais pourtant
Que vous deviez craindre un inſtant,
Un ſeul inſtant de votre vie;

Digitized by Google

De ce moment-là, pour toujours,
De plaisirs ou d'ennuis devoit combler vos jours.
Quant à l'époque, j'eus beau faire,
On n'osa confier ce secret à ma foi;
(Lorsqu'on est Fée on a toujours quelque mystere)
Et chaque jour augmente mon effroi.
Ecoutez-moi, Zilla. Si ma mémoire est bonne,
Depuis quinze jours je vous voi...
Un air...

ZILLA.

Moi? ce n'est rien, oh! rien du tout, ma Bonne.

FELINE.

Mais vous me répondez bien vîte, Zilla!

ZILLA.

Quoi?
Eh! que voulez-vous donc me dire? je vous aime
Toujours autant.

FELINE.

Oui, je vous croi.
Mais votre humeur n'est plus la même.
Qu'avez-vous donc? parlez.

ZILLA.

Oh! rien.
Je suis toujours... Je me porte fort bien.

FELINE.

Ce n'est pas-là ce que je vous demande.
Vous riez beaucoup moins.

Digitized by Google

ZILLA.

C'eſt qu'en devenant grande,
On devient plus raiſonnable.

FELINE.

Oui.
Mais pourquoi donc toujours comme aujourd'hui
Vous lever ſi matin? Quelque raiſon nouvelle
Semble hâter votre réveil.

ZILLA.

Oui, j'ai voulu voir lever le ſoleil.
C'eſt un ſi grand plaiſir! la campagne eſt ſi belle!

FELINE.

Vous avez donc beaucoup de goût
Pour le lever du ſoleil?

ZILLA.

Oh! beaucoup.

FELINE.

Et votre cœur ici ne s'intéreſſe
Qu'au lever du ſoleil?

ZILLA.

A propos, Cynéir?
Il attend. Avec lui je vais m'entretenir:
Peut-être que l'affaire preſſe.

Digitized by Google

SCENE IV.

FELINE (*seule*).

Son pauvre cœur est bien discret!...
Pour me tromper l'adresse est vaine:
C'est de l'amour; mais ce n'est pas sans peine
Qu'on avoue un pareil secret.

COUPLETS.

Aisément un cœur s'engage
A brûler d'un tendre feu;
Mais il a moins de courage,
S'il faut en faire l'aveu.
C'est en cachette
(On le voit chaque jour)
Qu'une fillette
Fait l'amour.

A ma Zilla je suis chere;
Je sers de mere à Zilla:
Oui, mais je sais qu'à sa mere
On dit tout, hors ce point-là,
C'est en cachette
(On le voit chaque jour)
Qu'une fillette
Fait l'amour.

Mais je connois Zilla comme moi-même:
Elle est sage, honnête; & je crois
Que s'il est vrai que son cœur aime,
Elle n'aura jamais à rougir de son choix.

SCENE V.

Digitized by Google

SCENE V.

ZILLA, FELINE.

ZILLA.

Ah! ma Bonne, j'ai vu...je suis toute essoufflée.

FELINE.

Qu'avez-vous donc, Zilla? vous paroissez troublée.

ZILLA.

En vous quittant, ici tout près,
Un beau jeune homme, un autre après,
Tout aussi beau, de corps & de visage,
Sont venus près de moi, mais si légerement...
En vérité, leur corps étoit, je gage,
Plus léger que leur vêtement.
Tout est dans leur personne étranger, ce me semble.

FELINE.

Oh! oh! racontez-nous cela.

ZILLA.

Et je ne connois rien ici qui leur ressemble.

FELINE.

Aurois-je deviné?

ZILLA.

Zilla,
M'ont-ils dit à ma voix (car on pouvoit entendre),
Au fond de ce bosquet retournez nous attendre.
Alors je les vois s'en aller.

Digitized by Google

FELINE.

C'eſt cela même; oh! j'en ſuis ſûre.

ZILLA.

Leurs pieds, ſans la fouler, gliſſoient ſur la verdure;
On eût dit que, ſans aîle, ils auroient pu voler.

ARIETTE.

Ainſi qu'on voit dans le bocage
L'oiſeau léger
Courir & voltiger,
Sans déranger,
Sans ébranler le feuillage;
Leurs pieds en s'en allant
Faiſoient ſur l'herbe légere
Le bruit que l'oiſeau peut faire
Avec ſes aîles en volant.

FELINE.

La Fée avoit raiſon: d'après les apparences,
J'oſerois gager, je ſoutiens
Que ces jeunes gens-là ſont deux Intelligences,
Oui, deux Eſprits aëriens.
L'Amour, qui pour vous s'intéreſſe,
Aura chargé ces Eſprits-là
De veiller ſur votre jeuneſſe.

ZILLA.

Dois-je ici les attendre?

FELINE.

Oui, ſans doute, Zilla.
Prenez bien garde à vous. Voici l'inſtant peut-être

Digitized by Google

Annoncé par la Fée ; & qui fera connoître....
Comme mon cœur, mon esprit agité !...
Je ne sais quel conseil il faut que je vous donne ;
Mais je tremble.

ZILLA.

Et moi, non, ma Bonne.
Je répondrai toujours la vérité !

FELINE (*tendrement*).

Vous savez si vous m'êtes chere.
Daignez me consulter avant que de rien faire.
(*A part*).
C'est malgré moi que je vous quitte. Ah ! Dieux !
Daignez sur ma Zilla sans cesse avoir les yeux.
Daignez tous veiller autour d'elle.

SCENE VI.

ZILLA (*seule*).

Si l'on me défendoit pourtant d'aimer Zadir !
Ah ! je le sens, mon cœur seroit rebelle ;
Oui, j'oserois désobéir.
Oh ! non, on ne veut pas que je sois infidelle...
Mais que veulent-ils donc aussi ?...
Chut ! j'entends... Le feuillage tremble ;
Et certain bruit m'annonce... Les voici.
Oui, justement.

Digitized by Google

SCENE VII.

ZILLA, DEUX SYLPHES.

ZILLA.

C'est bien vous, ce me semble,
Qui vouliez me parler ici ?

Ier. SYLPHE.

Oui.

ZILLA.

Je peux demeurer seule avec vous ?

IIe. SYLPHE.

Sans doute.
Souvent, sans y songer, vous recevez nos soins ;
Et chacun de nous deux vous voit & vous écoute,
Lorsque vous y pensez le moins.

DUO.

Ier. SYLPHE.

Sans être vus au milieu des familles,
Nous assistons aux naissances des filles.

IIe. SYLPHES.

Nous gardons, les nuits & les jours,
Le berceau qu'on dresse pour elles.

Ier. SYLPHE.

Et puis nous voilà pour toujours
Leurs invisibles sentinelles.

Digitized by Google

IIe SYLPHE.

C'eſt toujours d'après nos leçons
Qu'une Bonne eſt douce ou cruelle ;

Ier. SYLPHE.

Nous cauſons,

IIe. SYLPHE.

Nous guériſſons

TOUS DEUX.

Les vapeurs d'une Belle.

Ier. SYLPHE.

Par nous un amoureux tourment
Déſarme une Belle inhumaine ;

IIe. SYLPHE.

Quand on veut chaſſer un Amant,
Nous envoyons une migraine.

Ier. SYLPHE.

Nous devinons le mal qu'on a,
Avant qu'à le craindre on s'apprête ;

IIe. SYLPHE.

Et quand, dans un doux tête-à-tête,
On ſe croit ſeul, nous ſommes-là.

TOUS DEUX.

Sans être vus au milieu des familles,
Nous aſſiſtons aux naiſſances des filles :
Nous gardons, les nuits & les jours,
Le berceau qu'on dreſſe pour elles ;
Et puis nous voilà pour toujours
Leurs inviſibles ſentinelles.

Ier. SYLPHE.

Nous ſommes en un mot des Sylphes. Chacun ſait

Digitized by Google

Qu'on nous donna le ſoin de veiller ſur les Belles ;
Et nous ſommes tous deux vos ſurveillans fidèles.

ZILLA.

Quoi ! tous deux pour moi ſeule ?

IIe. SYLPHE.

Oui.

ZILLA.

Je vois qu'en effet
C'eſt un bel état que le vôtre ;
Rien n'eſt plus obligeant. Mais ſuis-je, s'il vous plaît,
Moins facile à garder qu'une autre ?

Ier. SYLPHE.

Non ; tout le monde a deux Sylphes auſſi.
A conſeiller le bien le premier eſt fidèle ;
L'autre, le mal.

ZILLA.

Le mal ! mais celui-ci
Fait un vilain métier ; & je crois qu'une Belle
Se paſſeroit fort bien de cet Eſprit-là.

IIe. SYLPHE.

Non.

ZILLA.

Je ne vois pas à quoi cela reſſemble.
Moi, j'aimerois mieux, ce me ſemble,
N'en avoir qu'un, & qui fût bon.

Ier. SYLPHE.

Cela ne ſe peut pas. Chacun doit dans la vie
Avoir ſon bon & ſon mauvais génie.

Digitized by Google

ZILLA.

Çà, ſi vos yeux ſur nous ſont ouverts nuit & jour,
Et liſent dans nos cœurs auſſi bien que nous-même,
Vous ſavez donc que Zadir m'aime ?

IIe. SYLPHE.

Sans doute.

ZILLA.

Et que mon cœur répond à ſon amour ?
De vous deux, par exemple, oh! c'eſt le bon, je gage,
Qui m'aura conſeillé d'aimer Zadir ? oh, oui.
Que je l'en remercie!... Eh! quel ſoin vous engage
Pour la premiere fois à me voir aujourd'hui ?

Ier. SYLPHE.

L'Amour va décider le ſort de notre vie;
Or telles ſont nos loix, qu'à cette époque au moins
Chacun de nous doit faire à l'objet de ſes ſoins
Sa viſite en cérémonie.
Il l'avertit, en cette occaſion,
De veiller ſur ſon cœur.

ZILLA.

Ah! bon.
Mais pour en profiter, vous me direz ſans doute
Qui de vous deux conſeille bien.

IIe. SYLPHE.

Oh! non;
Car nous voulons tous deux qu'on nous écoute.

Digitized by Google

TRIO.

ZILLA.

J'aime Zadir plus que moi-même ;
Dois-je lui tendre les bras ?

Ier. SYLPHE.

Oui.

IIe. SYLPHE.

Non.

ZILLA.

Tirez-moi d'embarras ;
Dois-je épouser ce que j'aime ?

Ier. SYLPHE.

Epousez.

IIe. SYLPHE.

N'épousez pas.

ZILLA.

Mon embarras est extrême.

LES DEUX SYLPHES.

Ne consultez que vous-même.

ZILLA (*au premier, en montrant le second*).

De vous deux est-ce ici le bon ?

Ier. SYLPHE.

Non.

ZILLA (*au second, en montrant le premier*).

C'est donc lui ?

IIe. SYLPHE.

Non.

ZILLA.

Qui de vous est digne de foi ?

TOUS DEUX.

C'est moi ; c'est moi.

ZILLA (*à part, en colere*).

Nul n'est digne de foi.

Digitized by Google

Vous êtes des cruels. Tout ce que vous me dites,
Je le vois bien, c'eſt pour m'embarraſſer.
Gardez vos conſeils, vos viſites...
Laiſſez-moi.

1er. SYLPHE.

Soit, nous allons vous laiſſer.

ZILLA.

Mais ſouvenez-vous bien, dans vos cérémonies,
Que je ne vous veux plus au moins pour mes Génies.
Oui, cherchez une autre maiſon;
On ne veut plus ici de vos ſervices. Non.

IIe. SYLPHE.

Ah! le devoir eſt notre loi ſuprême;
Et nous vous ſervirons, Zilla, malgré vous-même.

SCENE VIII.

ZILLA (*ſeule*).

Mais leur entêtement ſe peut-il concevoir?
Là, vouloir me ſervir malgré moi! quelle rage!
Et cependant leur aſpect... leur langage...
Ils m'ont fait peur, & je crains leur pouvoir.
Quelle idée auſſi de vouloir
Me donner un mauvais Génie!
Le beau préſent! Zadir retourne ſur ſes pas.

Digitized by Google

SCENE IX.

ZILLA, ZADIR.

AH! mon ami, tu ne sais pas?
J'ai...

ZADIR.

Quoi donc? parle, je te prie.

ZILLA.

Un mauvais Génie.

ZADIR.

Un?...

ZILLA.

Deux Esprits qui, je croi,
Sont étrangers ici, que je ne cherchois guère,
Se sont, pour me garder, établis près de moi:
Je leur donne congé, sans pouvoir m'en défaire;
Malgré moi, de leurs soins ils veulent m'ennuyer.
Ils vivent, disent-ils, cachés dans les familles:
Sylphe est leur nom; & leur métier,
C'est de garder les jeunes filles.

ZADIR.

Et dis, est-ce avec eux qu'en ce même moment
Je t'ai vu discourir de loin?

ZILLA.

Assurément.

Digitized by Google

ZADIR.

Comme ils ont mis mon cœur à la torture!
Ils ſont ſi beaux! j'ai craint de te voir, entre nous,
Avec trop de plaiſir regarder leur figure.

ZILLA.

Tu me ſoupçonnerois, Zadir?... es-tu jaloux?

ZADIR.

ARIETTE.

Non, je ne ſuis point jaloux.
Quand on vient te faire fête,
Quand pour te voir on s'arrête,
Lorſqu'on te fait les yeux doux,
Il eſt vrai, j'entre en courroux,
Je perds la tête...
Mais je ne ſuis point jaloux.

Sur ton amour mon cœur ſe fonde:
Mais chacun te voit mille appas...
Fais que d'autres ne t'aiment pas;
Je t'aimerai pour tout le monde.

Non, je ne ſuis point jaloux, &c.

ZILLA.

Ne crains rien, ils ne m'ont cauſé que de la peur.
Zadir, mets la main ſur mon cœur;
Vois comme il bat!... Ah! je t'en prie,
Va, ne prends jamais de Génie.
L'un conſeille toujours le mal; & quelque jour,
Il te conſeilleroit d'oublier notre amour.

Digitized by Google

Mais, pardon; à Feline il faut que j'aille apprendre
Ce que je viens de voir ici.
Adieu, Zadir!

SCENE X.

ZADIR, FELINE.

ZADIR (*seul d'abord*).

QUEL air naïf & tendre!
J'ai beaucoup de plaisir, mais j'ai bien du souci!
C'est sans doute ainsi que l'on aime.

FELINE (*à part*).

Je ne vois rien. Zilla sera partie. Ah! bon;
(*Haut*).
Voici Zadir. Zadir!

ZADIR.

C'est Feline elle-même.
Sur nos amours peut-être elle a quelque soupçon.

FELINE.

Vous êtes donc l'Amant de ma Pupille?

ZADIR (*embarrassé*).

Qui?...moi?...

FELINE.

Ce n'est pas vous? Je peux, en ce cas-là,
Vous dire que je viens d'accorder ma Zilla
Au plus riche Habitant de l'Isle,
A Cynéir.

Digitized by Google

ZADIR (*avec emportement*).

Cynéir! lui!
C'eſt donc à Cynéir que vous la donnez?

FELINE.

Oui.

ZADIR. (*de même*).

Quoi! c'eſt à lui qu'on la deſtine?
Je vous en avertis, Feline;
Si l'on veut, il épouſera:
Mais s'il épouſe... il en mourra;
Il en mourra, je vous le dis d'avance.
Vous riez?

FELINE.

Oui, je ris de ton emportement,
Qui me prouve très-clairement
Que tu n'as pour Zilla que de l'indifférence.
Je ris encore après cela,
Parce qu'il n'eſt pas vrai qu'on ait promis Zilla.

ZADIR.

Comment! il eſt faux que?... Pourquoi donc me le dire?

FELINE.

Pour châtier un peu le menſonge qu'ici...

ZADIR.

Ah! pardon. L'effroi que m'inſpire...

Digitized by Google

FELINE.

Il suffit. Je sais tout, j'excuse tout aussi.
Il est vrai, Cynéir à cet hymen aspire ;
Mais je viens à l'instant de refuser sa main.

ZADIR (*l'embrassant avec transport*).

Que ne vous dois-je pas ? tout mon cœur est proie
Aux vifs transports...

FELINE.

Allons, courage ! dans la joie
Aussi fou que dans le chagrin.
Cynéir cependant nage dans la richesse ;
Il est aimé, considéré.

ZADIR.

D'accord.
Mais il est si vieux !

FELINE.

Oui, c'est-là, je le confesse,
Ce que j'ai répondu d'abord.

ZADIR.

Ah ! bien, bien répondu !

FELINE.

Pour guérir sa foiblesse,
Sur son âge j'ai plaisanté.
Il m'a parlé de sa jeunesse...
Qu'autrefois par le sexe il étoit bien traité.
J'ai dit alors, sans avoir l'air de rire,
Que ce mot d'autrefois étoit un vilain mot,

Digitized by Google

Qu'auprès de jeune fille il falloit s'interdire;
Et je commence à chanter auſſi-tôt
Une Chanſon que je vais vous redire.

COUPLETS.

Non, mes amis, nous n'avons ſur la terre
Qu'une ſaiſon propre à faire l'amour,
Qu'une ſaiſon propre à faire la guerre;
Il faut enfin que tout vienne à ſon tour.
Un vieux Amant fait rire;
Dire autrefois je fus,
En deux mots, n'eſt-ce pas nous dire,
Las! aujourd'hui je ne ſuis plus?

Conter, promettre, eſt le ſtyle ordinaire
D'un vieux captif que l'Amour méconnoît.
Conter, promettre, à ce Dieu ne plaît guere;
Le préſent ſeul, le préſent eſt ſon fait.
Un vieux Amant fait rire;
Dire autrefois je fus,
En deux mots, n'eſt-ce pas nous dire,
Las! aujourd'hui je ne ſuis plus?

ZADIR.

Cette Chanſon eſt fort jolie,
Mais très jolie. Oui... le préſent ſeul... là...
Que j'aime cette Chanſon-là!

FELINE.

Ah! tu l'aimes!

ZADIR.

A la folie.

Digitized by Google

Et puis, elle a vraiment raiſon :
Il vaut mieux un jeune homme ; oh ! beaucoup
mieux ſans doute.
Cela ne conte pas ; mais... charmante Chanſon !
Apprenez-la moi donc.

FELINE.

Une autre fois. Ecoute.
Des ſoins plus ſérieux m'occupent en ce jour.
Je viens de conſulter l'Oracle de l'Amour.
« Ta Zilla, m'a-t-il dit, ne ſera fortunée
» Qu'en refuſant la main d'un Dieu,
» Qui, pour s'offrir, va deſcendre en ce lieu ;
» De ce refus dépend ſa deſtinée.
» Mais gardez de la préparer
» A l'offre de cet hyménée ;
» Pour vaincre le péril, elle doit l'ignorer ».

ZADIR.

Dieux !

FELINE.

Chut ! La voici.

ZADIR.

Paix ! Feline, prenez garde
De parler de l'Oracle.

FELINE.

Oh ! ce ſoin me regarde ;
Crains d'en parler toi-même.

SCENE XI.

Digitized by Google

SCENE XI.

FELINE, ZADIR, ZILLA.

FELINE.

Approchez-vous, Zilla.

ZILLA.

Ah ! les avez-vous vus, ma Bonne ?

FELINE.

Qui ?

ZILLA.

Mes deux Sylphes.

FELINE.

Non.

ZILLA.

Ma Bonne, ils étoient-là.
Ils ſont venus me parler en perſonne.

FELINE (*avec empreſſement*).

Oui ? Qu'ont-ils dit ? Qu'as-tu répondu ?

ZILLA.

Moi ?
Je les ai chaſſés.

FELINE.

Chaſſés ? Quoi ! . . .

ZILLA.

Chaſſés, & bien priés de ne plus reparoître.

FELINE.

Pourquoi cela ?

Digitized by Google

ZILLA.

Pourquoi? l'un des deux eſt, dit-on,
Un mauvais eſprit; & le bon
Ne veut pas ſe faire connoître.

FELINE.

N'importe, il eût fallu tous deux les écouter,
Réfléchir & vous conſulter,
Conſulter votre cœur qui dans cette occurrence...

ZILLA (*ſe jetant dans les bras de Feline, avec un grand ſoupir*).

Mon cœur! ah! ma Bonne!

FELINE.

Oui, je vous entens, Zilla.
Zadir a bien voulu me faire confidence
De ce que je ſavois déjà.
(*à Zilla*).
Je vous pardonne tout.... juſqu'à votre ſilence.
Zadir eſt amoureux, mais je le crois jaloux.

ZILLA (*s'approchant de l'oreille de Feline*).

Ma Bonne, moi, je le crois comme vous.

ZADIR.

(*Bas à Feline*).

Oh! point du tout. Pourquoi donc le lui dire?

ZILLA.

Mais il pourra changer.

FELINE.

Non, jamais. Entre nous...

ZADIR (*bas à Feline*).

Eh mais! finiſſez donc; vous allez me détruire.

Digitized by Google

FELINE.

C'eſt de ce défaut-là que nous parlions ici.
Je n'oſois le blâmer ; car moi, dans ma jeuneſſe,
Lorſque j'aimois, j'étois jalouſe auſſi.
Ah! c'eſt que j'aimois bien, Zilla, je le confeſſe.
Je n'aurois pas quitté mon Amant pour un Roi,
Ni même... pour un Dieu.

ZADIR.

Je le crois bien. Pour moi,
En vérité, ſi j'étois femme,
Je n'épouſerois pas un Dieu.

ZILLA.

Non? mais pourquoi?

ZADIR.

Ah! c'eſt qu'un tel hymen eſt fort triſte, je croi.
N'eſt-il pas vrai, Feline?

FELINE.

Oui, quand on a dans l'ame...

ZADIR (*bas à Feline*).

Paix! vous allez tout révéler ;
(*Haut*).
Vous parlez trop. Oui, j'imagine
Que cela doit être ennuyeux, Feline.

FELINE (*à part*).

Bon! pour m'empêcher de parler,
Il va dire tout, lui.

ZADIR.

Très-ennuyeux, je gage.

Digitized by Google

Je vous jure qu'un tel honneur
Me déplairoit, on ne peut davantage.
(*A Zilla, en tremblant*).
Et toi, ... dis-nous, ... aimerois-tu ?...

ZILLA.

Pourquoi non ?

ZADIR.

(*A part*).
Tu pourrois? ...O Ciel ! je ſuis perdu.

ZILLA.

Que fait le rang à la perſonne ?
Rien. D'où naît la félicité ?
De l'Amour.

ZADIR.

De l'égalité.

ZILLA.

L'égalité, l'Amour la donne.
Le rang ne fait ni bien ni mal.

FELINE.

Pour goûter le bonheur ſuprême,
Il faut être avec ſon égal.

ZILLA.

Il faut être avec ce qu'on aime.

ZADIR (*bas à Feline*).

Ah! Dieux, Feline ! quel tourment !

FELINE (*bas à Zadir*).

Chut ! du ſilence & du courage !
(*Haut*).
Venez me retrouver tous deux dans un moment.

Digitized by Google

(*Plus tendrement*).

Ma fille, aimez Zadir, aimez-le conſtamment.
Il n'eſt aucun motif, aucun abſolument
Qui juſtifie un cœur volage.

SCENE XII.

ZILLA, ZADIR.

ZADIR (*à part*).

Je n'y peux plus tenir; il faut me retirer.

ZILLA.

Son air eſt ſingulier. Qu'a-t-elle?

ZADIR (*troublé*).

Zilla... ſonge qu'ici tu viens de me jurer,...
Tu m'as promis un cœur fidèle...
(*Lui prenant & lui ſerrant la main*).
Souviens-toi bien... Ecoute;... ſi jamais...

ZILLA.

Eh bien?

ZADIR.

Vois-tu?...

ZILLA.

Quel trouble extrême!

ZADIR.

Quand c'eſt un Mortel que l'on aime...
(*à part*).
On doit... Adieu... Non, je me trahirois.

ZILLA.

Quoi! tu me quittes?

Digitized by Google

ZADIR.

Non, je vais...
A deux pas d'ici l'on m'appelle...

ZILLA.

Eh mais! Zadir, je n'entens rien.

ZADIR.

Ni moi non plus... Mais c'eſt que... je revien.
(*A part*).
Ayons toujours les yeux ſur elle.

SCENE XIII.

ZILLA (*ſeule*).

Il s'éloigne. Qu'a-t il? il m'alarme en effet
Par ſon air rêveur, inquiet...
Oui, mais il n'en eſt pas moins empreſſé, moins tendre.

SCENE XIV.

ZILLA, Ier SYLPHE, ZADIR (*enſuite*).

LE SYLPHE (*habillé en Amour, mais caché d'abord dans la couliſſe*).

Zilla! Zilla!

ZILLA.

Ciel! que viens-je d'entendre?

Digitized by Google

LE SYLPHE (*paroiſſant*).

Zilla!

ZILLA.

Dieu! qu'eſt-ce que je voi!

LE SYLPHE.

Je viens ici te rendre heureuſe, écoute;
Je t'offre un autre Epoux plus digne de ta foi,
Qui ſur Zadir doit l'emporter ſans doute.

ZILLA.

Un autre Epoux?

LE SYLPHE.

Un autre, & cet Epoux, c'eſt moi.
De mes traits parcours l'aſſemblage.
Sont-ils marqués du ſceau de la laideur?
Ou bien de la beauté retracent-ils l'image?

ZILLA.

Oui ſans doute, mais tant d'honneur....

LE SYLPHE.

Que la raiſon, ou ton cœur te conſeille.
Tu viens de juger ſi mes traits
Pour les yeux ont quelques attraits;
Ecoute ſi ma voix peut flatter ton oreille.

ARIETTE.

Zilla paroît toujours nouvelle.
S'il n'eſt aucune Immortelle
Qui puiſſe à Vénus s'égaler,
C'eſt que Vénus ſourit comme elle:
Rien ne plaît ſans lui reſſembler.

Digitized by Google

Ses charmes ont tant de puiſſance!
Ils ne ſont jamais, je le ſais,
Enlaidis par la négligence,
Ni par la parure effacés.

Zilla paroît toujours nouvelle, &c.

ZADIR (*à part dans le fond*).

Eſt-ce le Dieu que je vois là?

ZILLA.

Quoi! vous venez des cieux conſeiller à Zilla
D'abandonner, de trahir ce qu'elle aime?

LE SYLPHE.

Seul je peux faire tes deſtins.
Je ſuis au-deſſus des humains,
Car je ſuis Dieu; je ſuis au-deſſus des Dieux même,
Car je ſuis l'Amour.

ZADIR (*de même*).

Ciel! ma frayeur eſt extrême.
Ne l'avois-je pas dit que c'étoit là le Dieu?

LE SYLPHE.

C'eſt ta beauté qui m'appelle en ce lieu.

ZADIR (*de même*).

L'y voilà. Zil.... mais quoi! ſi je romps le ſilence,
L'Oracle....

LE SYLPHE.

Sans doute ton cœur
Va préférer ma main aux traits de ma vengeance.

Digitized by Google

ZILLA (*vivement*).

Non, ſi l'on peut armer votre courroux vengeur,
C'eſt ſans doute par l'inconſtance ;
Et l'inconſtance eſt ſi loin de mon cœur !

LE SYLPHE.

Je ſacrifîrai tout au bonheur de te plaire.
Tu dois t'enorgueillir de me voir ſous ta loi,
Et tu dois avoir peur d'exciter ma colere.

ZADIR (*à part*).

Elle aura peur, c'eſt fait de moi.

LE SYLPHE.

Songe que cet hymen va te rendre Immortelle.

ZILLA (*lentement*).

L'amour d'un Dieu... doit nous flatter,...
Oui, ſans doute.

ZADIR.

Ciel ! que dit-elle ?

ZILLA.

On doit craindre de l'irriter...

LE SYLPHE.

Eh bien ?

ZADIR (*à voix baſſe, mais avec l'air de la plus vive & de la plus tendre émotion*).

Zilla ! Zilla !

LE SYLPHE.

J'attends votre réponſe.

Digitized by Google

ZILLA.

Si vous l'ordonnez aujourd'hui...
Il faudra bien...

ZADIR (*à part*).

O Ciel!

ZILLA.

Qu'à Zadir je renonce...

ZADIR (*à part*).

Je me meurs.

ZILLA.

(*avec vivacité*).

Mais jamais... je n'aimerai que lui;

ZADIR (*avec la plus grande joie*).

Ah! Dieux!

ZILLA (*de même*).

C'eſt lui ſeul que j'adore;
Et ſi tout eſpoir m'eſt ôté,
Au lieu de l'immortalité,
Grand Dieu! c'eſt la mort que j'implore.

TRIO.

LE SYLPHE.

Mon amour ne peut t'attendrir;
Voyons ce que peut ma colere.
Obéis, téméraire.

ZILLA.

Je ne puis obéir.

LE SYLPHE.

Que veux-tu faire?

Digitized by Google

ZILLA.

Aimer Zadir.

LE SYLPHE.

Et ſi tu perds Zadir?

ZILLA.

Mourir.

LE SYLPHE.

Eh bien, apprens ce que j'ordonne
De ton deſtin.
Donne ta main.

ZILLA.

Voilà ma main.

LE SYLPHE.

Si je prens ta main,

(Après un ſilence, & ſe retournant vers Zadir donne il prend auſſi la main).

C'eſt à Zadir... que je la donne.

ZADIR.

Zilla!

ZILLA.

Zadir!

LE SYLPHE.

Uniſſez-vous.

ZADIR & ZILLA.

Uniſſons-nous.

LE SYLPHE.

Heureux Amans, ſoyez heureux époux.

ZILLA & ZADIR.

Heureux Amans, ſoyons heureux époux.

Digitized by Google

LE SYLPHE (*A Zilla*).

Je ſuis un des Eſprits qui, tantôt ici même,
Vous ont appris du Ciel la volonté ſuprême.
Un Dieu vouloit ſonder votre cœur en ce jour;
Il ſaura vous prouver, par un juſte ſalaire,
Que ſi l'ambition réveille ſa colere,
Il ſait récompenſer l'amour.

ZADIR.

Ah! Dieux!

LE SYLPHE.

Ne craignez plus d'influence ennemie;
J'annonce de l'Amour les bienfaits & les loix.

ZILLA.

Ah! pour le coup, c'eſt nous prouver, je crois,
Que vous êtes le bon Génie.

SCENE XV & DERNIERE.

ZILLA, ZADIR, LE SYLPHE, FELINE.

LE SYLPHE (*à Feline*).

FELINE, jouiſſez enfin de leur bonheur.

FELINE.

C'eſt trop de plaiſir pour mon cœur;
C'en eſt trop pour un cœur ſi tendre.

ZADIR.

L'Oracle vient de s'accomplir.

Digitized by Google

FELINE (*à Zilla*).

Je venois te gronder, pour m'avoir fait attendre;
Et je pleure de joie.

ZILLA.

Ah! ma mere! ah! Zadir!
(*Au Sylphe*).
Ah! bon Sylphe, je vous en prie,
Dites à mon mauvais Génie
De me laiſſer... Mais, en tout cas,
Vous me reſtez; Zadir ne me quittera pas:
Vous ſerez deux contr'un; nous vaincrons ſa malice.

LE SYLPHE.

Les Sylphes bienfaiſans accourent ſur mes pas.
Des bienfaits de l'Amour que tout ſe réjouiſſe.

VAUDEVILLE.

LE SYLPHE.

On ne perd rien avec l'Amour;
Qui ſait aimer doit plaire un jour.
Il veut que la perſévérance
Amene l'inſtant ſouhaité;
S'il permet l'infidélité,
Il ſait couronner la conſtance.
On ne perd rien avec l'Amour;
Qui ſait aimer doit plaire un jour.

ZADIR.

Le jour où mon bonheur commence,
Tout eſpoir alloit m'être ôté;

Digitized by Google

Je craignois l'infidélité,
Je n'ai trouvé que la conſtance.
On ne perd rien avec l'Amour;
Qui ſait aimer doit plaire un jour.

ZILLA.

D'Amour je craignois la vengeance;
Le tendre Zadir m'eſt reſté:
Ce Dieu, par la fidélité,
Aime à couronner la conſtance.
On ne perd rien avec l'Amour;
Qui ſait aimer doit plaire un jour.

FELINE (*à Zilla*).

Je ne ſens plus ſon influence:
Mais il fait ta félicité;
Sans ſervir ſa Divinité,
J'éprouve encor ſa bienfaiſance.
On ne perd rien avec l'Amour;
Il ſait payer tout en un jour.

La Piece eſt terminée par un Divertiſſement de Sylphes.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, LES DEUX SYLPHES, *Comédie en un acte, mêlée d'Ariettes;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la Représentation ni l'Impression. A Paris, le 6 Octobre 1781. SUARD.

PERMISSION.

Vu l'Approbation, permis de représenter & imprimer. A Paris, ce 6 Octobre 1781. LE NOIR.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine.

Digitized by Google

Digitized by Google

Fallet, Nicolas

LES DEUX TUTEURS,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES,

EN PROSE, MÊLÉE D'ARIETTES.

Représentée pour la premiere fois, à Fontainebleau, devant LEURS MAJESTÉS, le 21 Octobre 1783, & à Paris, au Théâtre Italien, le 8 Mai 1784.

Le prix est de 24 sols.

A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, place du Théâtre Italien.

M. DCC. LXXXIV.

ACTEURS.

MATHIEU, *Avocat, Tuteur de Pauline.*	M. Rosieres.
PAULINE.	Mlle. Carline.
DOROTHÉE.	Mme. Gonthier.
BOUDARD, *autre Avocat, Tuteur d'Adele.*	M. Chesnard.
DUPRÉ, *Amant de Pauline.*	M. Michu.
MADELON, *Servante de Mathieu.*	Mlle. Adeline.
GEORGET, *Amant de Madelon.*	M. Mesnier.
JAQUINET, *Valet de Mathieu.*	M. Trial.

La Scene se passe en une petite ville de Province dans la maison de Mathieu.

Digitized by Google

LES DEUX TUTEURS, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente l'Appartement de M. Mathieu.

SCENE PREMIERE.

JAQUINET, *ſeul, ſe diſpoſant à frotter l'appartement, attachant la broſſe à ſon pied, &c.*

EH b'en demandez-moi pourquoi j'ſis triſte, quand y'n'tien'roit qu'à moi d'eſtre joyeux. J'ſis dans eun'bonne maiſon', not maiſtr', M. Mathieu, eſt un Avocat qu'a d'l'eſprit comm'un livr': y gagn' tous ſes procès, & il a toujours l'petit mot pour rir; Mam'zelle Pauline, ſa Pupille, dont j' crois qu'y veut fair' auſſi ſa femm' eſt b'en la p'u douce & la p'u aimabl' perſonne qu'il y ait. Enfin, j'n'ai

Digitized by Google

qu'à b'en manger, b'en boir', b'en dormir, n'y'lat'y pas que ce chien d'amour vient par-troubler tout mon plaisir; & pour qui l'amour? pour un'ingratt' qui rit toujours quand j'l'y parl', qui s'moque d'moi, & qui n' m'en paroît qu' p'u jolie. Ell' n'aim' que son Georget, ell' n' songe qu'à lui. Oh! y a d' quoi en perdr' l'esprit, voyez pourtant c' qu'on risqu'!

ARIETTE.

L'amour est une étrange chose,
Il fait le bien, il fait le mal,
A l'un souvent il est fatal,
Du bonheur de l'autr' il est cause.
Pauvres Amans, pauvres Amans,
On ne crois point à nos tourmens!
Bon Dieu quels malheurs sont les nôtres!
Lorsque le mal d'amour survient,
Il désole tous ceux qu'il tient,
Et ça fait rire tous les autres.
S't'amour qu'on dit chos' si jolie;
Quand y nous prend sauve qui peut,
Y n' s'en va pas tout comm' on veut,
Et vient pourtant sans qu'on l'en prie.
Pauvres Amans, &c.

(Appercevant Madelon.)

La v'la! n' faisons pas semblant d'la r'garder, j'verrons si el' nous parlera.

SCENE II.

MADELON, JAQUINET.

MADELON, *à part.*

GEORGET va venir, & voilà Jaquinet!.... Que ce nigaud là m'ennuie!

JAQUINET.

El' parl' de moi.... el' m'a r'gardé j'crois, bon!... J'avons entendu dir' qu' souvent on s'faisoit aimer d'eun' fill' en faisant semblant d'en aimer eun'autr'; essayons un peu d'ça.

Digitized by Google

ARIETTE.

La groſſe Agathe eſt b'en gentille,
Rien qu'à la voir on eſt joyeux;
Dans ſes grands yeux le plaiſir brille,
Et ſon p'tit nez eſt fait au mieux.
Quand l' Dimanche, ſous la treille
J'danſons tous deux gaiment en rond,
Son petit peton
Bat le rigodon,
Eh! allons donc!
C'eſt eun' merveille.

MADELON.

Jaquinet me paroît bien gai ce ſoir.

JAQUINET, *en ſoupirant.*

Ah! Madelon! j'ſ'rois b'en p'u gay ſi quequ'z'un que j'connois vouloit m'aimer un peu.

MADELON.

Ah! c'eſt de l'amour qu'il te faut.

JAQUINET.

Surment mamzell'.

MADELON.

Eh b'en, mon cher ami.

ARIETTE.

La groſſe Agathe eſt b'en gentille,
Rien qu'à la voir on eſt joyeux;
Dans ſes grands yeux le plaiſir brille,
Et ſon p'tit nez eſt fait au mieux.
Oh! ton Agathe a tout pour plaire,
La groſſe Agathe eſt ton affaire,
Un teint de vermillon.
Douceur de mouton,
(*Montrant une groſſe taille.*)
Corſage mignon.
(*Elle rit & ſe moque de Jaquinet.*)

Digitized by Google

DUO.

JAQUINET.

Finiſſez vos plaiſanteries,
J'n'aimons pas les railleries.
Finiſſez Madelon,
Finiſſez, jarnigoy, ſinon.....

MADELON.

Ah! fi-donc, mon garçon,
Tu ne gardes plus de meſures,
Mon cher ami, ça n'eſt pas bien.

JAQUINET, *à part.*

P'is que la douceur n'y fait rien,
Diſons-l'y des injures.
(*Haut*)
Oh! qu'el' eſt laide!

MADELON.

Ah, qu'il eſt beau!
Charmant Jouvenceau!
Voyez qu'il eſt bien fait pour plaire!

JAQUINET.

Parc'qu'el' eſt bel' el' fait la fiere
Oh! qu'el' eſt laide!

MADELON.

Oh! qu'il eſt beau!
Voyez qu'il eſt bien fait pour plaire!
(*En le faiſant danſer malgré lui.*)
Son petit peton,
Bat le rigodon.

ENSEMBLE

JAQUINET.	MADELON.
Finiſſez Madelon,	Eh! allons donc!
Finiſſez Madelon,	Le rigodon!
Finiſſez Madelon,	C'eſt une merveille.

(*En finiſſant ce morceau, Jaquinet ſe trouve nez à nez avec Georget.*)

Digitized by Google

SCENE III.

GEORGET, MADELON, JAQUINET.

GEORGET.

COURAGE, M. Jaquinet, courage. Vous êtes de bonne humeur aujourd'hui.

JAQUINET.

Nn'vllà-t-y pas Georget à s't'heur'! J'enrag'!

GEORGET.

Eh bien, qu'eſt-ce que vous avez donc? Eſt-ce que c'eſt moi qui trouble cette belle gaité? J'en ſerois bien fâché, touchez-là, je ſuis votre ami.

JAQUINET.

Oh! pour quant à c'qu'eſt d'moi je n's'is pas l'votre, entendez-vous.

GEORGET.

Eh! mais en vérité ça me fache, qu-eſt-ce que je vous ai donc fait?

JAQUINET.

C'que vous m'avez fait! pardine! Si j'm'en allois dans vot' jardin cueillir les p'u beaux fruits ſans vot' permiſſion, s'rois-je encore votre ami? Heim. Eh bien, c'eſt tout un, mais patience, voici not' Maître.

SCENE IV.

MATHIEU, GEORGET, JAQUINET, MADELON.

MATHIEU.

JAQUINET, qu'eſt-ce que tu fais-là! (*apperçevant Georget.*) Que me veut cet homme?

Digitized by Google

(*Madelon fait un geste d'inquiétude à Georget*)

GEORGET.

(*Bas à Madelon.*) (*haut.*)

Laissez-moi faire, Sauf votre respect, Monsieur, je viens pour vous consulter sur une petite affaire.

MATHIEU.

De quoi s'agit-il ? en deux mots.

GEORGET.

Monsieur, il faut que vous sachiez que je possede un joli bien, dont un nigaud me dispute la propriété, &.....

JAQUINET.

Un nigaud !

MATHIEU.

Paix.

JAQUINET.

Mais n'ot, maître, c'est qu'c'est moi.....

MATHIEU.

Paix donc, vous dis-je, & qu'on respecte mes Cliens.

JAQUINET.

Oui, client !

MATHIEU.

Mon ami, le conseil que je donne toujours d'avance en pareille cas, c'est de s'accommoder si l'affaire est bonne, & de plaider si l'on n'en pas sûr.

GEORGET, *en regardant Madelon.*

Oh bien, je crois la mienne excellente, & je prévois que nous nous accommoderons.

MATHIEU.

Au reste, comme il faut que j'en sache toutes les circonstances pour vous dire précisément ce que vous avez à faire, & que je n'ai pas le temps de

de vous entendre à préſent, repaſſez je vous en prie.

MADELON.

(*bas.*)

Entendez-vous, Monſieur, répaſſez.... à la nuit tombante.

GEORGET, *à Jaquinet.*

Avec plaiſir, Serviteur, Monſieur Mathieu. Ahça ne boudez donc pas comme-ça vos amis, parce que, tenez il n'en ſera ni plus ni moins.

SCENE V.

MATHIEU, MADELON, JAQUINET.

MATHIEU.

JAQUINET, notre voiſine, Madame Dorothée, m'a promis de paſſer ici la ſoirée, va-t-en la chercher, & reviens vîte pour m'accompagner chez mon confrere Boudard, où je vais ſouper. (*Il ſort.*)

Et toi, Madelon, va dire à Pauline que je veux lui parler, & qu'elle me faſſe le plaiſir de deſcendre.

MADELON.

J'y vais, Monſieur.

SCENE VI.

MATHIEU, *ſeul.*

CETTE Madame Dorothée que j'invite à ſouper tête-à-tête avec Pauline, va la préparer adroitement à me donner la main; elle n'aura pas grande peine à la décider, il eſt aiſé de s'appercevoir que Pauline m'aime.... Il faut convenir cependant, que ſans elle je n'aurois jamais ſongé à former de nou-

Digitized by Google

veaux nœuds ; ma défunte moitié m'en eût bien fait passer l'envie. Quelle femme c'étoit ! Oh ! il m'en souviendra long-temps.

CHANSON.

Quand l'été dans mon Cabinet,
Je retournois mes paperasses,
Tous les soirs avec un Muguet,
Sur le rempart elle étaloit ses graces.
Pauvres maris ! voilà comme on vous traite !
La jeunesse malhonnête,
Sitôt qu'elle vous voit,
Crie après vous, vous montre au doigt,
Pauvres maris, voilà comme on vous traite !

En hiver, dans le Carnaval,
Madame ici faisoit grand chere,
Et puis après, Madame, au Bal,
Sans son époux passoit la nuit entiere.
Pauvres Maris, &c.

Pour le bien de mon cher Client,
Quand je parlois à l'audience,
Quelque plaideur jeune & galant
Venoit toujours me voir en mon absence.
Pauvres maris, &c.

SCENE VII.

BOUDARD, MATHIEU.

MATHIEU.

EH ! c'est l'ami Boudard.

BOUDARD.

Oui, c'est moi-même ; une affaire imprévue m'ayant amené presque à ta porte, je suis entré pour te prendre & nous nous en irons ensemble.

MATHIEU.

Ma foi j'allois chez toi.

Digitized by Google

BOUDARD.

Il eſt de bonne heure, on ne nous attend pas ſitôt, mais n'importe, partons.

MATHIEU.

Un moment, j'attends Pauline, j'ai deux mots à lui dire.

BOUDARD.

A propos de Pauline, elle embellit tous les jours; ne ſonge-tu pas à ſon établiſſement?

MATHIEU.

Oui, j'y ſonge.

BOUDARD.

Confrere, il faut choiſir ſagement.

MATHIEU.

Sans doute, & c'eſt pour cela que je me ſuis choiſi moi-même.

BOUDARD.

D'honneur.

MATHIEU.

Pourquoi pas? C'eſt le meilleur parti qui s'offre pour elle, & je le lui donne.

BOUDARD.

Tu fais bien.

MATHIEU.

Et elle a raiſon de le prendre.

BOUDARD.

Oui, oui; j'ai le même projet, moi; j'épouſe Adele, ma pupille.

MATHIEU.

T'aime-t-elle?

BOUDARD.

Je n'en ſuis pas ſûr; & la tienne?

Digitized by Google

MATHIEU.

Infiniment.

BOUDARD.

Mais que fais-tu donc pour cela ?

MATHIEU.

Ce qu'apparemment tu ne fais pas ; je plais.

BOUDARD.

A la bonne heure ; je conviendrai même, si tu veux, que si j'obtiens le cœur de ma pupille, je ne le devrai qu'à la précaution que j'ai prise d'éloigner de ses yeux tout ce qui pourroit nuire à mes projets. Si cette précaution ne me réussit pas, Adele peut être sûre que je ne contraindrai point son inclination.

AIR.

Oui, j'aime Adele, mais mon cœur.
Ne desire que son bonheur.
Je veux que ce lien
Soit formé par elle-même,
Satisfait, heureux si l'on m'aime,
Et consolé s'il n'en est rien.
Oui, j'aime, &c.

MATHIEU.

Ces sentimens-là sont bien ceux d'un vieillard qui n'est pas sûr de son fait. Cependant, confrere, nous sommes tous les deux dans le même cas ; les comptes de tutelle ne sont point aisés à rendre, l'hymen en dispense quand on obtient l'aveu de sa pupille, & c'est s'épargner au moins un très-grand embarras. Mais voici Pauline.

Digitized by Google

SCENE VIII.

PAULINE, MATHIEU, BOUDARD.

MATHIEU.

PARDON, belle Pauline, si je ne te tiens pas compagnie ce soir, Boudard m'emmene souper chez lui; nous avons à causer d'affaire, & voilà pourquoi je ne t'engage pas à venir avec nous : mais afin que tu ne t'ennuies point.....

PAULINE.

Oh Monsieur, je ne m'ennuie jamais seule.

MATHIEU.

Oh! que si; dis que tu t'ennuierois.

PAULINE.

Mais pourquoi voulez-vous?

MATHIEU.

Dis-le pour me faire plaisir.

PAULINE.

Soit, je le dis.

MATHIEU.

Friponne, je le crois; mais je songe à tout, & je viens d'envoyer prier Dorothée à souper avec toi, elle empêchera bien que tu ne t'ennuies, elle te parlera d'un homme qui meurt d'amour pour toi.

PAULINE.

Pour moi! Mais, Monsieur, cet homme qui m'aime tant, ai-je pour lui!.....

MATHIEU.

Beaucoup d'attachement.

Digitized by Google

PAULINE.

Eſt-il....?

MATHIEU.

Il eſt jeune encore.

PAULINE.

Comment, encore ?

MATHIEU.

Aſſurément. Méchante ! tu le connois, & tu fais comme ſi tu ne t'en doutois pas.

SCENE IX.

DOROTHÉE, PAULINE, MATHIEU BOUDARD, JAQUINET.

JAQUINET.

Tenant Madame Dorothée ſous le bras & l'annonçant.

V'LA Madame Dorothée.

DOROTHÉE.

Bon ſoir, Meſſieurs ; bon ſoir belle Pauline. (*bas à Mathieu.*) Eſt-elle prévenue ?

MATHIEU, *bas à Dorothée.*

Oui, & je ſuis sûr que vous la trouverez parfaitement diſpoſée.

DOROTHÉE, *à part.*

Ceci ne s'accorde gueres avec ce que je viens d'apprendre.

MATHIEU.

Pauline, tu connois Madame Dorothée, c'eſt une digne amie ; tu le ſais ; profite de ſes bons conſeils, & fais aveuglément tout ce qu'elle te dira, comme ſi je te parlois moi-même.... Mais il eſt temps de partir.

Digitized by Google

BOUDARD.

Je vous entends.

MATHIEU.

Adieu, voiſine. (*bas à Dorothée.*) Je vous la recommande. Adieu, Pauline, je reviendrai le plutôt que je pourrai.

(*Ils ſortent, Pauline reconduit ſon Tuteur, & pendant ce temps Dorothée dit:*)

DOROTHÉE, *à part.*

Notre Tuteur ſe flatte; Dupré mon neveu vient de me dire qu'il aimoit Pauline & qu'il en étoit aimé; je le crois, mais tâchons de le ſavoir d'elle-même.

SCENE X.

DOROTHÉE, PAULINE.

DOROTHÉE.

APPROCHEZ, aimable Pauline, & quittez cet air embarraſſé, ma préſence vous feroit-elle de la peine?

PAULINE, *à part.*

Que va-t-elle me dire? je tremble.

DOROTHÉE.

Vous me feriez injure ſi vous doutiez de l'amitié que vous m'inſpirez.

PAULINE, *à part.*

Elle a l'air de la meilleure femme du monde.

DOROTHÉE.

Vous voyez que votre Tuteur m'a donné toute ſa confiance, mais je voudrois mériter la vôtre, & je crois qu'elle m'eſt néceſſaire pour ne rien faire qui vous déplaiſe.

Digitized by Google

PAULINE.

Je ſais, Madame, que vous avez à me parler.

DOROTHÉE.

Oui, vraiment; M. Mathieu vous aime, & m'a chargé de vous inſtruire du choix qu'il a fait pour vous.

PAULINE.

Ah Madame! je ne ſais pourquoi je tremble de haïr un amant choiſi par mon Tuteur.

DOROTHÉE.

Je commence à deviner, d'après cette frayeur, que ſi c'étoit lui qui ſe préſentât.

PAULINE

Lui, Madame; ô ciel!

DOROTHÉE.

Vous ne ſeriez pas infiniment flattée.

PAULINE.

J'aime, & j'aimerai toujours M. Mathieu comme un pere.

DOROTHÉE.

Et non comme un époux, j'entends.

PAULINE, *ſoupirant.*

Ah, Madame!

DOROTHÉE.

Allons, courage, aidez-moi donc un peu, vous ſentez qu'il m'eſt impoſſible de tout deviner. (*avec ironie.*) Car enfin, le moyen de préſumer qu'à votre âge, avec votre figure, vous ayez fait un choix mieux aſſorti, & que deux jeunes cœurs, enchaînés par leurs deſirs, puiſſent ſentir de l'amour l'un pour l'autre.

PAULINE.

C'eſt pourtant ce qui nous arrive..

DORO-

Digitized by Google

DOROTHÉE.

Vraiment? & ne pourrois-je ſavoir où, quand, & comment cet amour eſt venu.

PAULINE.

Oui, Madame, vous méritez toute ma confiance, écoutez.

ROMANCE.

L'amitié des nœuds les plus doux
Unit notre paiſible enfance;
Nos jeux peignoient ſans défiance,
Les ſoins touchans de deux époux
On s'accoutume au badinage,
Le ſentiment croît avec l'âge:
Sait-on, quand on eſt ſans détour,
Que l'amitié devient amour?

Ah! je l'appris, mais de mon cœur,
L'amour s'étoit rendu le maître;
Avant de s'y faire connoître,
Il en étoit déjà vainqueur.
Et quand il fit jour dans notre ame,
Nous brûlions de la même flâme;
Ah! ce n'eſt pas pour un ſeul jour
Que l'amitié devient amour.

DOROTHÉE.

J'avois encore deviné cela; mais vous avez, ce me ſemble, oublié de me dire le nom de celui qui vous intéreſſe.

PAULINE.

Et pourquoi vous le nommer? Abſent depuis trois mois; il ne penſe peut-être plus à moi.

DOROTHÉE.

Encore faut-il le ſavoir; allons, dites toujours ſon nom.

PAULINE.

Madame, vous avez déjà deviné tant de choſes, ne pourriez-vous point encore deviner celle-là?

Digitized by Google

DOROTHÉE.

Attendez, attendez.... ne ſeroit-ce point par haſard celui que je choiſirois, moi, ſi j'étois à votre place, le plus joli garçon de la ville.

PAULINE.

(*avec vivacité.*)

Monſieur Dupré; oui Madame, c'eſt lui-même; vous le connoiſſez donc, Madame?

DOROTHÉE.

Beaucoup, c'eſt mon neveu.

PAULINE.

Votre neveu! avez-vous de ſes nouvelles? eſt-il loin d'ici?

DOROTHÉE.

Non,..... il eſt arrivé.

PAULINE.

Il eſt arrivé!

DOROTHÉE.

Ce matin, il étoit chez moi quand Jaquinet eſt venu me chercher, nous cauſions enſemble.

PAULINE.

Vous cauſiez! & de quoi, Madame?

DOROTHÉE.

De vous, belle Pauline; oh, il vous aime bien, mon neveu.

PAULINE.

Il vous l'a dit.

DOROTHÉE.

Plus de cent fois.

PAULINE.

Ah! il n'a pas eu beſoin de me le répéter ſi ſouvent, pour me le faire croire.

Digitized by Google

DOROTHÉE.

Vous ſeriez donc bien aiſe de le voir ?

PAULINE.

Oui, Madame ; mais, où eſt-il ?

DOROTHÉE.

Il eſt près de la maiſon, où il attend avec impatience que je lui permette de vous dire deux mots.

PAULINE.

Mais c'eſt que je n'aurai jamais le courage de lui aller ouvrir la porte.

DOROTHÉE.

Je l'ai laiſſée ouverte.

PAULINE.

Vous l'avez laiſſée ouverte ! Oh, Madame ! que je vous remercie !

DOROTHÉE.

Ecoutez-moi, Pauline ; Dupré eſt riche, & vous convient à tous égards ; puiſque vous vous aimez, j'eſpere obliger Mathieu à vous unir : voilà pourquoi j'ai permis à mon neveu de venir avec moi.

(*Elle ouvre la fenêtre & fait ſigne à Dupré.*)

FINALE.

PAULINE.

O Ciel ! je tremble ;
Je vais le voir !
Quel doux eſpoir !
Le ſort enfin nous raſſemble.

Digitized by Google

SCENE XI.

DUPRÉ, DOROTHÉE, PAULINE.

DUPRÉ, *à Dorothée dans le fond du Théâtre.*

O ciel! je tremble;
Je vais la voir!
Quel doux eſpoir!
Le ſort enfin nous raſſemble.

PAULINE.

Je vais revoir l'objet que j'aime.

DOROTHÉE, *à Dupré.*

L'objet qu'elle aime!
Vous l'entendez, elle vous aime.

DUPRÉ.

Elle m'aime! O bonheur ſuprême!
(*En ſe jettant aux genoux de Pauline.*)
Ah! Pauline! je vous revoi.
Quel bonheur pour moi!
Pauline, je t'adore,
Quel heureux moment pour moi,
S'il m'eſt permis encore
De compter ſur ta foi,
Tout ce qu'amour m'inſpire,
Mon cœur ne peut l'exprimer,
Qu'un autre ſache dire,
Moi je ne ſais qu'aimer.

PAULINE.

Pour prix de ta tendreſſe
Je t'engage ici ma foi,
Que jamais ta maîtreſſe
Ne vivra que pour toi.

ENSEMBLE.

Tout ce qu'amour m'inſpire
Mon cœur ne peut l'exprimer,
Qu'un autre ſache dire,
Moi je ne ſais qu'aimer.

Digitized by Google

TOUS.

DOROTHÉE.

Que leur flamme eſt intéreſſante ;
De ſi tendres amours
Me rappellent mes beaux jours ;
M. Mathieu, je ſuis votre ſervante.

DUPRÉ, PAULINE.

Pour jamais je ſuis à toi ;
Ne doute point de ma foi.

DUPRÉ.

On veut briſer notre lien !

DOROTHÉE.

Non mes enfans, ne craignez rien,
Je ſerai votre ſoutien.

PAULINE.

Quoi ! briſer un ſi doux lien !

DOROTHÉE.

Non mes enfans, ne craignez rien
Il faut chercher quelque moyen....
Allons ſouper.

PAULINE.

Mais, Madelon, Madame...

SCENE XII.

MADELON, PAULINE, DOROTHÉE, DUPRÉ.

MADELON.

MADELON, n'eſt pas loin, & ſait votre ſecret.

PAULINE, DUPRÉ, DOROTHÉE.

Comment ! elle nous écoutoit,
Madelon ſait notre ſecret ;
Protégez la plus tendre flamme.

MADELON.

Comptez ſur moi
Laiſſez-moi faire ;
Mon cher M. Mathieu, l'objet qui fait vous plaire
N'eſt pas pour vous, ma foi !

Digitized by Google

PAULINE, DUPRÉ, *à Madelon.*

Je compte ſur ta bonne-foi.

MADELON.

Si la voix de l'amour
Dans vos cœurs ſe fait entendre,
Vous devez bien comprendre
Que j'y cede à mon tour.
Comme vous je tremble,
Comme vous j'ai beſoin du ſecret,
Uniſſons-nous enſemble ;
N'avons-nous pas même intérêt ?
Meſdames, que vous en ſemble ?

TOUS

PAULINE, DUPRÉ.

O doux momens !
Soyons ſans défiance,
Vivons en aſſurance,
Oui, nous ſerons bientôt contens.

DOROTHÉE MADELON.

Mes chers enfans,
Soyez ſans défiance,
Vivez en aſſurance,
Oui ; vous ſerez bientôt contens.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le Théâtre repréſente la cour de la Maiſon de Mathieu. Le corps-de-logis eſt à gauche, à droite la porte cochere, & à côté une petite logé où le Jardinier ſerre ſes outils; dans le fonds une grille de fer qui ſépare le jardin de la cour.

SCENE PREMIERE.

GEORGET *ſeul.*

(Il entre par la grille qu'il trouve entr'ouverte & la ferme étourdiment.)

AH! j'ai mal fait peut-être de fermer cette grille: mais ce n'eſt que pour moi que Madelon l'avoit laiſſée ouverte.... St' ſt' Madelon, Madelon. Elle n'y eſt pas. Elle m'avoit pourtant dit qu'elle ſeroit dans la cour. Oh! elle va venir ſûrement. Attendons, & en attendant penſons à elle, cela nous fera trouver le temps plus court.

CHANSON.

Ce n'eſt que pour Madelon
Qu'amour me trouble la cervelle,
De près, de loin, toujours ſon minois m'enſorcelle.
Son petit pied, ſon court jupon,
Son nez en l'air, ſon œil fripon,
Sont faits pour troubler la raiſon.
Ceci n'eſt point une chanſon;
Je la vois lorſque je ſommeille,

Digitized by Google

Et ſi par fois l'amour m'éveille,
Ce n'eſt que pour Madelon.

Un ſouris de Madelon,
Un ſeul regard, un ſimple geſte,
Tout nous ravit, c'eſt là que la mémoire en reſte.
Oh! que pour plaire elle en ſait long!
Son nez en l'air, ſon œil fripon,
Rajeuniroit juſqu'au barbon.
Ceci n'eſt point une chanſon;
Contre l'ennui s'il vous poſſéde,
Connoiſſez-vous le vrai remede?
Un ſouris de Madelon.

C'eſt auprès de Madelon
Que la gaieté toujours m'inſpire,
Eſprit, maintien, douceur, en elle tout attire,
Dit-elle oui, dit-elle non,
Il faut toujours trouver tout bon,
Madelon a toujours raiſon.
Ceci n'eſt point une chanſon;
Si le chagrin trouble ma vie,
Le ſeul endroit où je l'oublie,
C'eſt auprès de Madelon.

SCENE II.

MADELON, GEORGET.

MADELON, *répétant le dernier vers de la chanſon.*

C'EST auprès de Madelon.

GEORGET.

Ah! Madelon, il y a un quart d'heure que je t'attends.

MADELON.

J'en ſuis bien fachée, mon cher Georget; mais c'eſt que j'étois occupée auprès de nos amoureux.

GEORGET.

De nos amoureux? Comment!

MADELON

Digitized by Google

MADELON.

Oui. Pauline eſt là avec le ſien. Tu ne ſais donc pas, M. Mathieu avoit chargé Madame Dorothée de décider Pauline à l'épouſer; mais Madame Dorothée eſt la tante de Dupré; & elle a mieux aimé parler pour le neveu que pour le tuteur; ils ſont là tous les trois, & Mathieu régale à ſon inſçu le rival qu'on lui préfere.

GEORGET.

Tant mieux, tant mieux. Cela eſt dans l'ordre... mais n'eſt-ce pas lui que je vois là à travers cette fenêtre?

(*On voit par une fenêtre du rez-de-chauſſée, Pauline à table avec Dupré & Dorothée.*)

MADELON.

Oui. Eh bien! a-t-elle tort?

GEORGET.

Non, vraiment. Il eſt gentil, ma foi.

MADELON.

Vois-tu Pauline, vois-tu comme elle a les yeux fixés ſur ſon amant. Elle ne dit rien, Dupré ne parle pas non plus; mais ce ſilence a bien ſon prix. Ils m'enchantent, ah! Georget! qu'ils ſont heureux.

GEORGET.

Et nous donc?

MADELON.

Et nous auſſi.

GEORGET.

Imitons-les, ma chere Madelon, nous ne ſaurions mieux faire.

MADELON.

Je ne dis pas non.

Digitized by Google

GEORGET.

Eh bien, écoute; ils vont se séparer, & je gage qu'ils s'embrasseront en se quittant.

MADELON, *malignement.*

Non.

GEORGET.

Gageons que si.

MADELON.

Non.

GEORGET.

Madelon.

MADELON.

Soyez sage.

GEORGET.

Madelon, un petit baiser? Il t'en coûteroit donc bien de me l'accorder.

MADELON.

Ah! peut-être moins que de te le refuser.

DUO

GEORGET.

Un baiser, Madelon, un baiser
Aux transports de ma vive flamme.
Peus-tu le refuser?

MADELON.

Georget, à quoi vas-tu penser?
Oh! tiens! quand je serai ta femme,
Des transports de ta vive flamme
Madelon ne se plaindra pas.

GEORGET.

Madelon, tu n'y songe pas,
Les bons sont ceux qu'on prend à compte.

MADELON.

Je crois que tu me fais un conte...
Mais finis-donc, ou je me fâcherai.

Digitized by Google

GEORGET, *l'embraſſant.*

Et d'un..... Voilà comment je t'appaiſerai.
Et ce n'eſt point un conte,
Ecoute, Madelon;
Pour appaiſer les filles,
Je ſais un ſecret très-bon,
Quand elles ſont gentilles.

ENSEMBLE.

GEORGET.
Je ſais un ſecret très-bon
Pour appaiſer les filles.

MADELON.
Tu ſais un ſecret très-bon
Pour appaiſer les filles.

GEORGET.
Quand elles ſont gentilles.

MADELON.
Eh! quel eſt donc ce ſecret merveilleux?
Voyons, je te dirai ſi la recette eſt ſure.

GEORGET.
Quand un baiſer les fâche, on leur en donne deux.

MADELON.
Oui-dà?

GEORGET.
Vraiment.

MADELON.
Mais ſi par aventure
Ces deux baiſers ne les appaiſoient pas,
Que doit-on faire en pareil cas?
Voyons.... tu gardes le ſilence.

GEORGET.
Pardienne! on recommence.

MADELON.
On recommence! &c.

(*On entend du bruit à la porte cochere.*)

MADELON.
Qu'eſt-ce que j'entends? C'eſt M. Mathieu! Il n'y a que lui qui ait la clef de la porte cochere; auroit-il fait ſemblant d'aller ſouper en ville pour venir nous ſurprendre? Je ne veux pas qu'il te rencontre encore ici, ſauve-toi vîte par la grille.

Digitized by Google

GEORGET.

Et la clef?

MADELON.

Tu l'as fermée? Ah! quel étourderie!... Cache-toi là dedans.

(*Elle le fait cacher dans une petite loge où le Jardinier ſerre ſes outils.*)

GEORGET.

J'y ſuis.

MADELON, *frappant ſur les vîtres de la ſalle à manger.*

Voilà M. Mathieu: eh! vîte diſparoiſſez, vous ne pouvez pas reſter là-dedans, car ſûrement il va rentrer.... Eh mon dieu! mon dieu! que deviendra-t-il! tout eſt fermé dans la maiſon, car cet homme eſt d'une défiance..., Le voilà, ſongeons à nous.

(*Elle ſe retire contre la porte de la ſalle à manger.*)

SCENE III.

MATHIEU, JAQUINET, MADELON. DUPRÉ, *dans le fond du Théâtre.*

MATHIEU, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah!

JAQUINET.

Pard'inn'not'maîtr', c'eſt donc ben plaiſant c'malheur là! qu'vous en riez ſi fort.

MATHIEU, *riant.*

Oh! j'en rirai long-temps encore, je t'aſſure. (*Il rit.*)

JAQUINET.

J'ris auſſi, moi, mais c'eſt d'vous voir.

Digitized by Google

MATHIEU.

Et moi de ce que j'ai vu.

JAQUINET.

Mais nous rentrons à jeun, v'là l'mal.

MATHIEU.

Oh ! ſi je n'ai pas ſoupé, j'ai bien ri, & je m'en conſole. Oh ! oh ! oh !

JAQUINET.

Ah ! c'n'eſt pas la même choſe.

MATHIEU.

C'eſt que le tour eſt excellent ! Ce pauvre Boudard ! Dans deux jours il devoit épouſer ſa Pupille. Ah ! ah ! ah !

DUPRÉ, (*bas à Madelon.*)

Je cherche en vain, je ne ſais où me cacher.

MADELON.

Ni moi non plus. Mais ne me perdez pas de vue, de la tête.

JAQUINET, *appercevant Madelon.*

Chut, not'maître, v'là Madelon.

MADELON, *s'avançant, & d'un air étonné.*

M. Mathieu qui rit !

MATHIEU.

Oui, tu ſauras pourquoi .... On eſt toujours là ?

MADELON.

Toujours.

MATHIEU

On cauſe ?

MADELON.

Oui, Monſieur ... (*avec embarras.*) Entrez-vous ?

MATHIEU.

Je m'en garderai bien, je ne veux pas les déranger. Je ne m'en étois allé ſouper en ville que pour les laiſſer tête-à-tête enſemble.

Digitized by Google

MADELON.

Oh ! pour cela, Monſieur, c'eſt bien honnête à vous.

MATHIEU.

Eh ! non, te dis-je, non, tu ne m'entends pas, mon mariage avec Pauline s'arrange là-dedans; veux-tu que j'aille par ma préſence empêcher Dorothée de me faire un peu valoir à ſes yeux, & de lui détailler tous mes petits avantages. Comment ! Madelon, tu n'entends pas cela ; je te croyois plus fine.

MADELON.

Moi ! Monſieur ! Ah ! mon dieu !

JAQUINET.

Hom ! hom !

MADELON.

Cependant, je commence à comprendre.....

MATHIEU.

Oui, quand je t'ai tout dit; mais écoute, écoute, l'aventure de ce pauvre Boudard, cela pourra te former tant ſoit peu.

TRIO.

MATHIEU.

Tu ne ſais pas, pour tromper un Tuteur,
Combien l'amour a l'eſprit inventeur.
Boudard me répétoit toujours,
Oh ! ma Pupille, mon Adele,
Comme Pauline eſt un modele ;
Ce ſoir encore, même diſcours.
Nous arrivions, lorſque j'ai vu,
Par l'embarras de la ſuivante,
Que notre retour imprévu
Lui cauſoit un peu d'épouvante.

MADELON.

Ah ! je ſens bien ſon embarras.

MATHIEU.

Ne ſens-tu pas

Digitized by Google

Son embarras !
C'étoit un amant ſurpris.

TOUS.

C'étoit un amant ſurpris.

MATHIEU.

Eh ! oui l'amant de cette Adele,
Cette Pupille ſi fidele.
Boudard & moi confus, ſurpris,
Nous nous mettons en ſentinelle.

JAQUINET.

Ah ! mordienn', l'amoureux s'ra pris.

MADELON, *à part.*

Ah ! j'ai bien peur qu'il ne ſoit pris.

MATHIEU.

Sans la ſuivante il étoit pris.

JAQUINET.

Eh bien ! eh bien !

TOUS.

MADELON, JAQUINET.

Je ne ſais pas tromper un Tuteur,
Combien l'amour a l'eſprit inventeur.

MATHIEU.

Or, apprenez, pour tromper un Tuteur,
Combien l'amour a l'eſprit inventeur.

JAQUINET.

Eh ! b'en, Monſieur, dites-nous donc ?

MATHIEU.

Ecoutez, voici le bon.

MADELON.

Eh ! bien, Monſieur, dites-nous donc
Ce qu'a fait la Suivante.

MATHIEU.

Elle eſt adroite, la Suivante.

MADELON.

Adroite, je m'en vente.

MATHIEU.

Nous regardions de tous nos yeux,
Derriere elle étoit l'amoureux,
Diſtinctement j'ai cru l'entendre

Digitized by Google

Dire tous bas à l'amoureux,
» Sortez sans attendre,
» Passez derrière eux.

MADELON, *très-haut & finement, en montrant à Dupré la loge où est Georget.*

Sortez sans attendre,
Passez derrière eux.

MATHIEU.

Je crois encore l'entendre ;
Notre galant s'est dépêché,
Le Tuteur n'a pu le surprendre,
Il passe.

TOUS.

Il passe.

(*Dupré se glisse & entre dans la loge.*)

MATHIEU.

Voilà l'amant caché.

TOUS.

Voilà l'amant caché.
Voilà, voilà, pour tromper un Tuteur,
Combien l'amour a l'Esprit inventeur.

MADELON.

Ainsi, vous êtes sûr que le Tuteur n'a rien vu.

MATHIEU.

Rien du tout.

MADELON.

Il n'est pas fin?

MATHIEU.

Il croit l'être pourtant.

MADELON *à part.*

Mais il faut les faire évader,..... (*Haut.*) Monsieur Mathieu, que n'allez-vous conter cette histoire-là à Mademoiselle Pauline, elle la réjouiroit sûrement.

MATHIEU.

Tu crois? mais penses-tu que je puisse entrer, qu'il soit temps.....

MADELON.

Digitized by Google

MADELON.

Tout-à-l'heure je ne vous l'aurois pas conſeillé, mais tout eſt arrangé maintenant. (*En le prenant par le bras.*) Entrez, Monſieur, entrez.

MATHIEU.

Si pourtant.....

MADELON.

Oh ! de grace, ne les faites pas languir plus long-temps.

MATHIEU.

Tu prends à ce qui me regarde un intérêt bien vif.

MADELON.

Eh ! Monſieur, ne faut-il pas être utile aux gens qu'on ſait en peine.

SCENE IV.

MADELON, *ſur le devant*, JAQUINET, *dans le fonds.*

MADELON.

OUF, je reſpire.... (*à part.*) Ciel ! Jaquinet eſt reſté !... Toujours ſur mes talons.... Il eſt jaloux de Georget, tâchons d'en profiter; il faut abſolument qu'il ſorte..... (*En élevant la voix.*) J'attends Georget, il a la clef de la porte cochere, mais ſi Jaquinet le ſavoit, il pourroit, en rodant devant la maiſon, l'empêcher d'entrer, tâchons de l'amuſer un moment pour donner le temps à Georget d'arriver.... Ah ! ah ! c'eſt toi, Jaquinet, je ne te croyois plus là.

JAQUINET.

J'y ſis pourtant encore, & la preuve, c'eſt qu'me v'là.

MADELON.

Tant mieux, mon cher Jaquinet.

Digitized by Google

JAQUINET.

Oh! vous n'dites pas toujours d'ces tant mieux là.

MADELON.

C'eſt qu'il ne faut pas toujours dire la même choſe, & puis c'eſt que tu n'eſt pas toujours obligeant, poli, complaiſant.

JAQUINET.

Je l'ſis donc aſt'heure?

MADELON.

Oui, mon cher Jaquinet.

(*Elle veut lui prendre la main & il la retire avec humeur.*)

JAQUINET.

Allons, Mam'ſelle, laiſſez-moi.

MADELON.

Comment donc?

JAQUINET.

Fi! c'eſt indigne à vous d'carreſſer les gens dont vous n'vous ſouciſſez pas.

MADELON.

Dont je ne me ſouciſſe pas.

JAQUINET.

Allez, allez, j'ſis madré, ſans qu'il y paroiſſe. J'ai entendu tout c'qu'vous avez dit; vous n'me r'tenez ici qu'pour m'amuſer, mais j'ſuis bien aiſe d'vous déclarer, moi, que vous n'm'amuſez pas du tout.

MADELON.

Reſte un moment, tu verras.

JAQUINET.

Reſter, Oh! que non! c'neſt pas moi qu'on attrape; vous attendez Georget, vous avez peur que s'il me voit près d'la porte d'la rue, il n'oſe pas entrer ici, mais moi, j'cours m'y mettre en ſentinelle, j'y f'rai le guet, s'il faut, toute la nuit, & mordienne! j'defie ben qu'Georget p'iſſe entrer, à moins qu'il n'ſoit ici.

Digitized by Google

SCENE V.

MADELON, *seule.*

A moins qu'il ne soit ici! Le sot! Il ne croit pas si bien dire. Encore un de parti! Bon! (*appelant Dupré & Georget.*) Allons, Messieurs, à votre tour.

SCENE VI.

DUPRÉ, GEORGET, MADELON,

DUPRÉ, *voulant embrasser Madelon.*

MA chere Madelon.

GEORGET, *l'arrêtant.*

Doucement donc, Monsieur.

MADELON.

Eh! vîte, vîte; point d'adieux, passez par dessus la grille.

DUPRÉ ET GEORGET.

Cela sera bientôt fait.

MADELON.

Un instant, j'entends le Tuteur..... Oui, c'est lui, rentrez, rentrez, ça ne sera pas long.

GEORGET ET DUPRÉ.

C'est le Diable.

(*Ils se cachent dans le même endroit.*)

SCENE VII.

MATHIEU, PAULINE, DOROTHÉE; MADELON, DUPRÉ, ET GEORGET, *cachés.*

MATHIEU.

SA modestie, son embarras, m'enchantent. Ah! voisine! que je vous ai d'obligations!

Digitized by Google

DOROTHÉE.

Point du tout. Ce que j'ai fait, c'eſt plutôt pour Pauline que pour vous.

MATHIEU, *à Dorothée.*

Quelle délicateſſe dans la manière d'obliger ! pauvre Boudard, il te falloit une pareille amie ! (*à Pauline.*) Mais puiſque tu l'as dit ce mot charmant, ce mot j'aime ; tu pourrois bien le répéter, dis, dis, mignonne, ton amant eſt là pour t'entendre.

MADELON.

Sans doute, il eſt là.... (*Bas à Dorothée.*) Mais partez donc.

DOROTHÉE, *bas à Madelon.*

A l'inſtant....(*à Mathieu.*) Adieu voiſin, car il eſt tard.

MADELON, *à Mathieu.*

Vous allez la reconduire.

MATHIEU.

Surement. Allons, voiſine, prenez mon bras.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, JAQUINET.

JAQUINET, *venant annoncer.*

V'LA M. Boudard.

MADELON, *à part.*

D'honneur, je crois qu'ils le font exprès.

MATHIEU.

Que diantre vient-il faire à cette heure-ci ? Ah ! ah ! il cherche des conſolations.

SCENE IX.

Les Acteurs précédens, BOUDARD.

MATHIEU.

NOUS parlions de toi, je te plaignois de bon cœur. Ta Pupille t'a fait un tour bien noir.

Digitized by Google

BOUDARD.

Qui s'y ſeroit attendu ?

MATHIEU.

Je t'avois prédit tout ce qui vient de t'arriver.

DOROTHÉE.

Gardez-vous au moins de l'affliger.

MATHIEU, *à Dorothée.*

C'eſt bien mon projet, il ſeroit affreux d'abuſer de la ſituation d'un ami malheureux. Il faut convenir auſſi qu'il étoit difficile qu'il fût à l'abri de cet accident là. Boudard a d'excellentes qualités, mais auprès des femmes il n'a pas ce je ne ſais quoi qu'on ne ſe donne point.

JAQUINET.

Oh ! non, Monſieur n'a pas....

DOROTHÉE.

Mais épargnez-le donc.

MATHIEU.

Sans doute.... Ça, mon ami, conte-nous la ſuite de ton aventure. (*Bas à Dorothée.*) Cela nous amuſera un petit moment. (*A Mathieu.*) Qu'eſt devenu ce fripon d'amant ? l'as-tu trouvé ?

BOUDARD.

Oui, je l'ai trouvé.

MATHIEU.

Bon ! Eh bien ! dis-nous donc.....

BOUDARD, *racontant.*

Las de chercher par tout, je traverſois ma cour.

MATHIEU, *à Dorothée.*

Sa cour eſt comme ici attenante au jardin.

DOROTHÉE.

Fort bien.

BOUDARD.

Je me rappelle que je n'ai pas regardé dans cette eſpece de remiſe où je mets ma caleche.

MATHIEU.

Ah ! oui, oui, comme qui diroit cette petite loge de mon Jardinier.

Digitized by Google

BOUDARD.

Préciſément. J'approche, je pouſſe la porte.
(*Il pouſſe en même temps la porte de la loge où ſont les amans.*)

JAQUINET.

Eh ! not'maître, c'eſt le client de tantôt.

FINALE.

TOUS.

O Ciel !

ENSEMBLE.

MATHIEU.

Qu'ai-je vu !

JAQUINET.

C'eſt Georget !

PAULINE, DUPRÉ, MADELON, DOROTHÉE.

D'effroi, mon cœur palpite.

MATHIEU.

Deux hommes chez moi !
Ma Pupille interdite !

BOUDARD, *allant les chercher & les amenant par la main.*

Meſſieurs, on eſt là trop à la gêne,
Prenez la peine De paroître à tous les yeux.

MATHIEU.

Qui ſont-ils ?

BOUDARD.

Mais, à la mine
Aiſément on devine Que ce ſont deux amoureux.

MATHIEU.

Eſt-il vrai ?

BOUDARD.

Dis encore Qu'on t'adore

ENSEMBLE.

MATHIEU. | BOUDARD.
J'étouffe de rage. | J'étouffe de rire.

PAULINE *& les autres.*

Hélas Quel embarras !

MATHIEU.

Vous ne m'échapperez pas, Ah ! dans ma juſte colere,
Je ſaurai vous punir.

TOUS

Comment calmer ſa colere.
Il va nous déſunir. | Il va les déſunir.

BOUDARD.

Là, là, point de colere, Tu comptois ſur ſon cœur,

Digitized by Google

Et pourtant, ta Pupille, Sans être difficile,
A fait un choix meilleur.

Ensemble

PAULINE, DUPRÉ, &c.
Hélas! hélas!
Quel embarras!

MATHIEU.
Ah! j'étouffe de colere,
Non vous ne m'échapperez pas.

MATHIEU, *à Georget.*
Quel es-tu?

GEORGET.
Daignez m'entendre,
C'eſt à moi que Monſieur a dit de repaſſer;
Et ſans y penſer, J'étois là pour l'attendre.

MATHIEU.
Chez moi caché! (*Montrant Dupré.*)
Celui-ci.

DUPRÉ.
Daignez m'entendre

MATHIEU.
Je n'entends rien, rien qu'un aveu.

DOROTHÉE.
Ah! Monſieur! je ſens bien qu'on vous doit cet aveu.

BOUDARD.
Dites-lui donc?

DOROTHÉE.
C'eſt Dupré mon neveu.

TOUS.
Son neveu.

PAULINE, DUPRÉ.
Comment calmer ſa colere, &c.

MATHIEU.
Dans ma juſte colere, &c.

BOUDARD.
A ſes yeux
Tu ſais plaire!
Mais celui-ci, Confrere,
lui plaît encore mieux.

MATHIEU.
Pauline, hélas!
Quoi! vous ne m'aimez pas?

PAULINE.
Ah! je vous aime comme un pere.

BOUDARD.
Entends-tu, comme un pere;
Mais un autre a ſu lui plaire.

JAQUINET,
Madelon, tu m'aimois auſſi.

MADELON.
Je t'aimerai toujours ainſi.

GEORGET.
Entends-tu, toujours ainſi,

MATHIEU.
Ah! j'avois cru ſon cœur ſincere,
Cruel moment!

BOUDARD.
Ah! je plains bien votre tourment.

Digitized by Google

On m'a joué le même tour,
Mais en amour,
Chacun son tour.

MATHIEU.

Confrere.

BOUDARD.

Oui, Confrere.

MATHIEU.

Que faut-il faire ?

BOUDARD.

M'écouter,
M'imiter.
Si Pauline eſt chere
A ton cœur,
Conſens à ſon bonheur.

TOUS.

Si Pauline à ſon cœur eſt chere,
Qu'il conſente à ſon bonheur.

BOUDARD.

On m'a trompé, mais je pardonne ;
Ma Pupille aime, & je la donne,
Oui ; je la donne à ſon amant.

MATHIEU.

O ciel ! que faire en ce moment ?

BOUDARD.

M'imiter.

MATHIEU.

Oui ; je la donne à ſon amant.

TOUS.

Ah ! quel bonheur ! il y conſent.

CHŒUR.

Quand nous voulons en mariage,
Goûter des biens purs & conſtans,
Aſſortiſſons l'humeur & l'âge,
Et nous aurons des jours charmans.

PAULINE, DUPRÉ, MADELON ET GEORGET.

Le doux lien qui nous engage
Eſt le garant de mon bonheur,
Toujours conſtant, jamais volage,
J'ai tous les biens ſi j'ai ton cœur.

TOUS.

Quand nous voulons, &c.

MATHIEU ET BOUDARD.

Réfléchiſſez, diſent les Sages,
Quand vous prenez femme, ou mari,
En projettant ces mariages,
Avions-nous aſſez réfléchi ?

TOUS.

Quand nous voulons, &c.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

A 731.8

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01413 1109

A 731.8

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01413 1109

Digitized by Google
Ag 731,85

Digitized by Google